

Kate Sedley

La corde au cou



10
18

grands détectives

KATE SEDLEY

LA CORDE AU COU

(*The Hanged Man*)

Traduit de l'anglais par Claude Bonnafont



10/18

CHAPITRE PREMIER

J'ai rencontré pour la première fois Lillis et sa mère, Margaret Walker, au cours du rigoureux hiver 1473. Sitôt venu, Noël s'était enfui. Le pape des fous avait remisé pour un an sa marotte et ses enfants évêques¹ avaient quitté leur mitre d'emprunt. Il avait neigé en décembre et, bien que l'on fût déjà en janvier, des traînées grisâtres s'attardaient dans les recoins abrités. Toujours replié sur le St Michael's Mount², le comte d'Oxford se laissait lentement acculer à la famine et à la capitulation par le shérif des Cornouailles et ses hommes, et par les vigilants capitaines de la flotte royale. Sauf obligation majeure, les gens restaient tapis dans la chaleur et le confort de leurs quatre murs pour échapper aux vents glacés et à la pluie battante qui, depuis des jours, pesaient tristement sur leur existence.

Je traversais en titubant la place du marché déserte quand la silhouette massive du château de Bristol se dressa devant moi ; la sombre façade du donjon semblait surveiller avec malveillance la cour intérieure, enserrée entre de hauts murs lugubres. Ma balle pesait plus que de coutume sur mon dos et, si mes jambes semblaient de plomb, ma tête flottait, légère, à croire qu'elle étaitbourrée de duvet, comme le matelas de plumes d'oie qui faisait jadis la joie et la fierté de ma mère. Mon

¹ Personnages du folklore médiéval anglais. (*N.d.T.*)

² Il s'agit du monastère construit vers 1150 par l'abbé Bernard de Saint-Michel de Normandie, sur une île dans la Mount's Bay, à l'extrême pointe sud-ouest des Cornouailles. Saisi par la couronne d'Angleterre en 1425, St Michael's Mount fut un point stratégique jusqu'au XVII^e siècle. (*N.d.T.*)

front brûlait, mais les frimas avaient pétrifié mes mains et mes pieds.

Je crois pouvoir dire sans vaine forfanterie que j'ai bénéficié ma vie durant d'une santé insolente, au moins jusqu'à ces dernières années. J'ai toujours été fort et solide, ce qui me vaut, lors des rares occasions où la maladie m'atteint, de tomber vraiment très bas. La fièvre qui me tenait avait frappé huit jours plus tôt. Après un automne florissant et un hiver précoce, j'avais repris la direction de l'ouest, colportant ma marchandise dans les villages et hameaux des alentours de Southampton. Aux beaux jours de l'automne finissant, irradiés de soleil, avait succédé novembre, dont la douceur inhabituelle avait engendré le bien-être et le contentement. Que rehaussaient pour moi le souvenir de ma récente équipée en Bretagne et la satisfaction d'avoir mené à bien la mission dont m'avait chargé le duc de Gloucester. Mais ceci est une autre histoire. Il suffit d'ajouter que les chutes de neige soudaines et les pluies glaciales qui fondirent sur le sud à l'époque de Noël me trouvèrent mal préparé à résister à leurs assauts. Moins d'une semaine après le jour anniversaire de Notre Sauveur, dans une grange isolée au nord de Salisbury, je m'étais éveillé un matin, tremblant et transpirant de fièvre, face au visage plissé d'inquiétude que mon compagnon de la nuit penchait sur moi. C'était un carme que la tempête de la veille avait surpris et dissuadé de chercher un logement plus convenable ; nous avions partagé mon humble abri et mon souper. Heureusement, je n'avais guère d'appétit et cet indice à lui seul aurait dû m'alerter.

— Tu es malade, mon fils, avait-il dit en tâtant mon front de sa main calleuse.

— En voilà des sornettes ! Je ne suis jamais malade. Cet accès va passer. Je dois repartir sitôt mon petit déjeuner avalé.

Il m'avait regardé d'un air dubitatif et s'était accroupi à mes pieds. Les éclaboussures ramassées sur la route avaient souillé jusqu'aux genoux sa robe blanche et ses cheveux étaient parsemés de brins de foin laissés par sa couche de fortune.

— Je ne suis pas du tout sûr que tu sois en état de voyager, avait-il dit. Mais, si vraiment il le faut, arrange-toi pour prendre au plus tôt tes quartiers d'hiver.

— Je n'ai pas de quartiers d'hiver, avais-je répondu, faisant de grands efforts pour contrôler le tremblement qui agitait mes membres.

Les sourcils touffus de mon interlocuteur s'étaient rejoints :

— Tu veux dire que tu cours les grand-routes hiver comme été ?

J'avais acquiescé en silence.

— Mais c'est de la folie ! s'était-il exclamé, les bras au ciel. De ma vie je n'ai rencontré de voyageur, quel que soit son métier, qui ne regagne son refuge à la mauvaise saison : un logis douillet avec une femme, une mère ou une amante, où il puisse dételer pendant les grands froids et vivre sur les bénéfices de l'été. Sans compter que, dans ta profession, tu peux toujours profiter des jours plus cléments pour silloner les campagnes environnantes et te faire un peu d'argent en vendant ta camelote aux villageois des alentours.

Gentiment paternaliste, il m'avait tapoté le bras :

— Suis mon conseil, mon fils, retourne chez ta mère.

— Elle est morte, avais-je répondu, laconique.

— Tu dois bien avoir d'autres parents qui te logeront pour l'hiver ?

J'avais secoué la tête, sans énergie car je me sentais chavirer.

— Aucun.

Il n'était pas dans la nature du carme de s'avouer si tôt vaincu.

— Des amis ? avait-il suggéré. Le curé de ta paroisse ? Dis-moi, où es-tu né ?

— À Wells. Mon père était tailleur de pierre de la cathédrale.

— Alors tu as sûrement quelques relations dans la ville. Tu ne vois personne qui pourrait t'offrir un gîte contre des espèces sonnantes ? avait-il repris, baissant d'un ton sa voix caverneuse. Le mieux que tu puisses faire, mon fils, c'est te marier. Trouve-toi une brave fille ; elle te bâtira un foyer où tu pourras revenir tous les hivers et, l'été, quand tu seras au loin, elle entretiendra la maison.

Il avait expédié dans mes côtes douloureuses un coup de coude sournois.

— Pour moi, vois-tu, c'est la vie rêvée, la plus aimable qui puisse être... Comment n'y as-tu pas déjà songé ? Je me le demande. D'une part le confort d'un foyer bien à toi, de l'autre l'agrément d'être ton propre maître. Une femme pour te choyer et te câliner quand le vent et la pluie ébranlent les volets, et le monde à tes pieds quand le soleil et la brise joyeuse t'inspirent une impétueuse insouciance.

Sur le moment, il m'avait semblé qu'une part infime de ses propos pénétrait mon esprit confus, mais j'allais bientôt découvrir que je n'avais pas perdu une syllabe de ces conseils... surprenants dans la bouche d'un clerc. Néanmoins, l'idée que je pourrais me diriger vers ma ville natale resta fichée dans mon esprit longtemps après nos adieux et le départ du frère, une idée qui m'apparaissait soudain éminemment désirable. Il avait raison ; il devait bien y avoir encore à Wells des gens qui se souvenaient de moi, qui avaient eu de l'affection pour ma mère. Et sûrement une ménagère serait-elle heureuse de recevoir un peu d'argent jusqu'à ce que le temps s'améliore et que, le printemps revenu, la vie devienne plus facile.

Wells est située au nord-ouest du lieu où j'étais, à vingt miles au moins au sud de Bristol ; des chemins et sentiers très fréquentés quadrillent la campagne entre les deux villes. Comment avais-je pu m'égarer à ce point ? On pouvait imputer mon erreur à la chute de neige, qui avait dissimulé mes repères familiers, ainsi qu'à mon état fiévreux qui empirait de jour en jour. Deux raisons très plausibles qu'aucun homme doué de bon sens ne contesterait. Mais je n'en suis pas si sûr. Je soupçonne Dieu d'avoir pris les choses en main afin de me plier à Sa Volonté : il exige que je me fasse l'instrument de Ses desseins divins et que j'utilise mon aptitude à débrouiller les énigmes et à faire éclater au grand jour l'infamie. Sinon, pour quelle raison serais-je tombé malade à ce moment précis ? Pourquoi le frère m'aurait-il conseillé de retourner chez moi ? Pourquoi me serais-je si sottement égaré jusqu'aux abords lointains de Bristol ? Si jamais mes enfants lisent un jour ces lignes, ils souriront avec indulgence et compassion de ces chimères de vieillard ; j'avoue, d'ailleurs, être tenté de rire de moi-même. Néanmoins, mes soupçons persistent ; et une longue existence,

dominée par le désir de jouer au plus malin avec Dieu, d'argumenter avec Lui, de guerroyer contre Lui, bien entendu en pure perte, renforce encore ma conviction. Car le fait demeure : neuf mois après que Robert Herepath eut été pendu pour un crime qu'il n'avait pas commis, je pénétrai d'un pas chancelant dans Bristol et, sans coup férir, au plus profond d'un mystère.

Je pris à droite et poursuivis mon chemin à l'abri des murailles du château, traversai le pont qui enjambe la Frome, dépassai le barrage et le moulin du château avant de m'engager sur les bords de la rivière, en direction de la porte de Pithay. Malgré l'écran épais de la brume, j'aperçus les contours du monastère des dominicains qui se dresse parmi de vastes prairies au-delà de la ville. L'après-midi cédait progressivement la place au crépuscule. On avait allumé des torchères à l'angle des dépendances du monastère pour guider les voyageurs qui s'y rendaient et leur éviter un faux pas qui les aurait expédiés dans les eaux boueuses de la Frome. Sur le pont de Pithay, le portier transi et revêche attendait avec une impatience manifeste l'instant de le verrouiller pour la nuit et celui de retrouver sa famille et la tiédeur du logis, mais il lui fallait attendre le couvre-feu.

Après un bref salut, il me demanda ce qui m'amenaît dans la ville mais s'interrompit tout à trac pour me dévisager de plus près.

— Tu as l'air malade, mon gars. Quelque chose de grave ? questionna-t-il, le regard soupçonneux.

J'éternuai violemment et secouai la tête.

— Un bon rhume, rien de plus. Attrapé en couchant dehors.

— À cette saison ? fit-il, du même ton incrédule que le frère carme.

— Je suis colporteur, dis-je sèchement. Je vends ma camelote dans les campagnes.

— Inutile de brailler ainsi ! répliqua-t-il. La plupart des voyageurs qui passent ici se terrent pendant l'hiver. Je parle bien sûr de ceux qui ont un brin de jugeote.

Après m'avoir scruté d'encore plus près, il conclut que je n'étais pas plus atteint que je n'avais dit. D'un coup de tête, il désigna la porte voûtée de l'autre côté.

— Tu peux passer. Si j'étais toi, je me trouverais un bon lit douillet pour la nuit. À voir ta mine, tu en as grand besoin.

Je hochai la tête et me dirigeai vers la barbacane du château. À ma gauche s'élevaient l'église et l'hôpital St Peter mais, au lieu de me hâter vers ce chaud refuge, je portai mes pas mal assurés vers le cœur de la ville, où se croisent Wine Street, High Street, Broad Street et Corn Street. Je me souvenais que *La Nouvelle Auberge* était située tout près de l'église de Tous-les-Saints ; à défaut, il y avait *La Pleine Lune*, rattachée au prieuré de St James. J'avançais les yeux fixés sur la tour de St Ewen, l'église paroissiale du quartier riche de la ville où résidaient grands bourgeois et riches commerçants.

Bristol était alors presque aussi prospère qu'elle l'est aujourd'hui, bien que, de nos jours, les voyages des Cabot³ aient déversé encore plus d'argent dans ses coffres. Ses murs abritent une communauté étroitement unie qui, par nécessité, ignore l'Europe et s'ouvre sur l'Irlande ; les liens nombreux du commerce et du sang l'attachent à cette île turbulente.

Il faisait presque noir. La brume devenue bruine couvrait de gouttelettes minuscules les vêtements et la barbe des hommes, les boutiques fermaient pour la nuit. Les commerçants qui disposaient d'un logis dans l'arrière-boutique s'y retiraient ; ceux qui n'avaient que des étals les bouclaient et les barricadaient avant de s'éloigner hâtivement sur les pavés, vers des logis plus modestes mais non moins désirables quelque part dans la ville. La Grande Croix surgit en face de moi et j'hésitai, à la fois indécis et contraint de reprendre mon souffle. Je grelottais de la tête aux pieds et une sueur froide inondait mon

³ Giovanni et Sebastiano Cabota, célèbres navigateurs d'origine italienne. Giovanni, qui s'était fixé à Bristol avant le premier voyage de Colomb, avait obtenu du roi d'Angleterre le monopole de la recherche de nouvelles terres. Son fils avait touché le premier dans la baie d'Hudson, avant d'explorer le rio de la Plata et le Paraná, au service de Charles Quint. (N.d.T.)

corps. À ma gauche, sur la façade d'une maison, une torchère s'alluma avec un bruit de parchemin froissé. Dans sa lumière mouvante, j'aperçus deux femmes qui remontaient High Street, une vision si floue que je n'aurais su dire si elles étaient jeunes ou vieilles. Ma seule pensée consciente était le désir envahissant de m'étendre par terre, ici même, sur place, et de fermer les yeux devant le paysage incroyablement hostile et mobile qui ondoyait et vacillait quand j'essayais de le fixer. Je tendis les bras vers la croix pour y trouver appui et inclinai mon front contre sa pierre froide.

Une main toucha mon épaule ; une voix haute et juvénile appela :

— Mère ! Par ici ! Je crois que ce jeune homme est malade.

Des socques de bois sonnèrent sur les pavés et une voix plus mûre demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a, Lillis ? Qu'est-ce que tu me racontes ? La nuit tombe. Ce n'est pas le moment de traîner.

Puis une autre exclamation s'éleva, qui disait l'inquiétude, le désarroi. Plus résolue que la première, une autre main saisit mon bras.

— Qu'y a-t-il, mon garçon ? Tu es malade ?

Incapable de parler, je hochai la tête. Mes genoux se dérobaient sous moi. Dans un ultime effort pour ne pas m'affaler, j'agrippai désespérément la colonne de la Grande Croix.

— Où habites-tu ? reprit la seconde voix.

Mais l'autre femme, celle qu'on avait appelée Lillis, avait dû remarquer ma balle.

— C'est un colporteur, mère. Il ne fait sans doute que passer.

Je hochai la tête et, comme un benêt, j'ouvris les yeux. Le monde exécuta un saut périlleux et, aussi promptement, je vomis, restituant le peu de nourriture que j'avais avalée ces dernières heures sur la grand-route. Avec un soupir, je m'écroulai sans grâce sur le sol.

Tout en donnant des instructions à sa fille, la femme chassait la petite foule de curieux qui s'attroupaient. En hiver, par une triste fin d'après-midi, n'importe quelle distraction est bienvenue.

— Repasse le pont, Lillis. Ramène quelques hommes pour nous aider à le transporter à la maison. On ne peut abandonner ce pauvre garçon dans cet état. Il a la fièvre ! Nous allons nous en occuper jusqu'à ce qu'il soit mieux. Hé, vous autres ! enchaîna-t-elle. Qu'est-ce que vous faites là à bayer aux corneilles ? Allez, ouste ! Dégagez ! Comment pourrait-il respirer avec tous ces nigauds penchés sur lui ?

Des murmures hostiles s'élevèrent. Je saisissai le mot « peste ». Ma bienfaitrice rit au nez des badauds.

— À cette saison ? Il n'y a rien à redouter de ce garçon. Tout ce qu'il a, c'est un rhume, et la fièvre s'en est mêlée. Parce qu'il est négligent, qu'il dort trop souvent sous les haies. J'en ai connu, des gaillards dans son genre ! Ils sont grands, ils sont forts, ils se prennent tous pour Samson. Ils se soucient comme d'une guigne des besoins de leur carcasse. Jusqu'au jour où la carcasse se rebiffe. Bien soigné, ce gaillard-ci sera sur pieds dans deux semaines.

Leurs pires craintes apaisées, les curieux se dispersèrent. C'est du moins ce qui me sembla, car je n'osai ouvrir les yeux pour contrôler mon impression. Mais j'entendais des pas traînants s'éloigner et sentis l'espace se dégager autour de moi. Pourtant, quelqu'un était resté sur place car une voix masculine, une voix bourrue, objecta :

— Tu devrais songer à ta sécurité, Margaret Walker, avant d'introduire chez toi un étranger. Deux femmes seules et un colporteur ! Il pourrait vous trancher la gorge et filer nuitamment avec ta bourse pendant que vous dormirez toutes les deux.

— Pauvre vieux fou ! répliqua-t-elle d'un ton sarcastique. Comment peut-on simultanément être mort et dormir ? Nick Brimble, tu ne crois pas que j'ai passé sur terre d'assez longues années pour reconnaître un visage honnête quand j'en vois un ?

Le grognement qui suivit pouvait aussi bien signifier acquiescement que scepticisme ; sans l'aide de mes yeux hermétiquement clos, impossible d'en décider. Au bout d'un moment, le dénommé Brimble reprit :

— Je pense à toi et à Lillis, c'est tout. Vous avez eu plus que votre part de misères ces mois derniers.

Sans souci des ordures qui souillaient les pavés, Margaret Walker s'était agenouillée près de moi ; avec ménagement, elle avait appuyé ma tête contre sa poitrine et, de sa mince personne, soutenait mon corps affaissé. À la voix, j'avais imaginé une femme bien plantée – si tant est que mon imagination parvînt alors à fonctionner – et j'étais vaguement étonné de l'étroitesse anguleuse de son épaule.

À ces mots, elle rejeta vivement la tête en arrière :

— Ces derniers mois ! jeta-t-elle indignée. Tu as la mémoire courte, Nick Brimble ! Au mois de mai, je serai veuve depuis dix-sept ans ! Et j'ai perdu mon excellent homme et mon joli petit garçon à cause d'un accident qui n'aurait jamais dû arriver !

— La volonté de Dieu, murmura pieusement Nick Brimble.

— La faute d'un roulier ivre, oui ! Trop imbibé de boisson pour maîtriser son cheval quand la bête a pris peur et s'est emballée.

La voix était d'autant plus amère que la femme réprimait sa colère.

— La volonté de Dieu tout de même, insista lourdement son ami. Mais ce dernier malheur...

Il fit une pause et poussa un soupir avant de poursuivre d'une voix sombre :

— Quelle que soit la vérité, et je doute que nous la connaissions un jour, le Diable a fourré sa patte dans cette affaire. Ton père était le seul qui aurait pu débrouiller le mystère et il a emporté son secret dans la tombe.

— Mère !

L'appel avait retenti avant que la femme ait pu répondre et le claquement des socques résonna de nouveau sur les pavés. Un bruit de jupon froissé m'apprit que la jeune Lillis était revenue, accompagnée des hommes appelés à la rescousse.

— Comment qu'il va ? questionna une voix grave.

— Il s'en sortira. À condition d'avoir un lit, une brique chaude sous les pieds et de bonnes couvertures. Vous avez apporté un brancard ? Parfait. Nick, si tu n'as rien de mieux à faire, aide Hob et Burl à soulever le gars. Il doit peser un bon poids. Burl,

prends-le par les jambes. Hob et Nick, empoignez-le par les épaules. C'est bon. Allez-y.

Je me sentis soulevé à bras-le-corps et posé sur une couverture tendue entre deux montants qu'on avait placés près de moi sur le sol. Je hasardai un bref coup d'œil entre mes cils, mais il faisait presque nuit et ce mince effort me souleva l'estomac. Quelqu'un m'avait débarrassé de ma balle. La femme dit à Lillis de s'en charger, ajoutant qu'il était inutile de ronchonner parce qu'elle était lourde.

— Ma fille, tu peux tromper ton monde avec tes mines délicates, mais avec moi, ça ne prend pas ! Tu es solide et forte comme une mule.

Lillis marmonnait entre ses dents. À la fois rebelle et soumise, elle se mit en devoir de soulever ma balle qui, heureusement, n'était pas pleine. Quant à moi, j'étais beaucoup trop détaché de ce monde pour éprouver quelque remords. Deux bonnes samaritaines s'affairaient pour moi ; je n'avais ni besoin ni envie d'en savoir plus. Hob et Burl portaient la litière et, quand nous descendîmes High Street, mon corps endolori fut rudement cahoté de droite et de gauche. Aucune importance ! Où que fût la maison, ils m'y conduisaient. Mes soucis s'étaient envolés et je me délectais à l'idée d'un lit chaud et de soins dispensés par deux femmes compétentes. Quand nous plongeâmes dans le boyau obscur du pont de Bristol, des deux côtés maisons et magasins se cabrèrent. Une violente nausée me secoua de nouveau. Je perdis connaissance.

CHAPITRE II

Je vécus les jours qui suivirent dans un état crépusculaire oscillant entre veille et sommeil, entre clairvoyance et cauchemar, tous mes sens assaillis par la maladie que je combattais de toutes mes forces et tenais en respect. Avant que la fièvre finisse par céder, je n'avais traversé que trois moments de lucidité.

La première fois, je crois que ce fut peu avant l'aube qui suivit mon arrivée, juste le temps de me souvenir de ce qui m'était advenu et de prendre conscience de ma situation. On m'avait déshabillé et je portais une chemise propre, trop petite pour moi. Le tissu de lin était tendu sur ma poitrine et le haut d'une des manches déchiré. J'étais couché près d'un âtre central sur une paillasse ; deux couvertures rugueuses posées sur moi dégageaient une douce odeur de lavande. Le feu de bois flotté et de charbon, sûrement récupérés sur les rives de l'Avon après la marée, crachait sa fumée par un trou pratiqué dans le toit du cottage. Une crémaillère pendait à la barre d'un chevalet de cuisine et une bonne odeur de bouillon s'échappait de la marmite suspendue à son crochet. Normalement, cet arôme aurait dû me faire saliver. Il me souleva le cœur.

Je fermai les yeux et ne les rouvris qu'une fois mon estomac calmé. Ce deuxième coup d'œil me révéla la présence d'un rouet posé près de l'unique fenêtre dont le carreau de parchemin huilé laissait filtrer une terne lumière hivernale. À l'extrémité de la pièce se profilaient les contours d'un lit, assez large pour deux personnes, un coffre, une table, deux tabourets, un banc de bois et un étroit buffet alignés le long des murs. En combinant les souvenirs de mon trajet sur le brancard : pente douce de High Street puis traversée du pont de Bristol, et ma connaissance antérieure de la ville, vieille de trois ans mais toujours vivace, je

conclus que je me trouvais dans le district de Redcliffe, le quartier des tisserands, niché à l'abri de l'église St Thomas. D'après mes souvenirs, il s'y trouvait de riches demeures mais ce cottage devait être celui d'un ouvrier. Ou plutôt, il avait dû l'être, du vivant du mari de Margaret Walker. Ce qui en disait long sur la générosité du maître qui ne les avait pas expulsées, elle et sa fille, après la mort prématurée de l'homme. Maîtresse Walker devait être une fileuse compétente.

Telle avait été ma dernière pensée avant que je retombe dans un état de demi-conscience. Les intonations douces et basses des voix de femmes et le bruissement des joncs épars sur le sol que leurs pas déplaçaient me parvenaient atténusés ; leurs doigts légers quand elles me lavaient, me nourrissaient ou se livraient à des soins plus intimes, je les sentais à peine. J'avais de nouveau fait retraite dans les ténèbres, dans un monde où tantôt je brûlais, tantôt je grelottais, un monde où les démons me persécutaient sans relâche.

Quand j'étais revenu à moi la deuxième fois, il faisait nuit. Des chandelles à mèche de jonc brûlaient dans des bougeoirs ; sur les murs, des ombres folâtraient. Margaret Walker filait à la lumière d'un feu mourant, sa fille Lillis la regardait. Tout honteux, j'avais réalisé que l'on m'avait transporté dans le lit confortable et que les deux femmes s'étaient contentées de la paillasse, à présent roulée contre le mur avec ses couvertures. Avais-je été si malade qu'elles avaient cru devoir s'imposer ce sacrifice ? C'est probable : quand j'avais tenté de bouger et d'appeler, mes membres et ma voix avaient refusé d'obéir. J'avais tout juste réussi à remuer une main et à produire un coassement sourd.

Ce fut assez pour attirer l'attention de Lillis et l'amener aussitôt à mon chevet.

— Mère, il est réveillé !

Le rouet avait cessé son bavardage. D'un pas calme et posé, Margaret Walker avait traversé la pièce et m'avait souri.

— N'essaie pas de parler, m'avait-elle enjoint en posant sur mon front une main apaisante. Tu as sûrement soif. Lillis, va chercher de l'eau et mets-y de la poudre de laitue.

— Ça te fera dormir, avait-elle repris à mon intention. C'est tout ce dont tu as besoin pour le moment. Tu as été très malade. Ce n'est pas de sitôt que tu auras le droit de sortir du lit.

Ces mots avaient confirmé mes soupçons. Elle avait pris le gobelet que lui tendait Lillis et l'avait approché de mes lèvres.

— Avale, mon garçon. Ça te fera du bien.

Elle avait soulevé mes épaules pendant que je buvais puis m'avait reposé sur les oreillers.

— As-tu la force de me dire ton nom ? Ce n'est pas commode de ne savoir comment t'appeler.

— Roger, avais-je murmuré en fermant les yeux.

J'étais inquiet de me sentir si faible et qu'un si petit effort me laissât épuisé. Il était impératif que je reprenne la route au plus vite et cesse d'abuser de la charité de ces excellentes femmes.

Apparemment, Margaret avait lu dans mes pensées.

— Tu n'es pas un fardeau, avait-elle gentiment grondé. Tu resteras ici jusqu'à ce que tu sois tout à fait d'aplomb. Tu n'es pas une charge. En fait, c'est un plaisir pour moi d'avoir à m'occuper d'un homme. Depuis la mort de mon père, je n'ai plus de but...

Elle s'était arrêtée court, comme si elle en avait dit plus qu'elle ne voulait, et s'était levée du lit au bord duquel elle était assise.

— Voilà. Et maintenant, tâche de dormir.

Elle avait repris son rouet et brusquement apostrophé Lillis qui me caressait le front de ses doigts minces et frais, et se serait volontiers attardée près de mon lit. J'avais souri à la jeune fille et laissé retomber mes paupières, sans cesser de la regarder entre mes cils.

Lillis Walker était frêle et très brune, maigre et plutôt quelconque. Mais ses immenses yeux bruns et sa chevelure noire, abondante et bouclée, rachetaient la peau terne, le visage étroit et le corps anguleux et pointu comme celui d'une fillette. Je me rappelle encore ma surprise quand j'avais découvert qu'elle était de deux ans ma cadette et approchait de son vingtième anniversaire. Ses mouvements vifs rappelaient ceux d'un oiseau quand elle se précipitait impulsivement d'un endroit à l'autre ; de même son regard, brillant, avide,

inquisiteur. Elle tenait beaucoup de la branche celte, par sa grand-mère maternelle, une Cornouaillaise, et par sa lignée paternelle d'origine galloise. Bien entendu, je n'appris que plus tard ces détails, quand je fus remis sur pied. Ce soir-là, en la voyant s'éloigner de mon lit, cédant de mauvaise grâce à l'injonction de sa mère, je m'étais dit simplement que c'était une drôle de gamine.

Les effets magiques du jus de laitue séchée m'avaient entraîné dans un sommeil agité quand un coup frappé à la porte m'avait réveillé en sursaut. Les deux femmes avaient fixé la porte en silence et s'étaient consultées du regard.

— Ne réponds pas, avait soufflé Lillis.

Les coups avaient repris, doux mais insistants. Avec un soupir résigné, Margaret s'était levée, avait tiré les verrous, ôté la barre, entrouvert la porte. L'ouverture était assez large pour que je pusse, de mon lit, distinguer l'ébauche d'une silhouette et la lueur d'une lanterne, en partie camouflée par une cloche de tissu noir. L'inconnu figé devant le seuil tenait manifestement à passer inaperçu quand il vaquait à ses affaires à travers les rues sombres. Le fait d'être dehors après le couvre-feu justifiait peut-être sa prudence, mais je n'y croyais pas. Obéir à la cloche n'était plus une obligation aussi stricte qu'autrefois et l'objectif originel du couvre-feu : contraindre la population à étouffer les feux, n'était généralement plus observé.

J'avais perçu un murmure bas, indistinct, puis la voix de Margaret s'était élevée, ferme et claire.

— Non, je vous l'ai déjà dit, je ne veux pas de vous ici. Je vous l'ai fait clairement savoir après la mort de mon père. Vous perdez votre temps et me faites perdre le mien. Partez, je vous prie.

Le visiteur ne s'était pas laissé si facilement éconduire et le murmure reprit. Cette fois, l'interlocutrice réticente avait perdu patience.

— Non, non et non ! Vous et les vôtres n'avez plus votre place dans cette maison. Retirez votre pied ou j'envoie ma fille chercher le guet. Lillis ! avait crié Margaret en tournant la tête.

Mais, comme sa mère l'avait probablement pressenti, Lillis n'avait pas dû affronter les rues obscures. La menace de

l'autorité avait suffi à effrayer le visiteur malvenu. Avec un borborygme qui ressemblait fort à une imprécation, il avait battu en retraite précipitamment. La lanterne avait oscillé, tressauté, la lumière avait disparu. Margaret Walker avait refermé la porte et mis la barre avant de revenir s'asseoir près du feu. Je l'imaginais bouleversée mais, quand elle avait parlé, la colère semblait l'emporter sur l'inquiétude.

— Cette fois, j'espère qu'ils ont senti que je parle sérieusement et qu'ils vont cesser de nous harceler. Sinon... S'ils recommencent, il faudra qu'ils comprennent que...

Que devaient-ils comprendre, ces mystérieux « ils » ? Ce n'était pas ce soir-là que j'allais l'apprendre. La poudre de laitue avait fait son effet. Je n'entendais plus, j'avais plongé dans le sommeil aussi abruptement que la flamme de la bougie s'évanouit sous l'éteignoir.

Trois moments de lucidité, ai-je dit. J'étais certain de ceux que je viens de relater, car ils restèrent fixés dans ma mémoire longtemps après mon rétablissement et mes premiers pas prudents dans la pièce. En revanche, j'avais des doutes quant au troisième.

Jusqu'au jour où Lillis, bravant l'honnêteté, me confirma qu'il avait bien eu lieu et que je ne l'avais pas rêvé : alors que j'étais dans les affres des terribles accès de tremblement provoqués par la fièvre, Lillis s'était glissée nue dans mon lit pour me réchauffer.

— Tu étais si froid, dit-elle en plantant son coude sur la table et son menton dans sa main.

Elle me regardait sans ciller, de ses yeux dilatés et limpides, comme si ce qu'elle admettait avoir fait était la chose la plus naturelle au monde. J'aurais pu le penser, moi aussi, de la part de cette créature étrange et délicate, cette femme-enfant, n'eût été l'éclat lascif, tapi au fond de ses prunelles, ces immenses yeux sombres qui semblaient parfois lui tenir lieu de visage.

Mes joues s'empourprèrent. Heureusement, je n'avais pas encore trouvé l'énergie nécessaire pour me raser. Le poil blond et dru qui avait poussé en huit jours suffisait à masquer ma rougeur.

Un peu haletante, Lillis reprit :

— Je t'ai demandé si tu t'en souvenais uniquement parce que tu n'as pas parlé de ce qui est arrivé, si bien que je n'étais pas sûre. Pas sûre que tu t'en souviennes, je veux dire. Et si tu t'en souviens, tu pourrais laisser échapper une allusion devant mère, et elle... Eh bien, elle pourrait ne pas comprendre.

Ça, je le croyais volontiers. Je m'éclaircis la gorge et répondis avec toute la pondération dont j'étais capable :

— Oui, je me rappelle... C'est-à-dire que je croyais que ce qui était arrivé était bien arrivé. Mais je n'étais pas certain de l'avoir rêvé ou non.

Lillis eut son petit sourire sibyllin et me décocha un regard sous ses longs cils.

— Oh, non, tu ne l'as pas rêvé ! C'était pendant ta première nuit chez nous. Tu étais par terre, sur la paillasse, et mère et moi étions dans le lit. Elle s'est vite endormie. Toi aussi. Mais, au petit matin, tu t'es mis à t'agiter, à geindre, à te retourner... Puis à trembler violemment ; tu claquais des dents et tu n'arrivais pas à te réchauffer. Je suis sortie du lit pour mettre un morceau de tourbe sur le feu et ensuite... Ensuite, j'ai pensé que ce serait une bien meilleure idée de me glisser sous les couvertures avec toi et de t'envelopper de mes bras.

Le sourire s'intensifia et ses yeux s'étrécirent, comme ceux d'un chat : deux fentes luisantes.

— Ça t'a apaisé. Au bout d'un moment, tu as cessé de trembler et tu t'es endormi. Si bien que je suis restée avec toi jusqu'à ce que les premières lueurs de l'aube apparaissent à travers les volets. Alors je suis repartie me coucher dans le lit. Il était temps ! Mère s'éveillait, mais elle ne s'est doutée de rien et il est inutile qu'elle l'apprenne jamais.

— Sois sûre que je ne lui dirai rien, affirmai-je à Lillis avec conviction.

— Tu es gêné ! fit-elle avec un gazouillis rieur. Un grand gars comme toi qui as déjà eu des ribambelles de filles ! Je me demande pourquoi.

J'aurais eu du mal à m'expliquer à moi-même pourquoi l'idée du corps nu de Lillis blotti contre le mien, alors même que je n'en savais rien, m'embarrassait tellement. Elle avait raison ;

beaucoup de femmes avaient égayé ma vie depuis deux ans, depuis que, pauvre innocent réchappé de la vie monastique, j'avais baisé ma première fille sur la rive de la Stour, là-bas dans le Kent. Était-ce parce que je soupçonnais déjà que Lillis avait jeté sur moi son dévolu ? La chasseresse et sa proie ?

Cette conversation instructive se passait en fin d'après-midi, deux semaines après mon entrée à Bristol par la porte de Pithay. Depuis quelques jours, j'étais autorisé à me lever, me laver, m'habiller et faire mes premiers pas dans la pièce. Demain, je serais débarrassé de ma barbe et il me faudrait dès que possible chercher un autre logement où j'achèverais de me rétablir avant de reprendre la route, ma balle sur le dos. J'avais insisté pour coucher par terre pendant la nuit, afin que les deux femmes retrouvent leur lit, mais l'espace confiné devenait une gêne ; j'avais l'impression d'être prisonnier.

Sa journée de fileuse terminée, Margaret Walker était partie livrer son fil à l'atelier de tissage et ne tarderait pas à rentrer, ses paniers d'osier bourrés de laine tressautant aux bouts de sa palanche. Dehors, l'alternance du froid glacial et des averses avait enduit les pavés de verglas et les malheureuses bêtes de trait dérapaient sous leur charge. Je n'avais rien vu de plus par la porte entrebâillée quand Margaret Walker était sortie car Lillis, le ton grondeur, m'avait renvoyé vers la chaleur du feu. Je m'étais installé sur un tabouret, les jambes étendues vers les flammes. C'est alors qu'elle s'était assise en face de moi et m'avait demandé si je me rappelais son incursion dans ma paillasse.

Puis la conversation s'était tarie et le silence établi. Lillis me fixait toujours, à la façon du chat qui guette une souris, et j'évitais résolument son regard en braquant le mien sur les braises rougeoyantes de l'âtre. C'est ainsi que Margaret Walker nous trouva quand, de retour, elle franchit le seuil quasiment soulevée de terre par une aigre bourrasque, malgré les paniers pesants qu'elle portait.

— Vous voilà bien tranquilles tous les deux, observa-t-elle en posant ses fardeaux sur le sol pour les décrocher de la palanche.

Elle secoua les gouttes de pluie suspendues à sa cape, rejeta son capuchon et s'exclama d'un ton vif :

— Lillis ! Pourquoi n'as-tu pas épluché les légumes et mis le repas en route ? Tu n'as même pas fait chauffer l'eau !

Lillis fit la grimace, mais je lui dois d'ajouter qu'elle s'offensait rarement des gronderies de sa mère, souvent dures et parfois imméritées. Elle sauta vivement sur ses pieds, alla chercher la marmite de fer sur son étagère et la remplit au baril d'eau. Je m'apprêtais à lui donner un coup de main pour la porter sur le feu mais Margaret m'ordonna sèchement de me rasseoir.

— Tu n'es pas en état de soulever des poids. D'ailleurs, quand tu n'es pas là, nous nous débrouillons seules. Lillis et moi sommes vigoureuses et capables.

Je dus l'admettre. Malgré sa silhouette gracile et ses bras maigrichons, Lillis était très forte. Elle accrocha la marmite pleine à la crémaillère sans plus d'embarras qu'elle n'en aurait fait pour soulever un pot de fleurs. Retranché sur mon tabouret, je regardai les deux femmes hacher la verdure et les légumes, ingrédients de base du repas de l'après-midi. Pour le dîner, nous avions eu un peu de mouton salé dans le bouillon ; ce soir, un morceau de bacon gras suffirait pour donner la saveur voulue au ragoût du souper. Servi sur une tranche de pain de blé et de seigle, cela devrait suffire à maîtriser mon appétit qui revenait à vive allure.

Margaret quitta des yeux ses légumes pour me sourire :

— Pour autant que j'en puisse juger sous cette barbe, tes joues reprennent un peu de couleur.

— Demain, elle aura disparu, c'est promis.

Je me tortillais, mal à l'aise sur mon tabouret, prévoyant non sans raison que la déclaration que j'allais faire provoquerait quelques remous.

— Ensuite, si vous me le permettez, je dois partir pour Wells, ajoutai-je, tout à coup résolu. C'est là que j'allais quand je me suis égaré en revenant de Salisbury. Je suis né à Wells et j'espère renouer connaissance avec de vieux amis de ma mère et y trouver un logis pour l'hiver.

La consternation s'inscrivit sans retenue sur leurs deux visages.

— Tu n'y penses pas, protesta Margaret la voix chargée de colère. Vingt miles à pied ! Dans ton état ! Je n'ai jamais entendu pareille absurdité.

— Mais tu as déjà un logis, gémit Lillis. Ici ! Tu ne peux pas nous abandonner. Pas après tout ce qu'on a fait pour toi !

Cette remarque détourna illico le courroux de la mère sur la tête de sa fille.

— Lillis ! Ce que nous avons fait, nous l'avons fait parce que c'est notre devoir de chrétiennes. N'oublie jamais ça ! Ce n'est pas une arme destinée à contraindre Roger, à l'obliger à faire ce qu'il ne souhaite pas.

Margaret se tourna vers moi :

— Oublie ce qu'elle a dit, mon garçon. Ne t'imagine surtout pas que tu nous es redévable de quoi que ce soit. Je ne pensais qu'à ta santé. Sans nier pour autant que, si tu changes d'avis et décides de rester, nous nous réjouirons toutes les deux de ta présence. Nous sommes bien seules, l'une et l'autre, pendant ces longues nuits noires.

— Surtout depuis la mort de grand-père, renchérit Lillis en hochant la tête, depuis qu'on s'est mis à jaser dans notre dos. Quelquefois même, les gens font leurs réflexions tout haut devant nous. Comme si ce qui est arrivé était notre faute ! Comme si nous y étions pour quelque chose ! Mère et moi, on ne sait rien de plus que les autres !

Son regard croisa celui de sa mère et elle reprit impatiemment :

— S'il reste ici, mère, tôt ou tard il entendra parler de cette histoire. Il vaut mieux qu'il l'apprenne de nous plutôt que du premier venu. Nous, au moins, on lui dira des faits. Pas des ragots. Regarde, s'exclama-t-elle avec un rire triomphant, il meurt d'envie de savoir. C'est écrit sur sa figure... Qui sait ? Pourquoi Roger ne serait-il pas capable de résoudre le mystère ? conclut-elle d'une voix railleuse.

CHAPITRE III

Les derniers mots de Lillis éveillèrent en moi excitation et ressentiment, un mélange stimulant d'émotions que j'avais éprouvé par deux fois déjà lorsque j'avais eu la certitude que Dieu Se servait de moi comme d'un instrument pour exercer Son châtiment. Trois ans plus tôt, contre les vœux de ma défunte mère, j'avais renoncé à la vie monastique pour conquérir mon indépendance sur les routes ; sur le moment, il ne m'était pas venu à l'idée que Dieu pourrait exiger de moi une contrepartie pour la perte de mes pauvres services. Mais Il m'avait doté de l'aptitude à réfléchir avec sang-froid et d'un œil infaillible. Alliés à une conscience sensible, ces dons m'avaient conduit par deux fois à négliger temporairement mes affaires personnelles pour résoudre les problèmes d'autrui. Et voici que deux femmes, qui avaient fait de moi leur débiteur, m'adressaient un appel au secours manifeste. Certes, Margaret Walker avait aussitôt blâmé les invités de sa fille, elle avait pris ses distances. Mais elle ressentait le besoin de partager ses soucis avec un interlocuteur bienveillant, cela ne pouvait m'échapper.

Je fis une tentative désespérée pour recouvrer ma liberté.

— Il ne convient pas, déclarai-je, que deux femmes partagent leur cottage avec un étranger, que tous trois logent dans une seule pièce. Vous prêteriez le flanc aux commérages et je ne tiens pas du tout à devoir me le reprocher.

Un sourire narquois étira les lèvres de Margaret qui cessa un instant de hacher ses légumes :

— Mon garçon, je suis assez vieille pour être ta mère et je suis ici une veuve respectée. Alors, pourquoi ne pourrais-je profiter de ton intention d'être logé cet hiver de préférence à quelque femme de Wells ? Je mérite sûrement autant qu'elle ton argent.

D'ailleurs, comme tu le sais, il y a des lieux d'aisances à l'extérieur et je n'ai qu'à poser des rideaux pour partager la pièce en deux et assurer l'intimité nécessaire. De plus, sitôt rétabli, tu pourras exercer ton commerce autour de Bristol, avec plus de profit probablement que tu ne le ferais à Wells. Mais si tu es résolu à partir, rien ne peut t'en empêcher et tout ce que j'ai à dire, c'est : à Dieu vat !

Mon cœur se serrait tandis qu'elle énumérait ses arguments irréfutables. Je lui devais beaucoup, ainsi qu'à Lillis, beaucoup plus que je ne pourrais leur payer en retour. Simultanément, l'excitation suscitée par le défi de Lillis grandissait, comme celle d'un chien qui flaire un os enterré. Que de fois ma mère s'était plainte de ma curiosité insatiable, de l'impulsion irrésistible qui me poussait à fourrer mon nez dans les affaires des autres ! « Crois-moi, ça ne te vaudra rien de bon », prédisait-elle.

— Très bien, capitulai-je. Puisque vous y tenez, je resterai chez vous jusqu'au printemps. Mais vous devez accepter que je vous paie pour les quinze jours écoulés ; je n'admetts pas de refus sur ce point. J'ai de quoi vivre plusieurs semaines. Je dois seulement garder assez d'argent pour remplir ma balle, ce que je ferai en m'approvisionnant aux navires amarrés au quai de Redcliffe. À ces conditions, je reste.

Ma reddition fut reçue sans transports triomphants, mais le visage crispé de Margaret et la mine inquiète de sa fille se détendirent. Elles étaient soulagées.

— J'irai demain chez Nick Brimble lui emprunter un lit à roulettes, annonça Margaret.

Elle reprit son couteau, remua poireaux et navets dans la marmite où l'eau frémisait. J'opinai de la tête, m'inclinant devant l'inévitable.

— Et cette histoire que vous deviez me raconter à propos de votre père ? rappelai-je.

Margaret pinça les lèvres et j'ajoutai :

— Lillis a raison. Si je dois vivre avec vous, mieux vaut que je sois au courant de vos difficultés. Si vous me tenez dans l'ignorance, d'autres se chargeront de m'informer.

— Et voilà, mère ! s'écria Lillis en m'adressant un sourire éblouissant. Roger pense comme moi. Ce serait justice de lui apprendre ce qui est arrivé.

Margaret hésita encore avant de signifier à contrecœur son accord :

— Commençons par souper. Ensuite, nous nous installerons près du feu et je vous certifie que personne ne viendra nous déranger. Le vent souffle de la rivière, il est glacial et chargé de neige. Une nuit à ne pas mettre un chien dehors.

Je me demandai si elle pensait comme moi à la mystérieuse visite nocturne qu'elle avait reçue récemment. Mais non, elle avait l'air sereine.

— Voilà, tous les légumes y sont. Le ragoût sera bientôt prêt.

Une fois le repas avalé, la table débarrassée, les volets rabattus contre la nuit hostile, nous nous rapprochâmes du feu. Lillis couvrit les flammes trop vives de tourbes venues des champs voisins. Le tourbier justement était passé ce matin en vendre à maîtresse Walker, ce qui avait orienté ma réflexion sur les facilités dont bénéficient les citadins, alors que les gens des campagnes doivent tout faire par eux-mêmes. Maîtresse Walker n'avait pas de placard à provisions digne de ce nom, pas même pour l'hiver ; elle allait chaque jour au marché et y trouvait toutes les victuailles nécessaires ; ses autres besoins étaient satisfaits par les colporteurs qui frappaient à sa porte. Je m'étais enquis de ce qui se passait quand des chutes de neige ou des inondations interdisaient aux fournisseurs les accès de la ville et l'on m'avait répondu qu'au château, à l'abbaye et dans de nombreuses demeures fortunées, on distribuait du poisson séché ou du grain. En cas d'intempéries sérieuses, beaucoup de citadins allaient le ventre creux mais nul ne mourait de faim.

Lillis avait traîné ma paillasse aussi près du foyer que la prudence l'autorisait et s'était pelotonnée dessus, plus chaton que jamais. Margaret Walker et moi occupions les tabourets, tour à tour penchés vers le feu ou le dos appuyé contre la table quand nous étions las. Dehors, l'activité bruyante du jour avait fait place au silence, rompu de temps à autre par un cri, un aboiement ou par l'appel distant du guet qui patrouillait. Parfois

aussi, un coup de vent aigre pénétrait par le trou du toit, noir de suie, portant avec lui une giclée de pluie glaciale. Nous nous blottissions alors encore plus près de l'âtre.

Margaret Walker cherchait par quel angle entamer son récit, ce qui me donna le temps de l'observer plus attentivement que je ne l'avais encore fait. Lillis lui ressemblait beaucoup, découvris-je. Margaret, elle aussi, était petite et mince ; ses grands yeux bruns mangeaient son visage et les cheveux rebelles, évadés de son capuchon, étaient aussi noirs que ceux de sa fille. La maturité dont son visage était empreint ne tenait pas seulement aux années. On sentait chez Margaret bon sens et solidité, vertus auxquelles Lillis n'atteindrait jamais, j'en étais sûr. À voir le regard vigilant dont la femme couvait la jeune fille, j'aurais dit volontiers qu'elle partageait mon impression. Lillis manquait de sérieux et de moralité ; cette faille lui donnait l'air étrange de n'être pas tout à fait de ce monde.

— Mon père... commença Margaret.

Le ton était abrupt, comme s'il lui semblait que, faute de parler maintenant, elle ne parlerait jamais.

— ... mon père est mort au début du mois dernier, quelques semaines avant Noël. Il s'appelait William Woodward et, dans sa jeunesse, il était tisserand de son état.

La suite de l'histoire me fut contée par bribes et morceaux, hachée par les interruptions de Lillis et mes questions, par des épisodes oubliés et relatés plus tard, à contretemps, et d'autres surgis trop tôt qui appelaient des explications embrouillées, lesquelles provoquaient des récriminations de la part de l'un ou l'autre des auditeurs de Margaret. Si bien que je vais rapporter ici l'histoire telle que je l'avais comprise quand la narratrice cessa de parler et que j'eus pris le temps d'ordonner les faits dans mon esprit.

William Woodward était né à Bristol, à la fin du règne du roi Henri IV, au sein de la communauté étroitement solidaire des tisserands de Redcliffe. Enfant, il avait fait son apprentissage chez maître Jocelyn Weaver, chef d'une des riches familles qui dominaient l'industrie drapière de la ville. En bon apprenti, William avait vécu sept ans dans la maison Weaver ; au bout de ce temps, il était devenu compagnon. Hélas, quand il voulut

entrer dans la corporation des tisserands, son chef-d'œuvre fut refusé, faute d'atteindre à la qualité requise. Le jeune homme se trouva donc dans l'incapacité de monter une affaire pour son propre compte, ce qui l'emplit d'amertume. Rancunier, je pense qu'il imputa son échec à la terre entière, excepté à lui-même et à sa maîtrise médiocre du métier.

À l'âge de vingt-deux ans environ – il n'avait jamais été très sûr de son âge –, il avait épousé Jennifer Peto, jeune Cornouaillaise arrivée quelques années plus tôt à Bristol en compagnie de ses parents. Le couple eut quatre enfants mais seule Margaret, l'aînée et la seule fille, survécut à la petite enfance. Margaret avait dans les vingt-cinq ans et Lillis quelque six ans quand Jennifer décéda. Femme de devoir, Margaret prit son père chez elle pour qu'il partage sa vie et celle de l'enfant ; à l'époque, elle-même était déjà veuve.

À dix-neuf ans, Margaret avait épousé Adam Walker, lui aussi membre de la communauté des tisserands, « l'homme le meilleur et le plus aimable qui ait jamais respiré », selon ses propres termes. Lillis était née deux ans plus tard, puis un fils, Colin, douze mois après elle. Il n'était pas besoin d'être très perspicace pour saisir que Margaret avait idolâtré Colin.

Je lançai vers Lillis un regard de biais, curieux de voir comment elle réagissait à cette préférence déclarée, mais son visage était placide. Si elle mesurait à quel point le petit frère depuis longtemps disparu l'emportait sur elle dans le cœur de sa mère, elle n'en manifestait aucun ressentiment.

Colin Walker avait deux ans le beau jour d'été où il accompagna sa mère aux ateliers de tissage pour apporter à son père une bolée de cidre. Autorisé à quitter un instant son métier, Adam rejoignit sa femme à la porte et, tandis que ses parents parlaient, Colin s'éloigna jusqu'au milieu de la route, attiré par les débris qui dérivaient le long du caniveau. À cet instant précis, effrayé par des polissons, un cheval attelé à un chariot de balles de drap s'emballa. Le cocher qui sortait d'une taverne était ivre.

Adam Walker faisait face à la route et vit avant sa femme le danger que courait leur fils. Il se précipita au-devant de l'attelage dans une vaine tentative pour pousser l'enfant hors de

sa trajectoire. Tous deux furent tués ; l'enfant mourut pratiquement sur le coup, le père après une agonie de plusieurs heures. Accablée de douleur, inconsolable, Margaret pleura un mari dont le souvenir demeura si vivace qu'elle ne put se résoudre à se remarier. Alfred Weaver, qui avait entre-temps hérité l'affaire de son père, Jocelyn, et auquel appartenaient cheval et chariot, avait autorisé Margaret et Lillis à rester dans le cottage qui était toujours leur foyer.

Au cours de l'été 1460, William Woodward, veuf de fraîche date, était venu rejoindre sa fille et sa petite-fille dans ce logis où elles m'avaient accueilli. Je présume du moins que ce fut à cette date, car Margaret insista sur le fait que, cette même année, le duc d'York, père du roi Édouard, Dieu le bénisse, revint d'Irlande pour revendiquer le trône, avant d'être tué à la bataille de Wakefield. William était toujours compagnon tisserand, toujours ulcéré et, si mon intuition est juste, très peu sensible aux attentions et à la dévotion filiales dont il était comblé.

William vécut neuf ans si ce n'est plus auprès de Margaret et de Lillis ; il approchait de l'âge où sa fille s'attendait à devoir l'entretenir – il devenait trop vieux pour manipuler les lourds métiers à tisser et les navettes – quand il parut soudain repiquer une nouvelle jeunesse. Il abandonna le tissage et, se dérobant aux soins protecteurs de Margaret, s'en alla vivre près de la porte St John, dans un cottage de Bell Lane dont Edward Herepath, son nouvel employeur, était propriétaire. Ce même Edward Herepath, le plus important propriétaire foncier de la ville, lui avait offert l'emploi de collecteur de loyers et de créances, son régisseur précédent l'ayant quitté pour se marier.

Quand Margaret Walker évoqua cet épisode, sa voix exprimait toujours la stupéfaction qu'elle avait ressentie sur le coup.

— Tu dois savoir, précisa-t-elle, que père n'était pas un jeune homme. Grand et bien bâti, ça oui, je te l'accorde – Lillis et moi tenons de ma mère nos os menus –, mais il avait les cheveux gris et allait sur ses soixante ans, un âge où les hommes convenables devraient raisonnablement se vouer à la

contemplation sereine de la mort. Bien peu de gens étaient en mesure de comprendre qu'il changeât de métier au soir de sa vie. Et plus rares encore ceux qui saisirent pourquoi Edward Herepath l'avait engagé. Les deux hommes n'avaient pratiquement rien en commun ; à ma connaissance, ils n'avaient jamais échangé un mot avant ce contrat.

— Parlez-moi d'Edward Herepath, suggérai-je.

Margaret ajouta quelques bûches dans l'âtre, puis une nouvelle motte de tourbe pour contrôler le feu.

— J'y venais, dit-elle. Edward Herepath et son frère Robert sont au cœur de cette histoire. Sans eux, elle n'aurait jamais eu lieu.

Edward Herepath, m'apprit-elle, avait trente-cinq ou trente-six ans ; il était l'aîné des deux fils d'un riche fabricant de savon, Giles Herepath, bourgeois respecté de la ville, et de sa femme Adela. Edward avait dix-huit ans quand sa mère mourut en donnant le jour à Robert, son second fils. Deux ans plus tard, Giles accablé avait suivi sa femme dans la tombe, laissant tout à son fils aîné, y compris la charge de l'éducation du jeune Robert. L'intérêt d'Edward pour la fabrication du savon étant très limité, il se débarrassa de la manufacture au profit d'un ami de son père, un certain Peter Avenel. Grâce à l'argent retiré de la vente, il acheta nombre de propriétés, à Bristol et dans les environs, dont les loyers lui rapportaient de jolis revenus.

À l'égard du petit frère qu'on lui avait mis sur les bras, chacun s'accordait à dire que le dévouement du jeune homme fut exemplaire. Rien de ce qui pouvait compenser le manque de mère et de père ne fut refusé à Robert dont les désirs étaient des ordres pour son frère. Après le mariage d'Edward, ses propres enfants eux-mêmes ne purent ébranler la suprématie de Robert dans la maison.

— Le résultat, tu l'imagines facilement, fit Margaret avec une moue méprisante. L'enfant tête et gâté devint un jeune homme dissolu et incontrôlable, un joueur couvert de dettes et un sujet de soucis constants pour son frère.

— Mais Dieu qu'il était beau ! soupira Lillis, dont les yeux de félin étincelèrent. Un des plus beaux garçons de la ville.

— Oh, pour ça, je te l'accorde, concéda sa mère. Et rendons-lui cette justice : je ne crois pas qu'il ait eu conscience de son apparence, ni qu'il se souciât beaucoup de l'effet qu'il produisait sur les femmes. Du moins jusqu'à ce que Cicely Ford fit son entrée en scène.

— Cicely Ford ? répétaï-je.

J'enregistrai ce nouveau nom dans ma mémoire tout en songeant que l'histoire devenait longuette.

— Une jeune fille réellement belle, affirma Margaret d'un ton décidé. Beau caractère et belle apparence.

Lillis renifla un petit coup, mais n'objecta pas. Sa mère poursuivit.

— Grand bourgeois de la ville, son père, John Ford, exportait du savon, du vin, du drap et tout le reste. Il possédait neuf vaisseaux et employait plus de huit cents âmes. On dit que son enseigne était connue aux quatre coins de l'Europe. Un de ses bateaux, la *Cicely*, prit part à une expédition qui fit voile vers l'ouest, à la recherche des grandes îles occidentales dont on parle tant, les îles du Brésil. Mais les tempêtes forcèrent les bateaux à rebrousser chemin à quelque distance de la côte irlandaise.

Margaret Walker demeura un moment les yeux rivés sur les braises, perdue dans la contemplation des terres lointaines de l'Atlantique, des rivages fabuleux dont les marins juraient les avoir entrevus ou connaître l'équipage d'un autre navire qui avait été tout près de les aborder. (De nos jours, bien sûr, nous savons qu'elles existent, ces étranges terres lointaines peuplées d'hommes à la peau rouge. L'Italien, Christophe Colomb, et les aventuriers vénitiens de Bristol, Giovanni Cabot et son fils Sébastien, y ont posé les pieds.)

Une brindille gainée de résine flamba, faisant jaillir un faisceau d'étincelles. Margaret Walker sursauta.

— Je rêvais tout éveillée, dit-elle dans un rire. J'étais partie Dieu sait où... À propos, où en étais-je de mon récit ?

— Tu chantais les louanges de maîtresse Ford, répondit sèchement sa fille. La parfaite, l'éternellement belle Cicely.

— Exactement ! répliqua vivement Margaret. Une dame parmi les plus aimables, pieuses, douces et jolies dont la terre puisse s'honorer !

Cette personne exemplaire m'inspirait quelque scepticisme, mais j'eus la sagesse de retenir ma langue et de ne pas interrompre mon hôtesse.

Quatre ans plus tôt, maître John Ford était mort d'une crise d'apoplexie, semblait-il, laissant orpheline sa seule enfant, Cicely, puisque dame Ford avait quitté ce monde peu auparavant. John Ford avait été dans sa jeunesse un proche ami de Giles Herepath, dont il avait toujours beaucoup admiré le fils aîné, Edward. Malgré ce qui transparaissait des méthodes fâcheuses d'Edward à l'égard de son frère, Robert, maître Ford avait confié Cicely aux soins d'Edward, jusqu'à sa majorité ; il tablait sans doute sur les compétences et l'habileté dont le jeune homme avait fait preuve dans l'administration de ses biens pour gérer la vaste fortune qu'il laissait à sa fille.

— De plus, l'épouse de maître Edward était une femme sérieuse et comme il faut, enchaîna Margaret, une généreuse bienfaitrice de l'Église, exactement la préceptrice qui convenait à une fille comme Cicely Ford.

Acérée comme une épingle, la voix aiguë de Lillis creva le silence qui suivit la dernière évocation de Cicely Ford :

— Une merveilleuse préceptrice : toujours malade !

— Que veux-tu insinuer par là, ma fille ? riposta sa mère, mécontente. Qu'elle jouait la comédie ?

Margaret se tourna vers moi :

— De son vivant, beaucoup de gens le murmuraient mais ils ont dû ravalier leurs médisances. La pauvre lady est morte dans sa trentième année, neuf mois après l'arrivée de Cicely dans la maison Herepath de Small Street.

CHAPITRE IV

Une rafale de grêlons crépita contre les volets, d'autres dégringolèrent par l'ouverture dans le toit et s'écrasèrent en chuintant sur les bûches et le charbon ; une mince colonne de vapeur fusa vers le plafond. Margaret posa de la tourbe sur le feu et Lillis se redressa sur le matelas, tirant une couverture sur ses épaules. Il faisait froid dans la pièce et j'étais bien content d'avoir mon pourpoint de cuir doublé d'écarlate, celui que m'avait donné, en échange de ma camelote, une veuve qui traversait des temps difficiles. Il avait appartenu à son mari ; teinte à la cochenille, la laine épaisse qui l'avait réchauffé m'a aidait à préserver ma chaleur animale.

— Si bien, dis-je, qu'Edward Herepath s'est de nouveau trouvé chargé de la responsabilité d'un mineur, une jeune fille, cette fois, qui n'était pas de son sang. Comment s'y est-il pris avec elle ?

— Il a engagé une femme de la ville, bonne et pleine de raison, pour qu'elle soit la compagne de Cicely. Sans doute espérait-il aussi que la jeune fille aurait une bonne influence sur son frère.

— Et ce fut le cas ?

Margaret secoua la tête.

— Hélas, non. La conduite de Robert est demeurée ce qu'elle était : déplorable. Mais...

Mon interlocutrice marqua ici une pause lourde de sens.

— ... il est tombé amoureux d'elle. Pis encore, Cicely s'est éprise de lui.

— Sans pourtant exercer sur lui plus d'emprise ?

— Aucune emprise. Il avait beau continuer de boire, de jouer et de fainéanter, elle n'avait d'yeux que pour lui. À croire qu'il pouvait tout se permettre sans la révolter. Des tas de gens, j'en

suis sûre, ont essayé de la convaincre qu'elle devait l'abandonner, d'autant qu'il ne manquait pas de soupirants qui tournaient autour d'elle. Chacun sait, par exemple, que Robin Avenel, dont le père avait acquis la savonnerie de Herepath, est follement amoureux d'elle. Depuis des années. Bien sûr qu'elle a tenté d'exercer son influence sur Robert, de le persuader en douceur. Tout ça tombait dans l'oreille d'un sourd. Si fort qu'il l'aimait – ou disait l'aimer –, il n'a jamais cherché à la satisfaire de cette façon.

— Mais comment savez-vous tout ça ? demandai-je sans dissimuler ma curiosité.

Margaret haussa les épaules :

— Comment sait-on ce genre de choses ? Les commérages circulent, au marché, dans les boutiques. Dame Freda, la dame de compagnie de Cicely, a jaboté avec ses amis, qui ont rapporté les rumeurs à d'autres amis et les domestiques ont surpris les ragots. Si tu crois que je tiens ces informations de mon père, dit-elle en souriant, tu te trompes. Il était le seul dont j'aurais pu attendre des informations sur les Herepath et le seul qui n'en avait cure. À l'époque, mon père était indifférent à la vie quotidienne de ses frères humains. Il n'avait d'intérêt que pour l'état de leur âme.

— Était-il très pieux ?

Les lèvres de Margaret se pincèrent au point de disparaître.

— Oh oui ! fit-elle avec raideur.

Lillis émergea de son amas de couvertures :

— Quand mon père et mon petit frère ont été tués, la foi de mère a été cruellement mise à l'épreuve.

Mal à l'aise, Margaret tourna la tête, comme si elle craignait que quelqu'un eût pu entendre.

— Tiens ta langue, ma fille ! Tu veux que je sois accusée d'hérésie ?

Puis se tournant vers moi :

— Lillis n'a pas tout à fait tort, reprit-elle à mon adresse. Depuis la mort d'Adam et de Colin, je trouve difficile de croire en un Dieu juste et miséricordieux. Je m'en suis confessée au prêtre de la paroisse et il m'assure que la foi reviendra si je prie pour cela. Si je lui rappelle qu'ils sont morts depuis bientôt dix-

sept ans, il dit que je ne prie pas assez fort. Ou alors, que je ne suis pas assez repentante d'être tombée dans l'impiété. De toute façon, c'est ma faute et non celle de Dieu, et, bien sûr, il a raison.

— Non, il n'a pas raison ! protesta farouchement Lillis dont les yeux félines flamboyaient. Un Dieu d'amour ne permettrait pas de pareils malheurs !

— Tais-toi, petite idiote ! Tais-toi ! cria Margaret, malade d'appréhension. Tu trouves que nous n'avons pas assez d'ennuis ? Il t'en faut plus ? Tu n'aurais jamais dû dire ça devant Roger.

— J'ai confiance en lui, répondit Lillis avec son mince et mystérieux sourire. Il a parfois des doutes, lui aussi.

Retroussée comme celle d'un enfant, sa lèvre supérieure découvrait ses petites dents régulières. Je la dévisageais, frappé de consternation. Au nom du ciel, comment savait-elle ? Nous n'avions pas échangé un mot sur le sujet. Lillis était-elle une sorcière ? Était-elle douée de pouvoirs surnaturels qui lui avaient ouvert l'accès du plus secret de mon cœur ? Ou seulement d'une habileté instinctive qui lui faisait tirer d'un mot ou d'un soupir de justes conclusions ? Avec Lillis, je n'étais jamais sûr de rien. Mais je m'empressai de rassurer sa mère :

— Quoi qu'il arrive, vous pouvez compter sur moi pour respecter vos confidences.

Puis, m'interdisant de jeter un autre coup d'œil du côté de Lillis, je rappelai à sa mère :

— Maîtresse Walker, vous nous parliez de Robert Herepath et de Cicely Ford.

Soulagée que la conversation s'écarte des sujets périlleux, elle hocha la tête :

— C'est juste mais, sur ce point, il n'y a pas grand-chose à ajouter.

Elle prit une profonde inspiration, s'installa plus commodément sur son siège et se pencha pour tendre les mains vers le feu assoupi.

— Nous arrivons au vif de l'affaire, aux événements bizarres qui débutèrent l'année dernière, le jour de l'Annonciation, et s'achevèrent avec la mort de mon père, avant Noël. Encore

qu'en disant « s'achevèrent » je prenne mes rêves pour la réalité. Tant que personne n'aura percé l'énigme, il n'y aura de fin ni pour Lillis et moi, ni pour Edward Herepath et Cicely Ford. Lillis, il y a de la petite bière dans le pichet. Roger en boira bien un bol pendant que je termine.

Lillis fit ce qu'on lui demandait puis revint s'asseoir sur la paillasse et s'enfouit sous mes couvertures comme un jeune animal qui se terre. Du fond de la grotte de laine râche qu'elle s'était façonnée, ses yeux luisaient, fixés sur moi. Je détournai les miens et concentrerai mon attention sur maîtresse Walker.

— Nos malheurs ont commencé à la fin mars, dit-elle. Le jour de l'Annonciation de Notre-Dame, le jour où père avait collecté tous les loyers et les dettes en souffrance dus à Edward Herepath pour le trimestre.

Le jour du terme, Edward Herepath avait prévu d'aller à Gloucester voir un cheval qu'il avait l'intention d'acheter à un ami d'ami. Le voyage étant long, il décida de passer deux nuits à Gloucester : il s'y rendrait le jeudi, examinerait le cheval en question le vendredi et repartirait pour Bristol le samedi sans se presser. Il avait donc demandé à William Woodward de ne pas déposer l'argent à Small Street mais de le garder à l'abri dans son cottage de Bell Lane.

— Il pouvait faire confiance à ses serviteurs, commenta Margaret Walker, mais il pouvait craindre que son frère ne fasse main basse sur l'argent. En tout ou partie. Chacun savait que Robert devait de fortes sommes à ses tristes compères du *Dix cors blanc*, dans Broad Street, où il jouait aux dés presque tous les soirs.

Bien entendu, Margaret ignorait ces dispositions quand elle était sortie le samedi matin, pour aller voir son père chez lui, dans Bell Lane. Il ne s'était pas montré la veille, mais il arrivait souvent qu'elle ne sût rien de ses déplacements pendant plusieurs jours d'affilée.

— Nous n'avions pas grand-chose en commun, confia-t-elle en baissant la voix. Après qu'il avait quitté l'abri de ce toit, nous étions peu désireux de nous tenir compagnie. Néanmoins je remplissais mes devoirs de fille ; j'allais régulièrement chez lui pour m'assurer qu'il se nourrissait bien et qu'il avait ses aises.

Ce samedi 27 mars au matin, elle n'était sûrement pas préparée à ce qui l'attendait.

— J'ai frappé à la porte sans obtenir de réponse, aussi ai-je poussé le loquet. La matinée était bien avancée. Si mon père avait été chez lui, il aurait été levé ; donc, je suis entrée sans la moindre gêne. Il n'y avait pas trace de père. J'ai tout de suite remarqué que la serrure du placard mural avait été forcée. D'habitude, mon père tenait ce placard fermé car il contenait des objets de quelque valeur ; un couteau à manche d'argent hérité de sa famille, une boucle de ceinture émaillée et une cuiller de l'amitié, d'origine cornouaillaise, qui venait de ma mère. Tous ces objets étaient là et j'ai cru d'abord qu'il avait perdu la clé du placard et forcé lui-même la serrure.

Mais Margaret dut bien vite changer d'avis. Lorsqu'elle examina les lieux de plus près, elle découvrit, horrifiée, ce qui ressemblait à des taches de sang séché : par terre, sur les joncs, et sur la literie de son père. De plus, le lit était défait, une négligence inhabituelle de la part de William Woodward ; d'après Margaret, il tenait son intérieur avec un soin méticuleux et détestait le laisser-aller sous toutes ses formes. La fouille du cottage, les lieux d'aisances inclus, convainquit maîtresse Walker qu'un ennui sérieux était survenu et il ressortit de l'enquête menée auprès des voisins que nul ne se souvenait avoir rencontré William Woodward depuis l'avant-veille. Le jeudi, en fin d'après-midi, une voisine l'avait vu sortir de la boucherie, près de l'église de Tous-les-Saints, où il avait acheté de la viande pour son souper. Depuis, un jour et deux nuits s'étaient écoulés sans que William se fût manifesté.

— Pour en finir avec cette longue histoire, fit Margaret avec un soupir, j'ai appelé le guet, qui a informé le shérif. Ce dernier a immédiatement mis deux de ses huissiers sur l'affaire, mais rien de nouveau n'est apparu avant le retour de maître Herepath qui est rentré de Gloucester ce même après-midi.

Sans perdre un instant, Edward s'était lancé à la recherche de William Woodward et de son argent. C'est alors que l'on comprit pourquoi le placard avait été forcé. Les interrogatoires commencèrent pour déterminer qui, en dehors d'Edward Herepath, savait où William Woodward détenait le montant des

loyers. Pour finir, l'aîné des Herepath reconnut de mauvais gré en avoir parlé devant son frère. Par inadvertance.

Margaret se redressa pour éloigner son visage du foyer, comme si la chaleur l'indisposait ; simultanément, elle croisa les bras sur sa poitrine, comme quelqu'un qui a froid.

— On a retrouvé les deux sacs de cuir qui avaient contenu l'argent dans la chambre de Robert Herepath, dans Small Street, dit-elle lentement, et les piécettes qui restaient après qu'il avait payé ses dettes les plus pressantes. Robert avoua de son plein gré qu'il avait pris l'argent – je suppose qu'il comptait sur la bienveillance de son frère pour ne pas porter plainte contre lui –, mais jura ne rien savoir à propos de mon père. D'après sa version des faits, il était allé à Bell Lane après le couvre-feu, dans l'intention de réveiller mon père pour lui faire croire qu'Edward avait changé d'avis au dernier moment et lui avait demandé d'aller chercher l'argent et de le garder à Small Street jusqu'à son retour. Arrivé au cottage, Robert avait frappé à la porte, sans obtenir de réponse. Toutefois, s'étant aperçu, comme je le fis, que la porte n'était pas verrouillée, il avait soulevé le loquet et s'était introduit dans les lieux.

Persuadé que le cottage était vide et présumant que William Woodward était sorti un moment régler quelque affaire, Robert Herepath avait tiré son poignard et forcé la porte du placard. Connaissant déjà le cottage de Bell Lane, il savait que c'était l'endroit le plus adéquat pour y entreposer de l'argent. Il avait vu juste. Il avait pris l'argent, était sorti par la porte sur la rue dont il avait refermé le loquet derrière lui. Puis avait filé, aussi vite que possible, en tournant au coin de Small Street. Ayant commis son larcin dans l'obscurité, il n'avait pu remarquer l'état des lieux. Il affirma ne rien savoir des traces d'actes de violence que portaient lesdits lieux. Telle avait été la version de Robert Herepath, conclut Margaret. Il n'en avait jamais dévié, pas même à l'article de la mort.

Trois mois plus tard, en juin, par une chaleur estivale, Robert avait trouvé la mort, à l'extrême de la corde du bourreau.

— Vous voulez dire que Robert Herepath a été pendu pour le meurtre de votre père ! m'écriai-je, me dressant droit comme un

I et fronçant les sourcils. Mais... Mais vous m'avez pourtant bien dit que maître Woodward était mort peu avant Noël, ici, dans ce cottage.

Les yeux fixés sur les braises, Margaret hocha lentement la tête.

— C'est exact. Car, vois-tu, deux mois après la pendaison, le jour de l'Assomption de Notre-Dame, père est revenu à pied à Bristol. Vivant, encore qu'il n'allât pas trop bien.

Dès l'instant où il avait avoué le vol de l'argent des loyers de son frère, Robert avait été soupçonné du meurtre de William Woodward. On avait découvert du sang séché à l'extérieur d'un des sacs de cuir et des traces de sang sur le côté gauche du pourpoint de Robert, à l'endroit où, vraisemblablement, il avait serré les sacs contre lui. Plusieurs jours après, deux gamins qui péchaient pour assurer la pitance familiale avaient ramené des eaux de la Frome le chapeau de William, taché de sang. Et l'on présuma que son corps avait été jeté à l'eau juste au-delà du passage voûté de St John, du côté ville de la porte de la Frome.

Margaret Walker posa la main sur son front et l'y maintint plusieurs secondes, les yeux fermés, comme si elle tentait de contenir le reflux des événements qui suivirent. Mais elle finit par reposer sa main et poursuivit :

— On aurait dit qu'une forme inconnue de folie s'était emparée de la ville. De son vivant, Robert Herepath s'était fait trop d'ennemis à Bristol. Il était trop arrogant, il gaspillait trop. Subitement, chacun voyait l'occasion de se venger : ceux qu'il avait délibérément insultés ou simplement offensés par son indélicatesse, ses créditeurs abusés et jamais remboursés, et tous les jeunes hommes qui convoitaient Cicely Ford et s'imaginaient pouvoir l'obtenir une fois Robert hors jeu. Je ne dis pas que les gens mentaient délibérément, mais tous se persuadèrent insensiblement d'avoir vu et entendu des choses dont nous savons à présent qu'ils n'ont pu les voir ou les entendre. Au procès de Robert, des témoins ont juré avoir entendu des cris, des gémissements qui provenaient du cottage de père la nuit où il disparut ; l'un d'eux déclara qu'il avait regardé par sa fenêtre aux petites heures du matin ; il était sûr d'avoir vu la silhouette imprécise d'un individu qui manipulait

gauchement la porte à claire-voie près du passage de St John donnant sur le quai de la Frome. Cicely Ford elle-même a fait volte-face et abandonné Robert. Elle a refusé de le voir quand il était en prison, elle a refusé de le voir avant qu'il fût pendu.

Margaret frissonna :

— Crois-moi, Roger. On aurait dit qu'un démon acharné à la perte de Robert Herепath avait pris possession de nous tous. Il n'y avait pas de cadavre... et pourtant, les jurés l'ont déclaré coupable. Personne n'a tenu compte de ses protestations d'innocence.

Son émotion croissait. Je me penchai vers elle et lui pressai doucement le poignet.

— Vous parlez avec la sagesse que seul le recul autorise, lui dis-je. À ce moment-là, il devait paraître absolument évident qu'il avait assassiné votre père. Si le corps de votre père avait été jeté dans la Frome, ce qui semblait prouvé, le courant avait pu l'emporter jusqu'à l'Avon et de là, grâce à la marée, jusqu'à la mer. Et puis, Robert avait avoué avoir volé l'argent ; le reste en découlait naturellement. Quant aux faux témoins qui s'étaient persuadés d'avoir assisté à tel ou tel fait, vous savez maintenant que ces faits n'ont pu se produire. Mais à l'époque, les jurés l'ignoraient.

Après un silence, je lui demandai :

— Après le retour de votre père, que s'est-il passé ?

Margaret se mordit la lèvre.

— J'étais assise ici, je filais. C'était la fête de l'Assomption de Notre-Dame, une belle et chaude journée d'août. Lillis était sortie pour aller chercher de la laine chez les teinturiers ; j'étais seule et, je m'en souviens, je fredonnais. Je commençais à me remettre de la disparition de père, de l'horrible du procès et de l'exécution de Robert Herепath. Doucement, l'existence redevenait normale. La porte était ouverte à cause de la chaleur et je me souviens du rire des enfants qui jouaient dans la rue, une demi-douzaine de petits gars. Ils s'essaient à expédier à coups de pied une vessie de porc entre deux poteaux.

Elle respira profondément.

— J'étais penchée sur mon rouet, en train de démêler une bourre de laine sur mon fuseau, quand une ombre s'est profilée sur le seuil...

Elle n'y avait pas prêté grande attention. Les voisins s'arrêtaient volontiers un moment à sa porte pendant la journée. Elle avait simplement jeté un coup d'œil, avec un sourire de bienvenue. Mais le sourire mourut, suivi d'un regard sidéré, d'un cri étranglé où se mêlaient l'horreur et le refus de croire. Son père se tenait là, dans l'embrasure de la porte. William Woodward, pour le meurtre duquel un homme avait été jugé, condamné, pendu, était toujours vivant.

Ou à demi vivant. D'après Margaret, William Woodward n'était plus que l'ombre de lui-même ; un être brisé que sa mémoire avait trahi, par suite de coups terribles assenés sur la tête et dont les cicatrices sillonnaient le front et le cuir chevelu sous les cheveux clairsemés. Jamais il ne recouvrit sa belle santé d'autrefois ; jamais il ne voulut remettre un pied hors de chez lui. Il passa le peu de temps qui lui restait à vivre tapi devant le feu dont il ne pouvait se passer, quel que fût le temps.

— Que lui est-il arrivé ? demandai-je. Où était-il entre mars et août, une si longue absence ? A-t-il pu vous le dire ?

Margaret haussa les épaules. Elle avait l'air désespérée.

— Après des heures et des heures d'interrogatoire, tout ce que moi-même et les huissiers du shérif avons pu tirer de lui tient en une phrase : il avait été enlevé par des marchands d'esclaves et emmené en Irlande. Hormis cela, ses dires étaient proprement insensés.

— Mais pourquoi cela n'aurait-il pas été vrai ?

Le commerce des esclaves entre Bristol et Dublin était proscrit depuis plusieurs siècles. Je le savais. Mais je savais aussi qu'il se poursuivait malgré l'interdit. Comme le trafic clandestin d'autres marchandises de contrebande, il prospérait secrètement.

Margaret releva la tête et me regarda droit dans les yeux. Les siens étaient cernés d'ombre.

— C'était un vieil homme, dit-elle. Soixante ans passés. Pour quelle raison des marchands d'esclaves se seraient-ils encombrés de lui ? Il était vigoureux, c'est vrai, mais il avait une

famille respectable et un employeur qui aurait protesté à cor et à cri s'il avait disparu. Et il y a tant de jeunes gens sans famille, tant d'innocents dont les parents ne demandent qu'à les vendre comme esclaves. Les hommes jeunes sont d'un bon rapport pour l'acheteur. Mais un vieil homme comme mon père... Valait-il seulement le coût de son passage en Irlande ?

CHAPITRE V

Un profond silence retomba dans la pièce où, lancé d'une rue voisine, l'appel soudain des hommes du guet résonna aussi nettement que s'ils avaient été parmi nous. Margaret et moi sursautâmes ; Lillis ne broncha pas.

Néanmoins, ce fut elle qui brisa le silence pour revenir à la dernière remarque de sa mère.

— À ma connaissance, c'est ce que tout le monde pense. Y compris les hommes du shérif et le shérif lui-même.

Margaret frissonna :

— C'est vrai. Personne n'a cru ce qu'a dit père. Certaines gens avaient assez de cœur pour admettre qu'il n'était plus responsable de ce qu'il disait, qu'il avait l'esprit confus et dérangé. Mais ils étaient plus nombreux à croire qu'il brouillait ainsi les traces de méfaits qu'il aurait commis.

De nouveau, elle pressa sa main contre son front :

— Et qui pourrait les condamner, pauvres âmes, de vouloir rejeter sur père leur sentiment d'être coupables ? Quand nos concitoyens revivaient en esprit ce que leurs propos et témoignages avaient valu à Robert Herepath, même s'ils n'avaient pas personnellement témoigné au procès, il leur fallait trouver quelqu'un d'autre à blâmer. Ça n'a rien de surprenant si...

— Possible, l'interrompit sèchement Lillis du fond de ses couvertures. Mais, après sa mort, ils ont commencé à nous regarder de travers, comme si on n'allait pas leur dire, nous non plus, tout ce qu'on sait.

— Est-ce vrai ? demandai-je à Margaret.

Elle fit un signe d'assentiment.

— Oh ! nous avons des amis, de vrais amis comme Nick Brimble. Ils veillent à ce qu'on ne nous maltraite pas. Mais il y a

tous ceux qui ne nous disent plus bonjour et des commerçants qui refusent de nous servir.

Je poussai un grognement de mépris.

— Et si vous me parliez d'Edward Herepath et de maîtresse Ford ? Comment se conduisent-ils envers vous ?

— Très correctement, admit Margaret. Même s'ils ressentent amertume et colère, ce n'est pas à nous qu'ils s'en prennent. Edward Herepath, il est vrai, n'a jamais pu se résoudre à venir voir mon père. En revanche, maîtresse Cicely lui a rendu visite plusieurs fois ; vers la fin, quand elle a compris à quel point il était atteint, elle lui portait du bouillon des cuisines de Small Street. Les reproches les plus sévères, elle se les réserve... pour n'avoir pas cru ce qu'affirmait Robert. Elle est devenue si mince, si pâle et silencieuse depuis sa mort... J'ai le cœur serré quand je la vois.

Du fond de sa retraite, Lillis bougonna ; je n'y compris rien et ne tenais d'ailleurs pas à comprendre. Elle devait éprouver peu de compassion pour les misères des autres. Rien que pour les siennes. Et encore, soyons juste : même les siennes, elle avait tôt fait de les expédier. Elle n'était pas fille à s'apitoyer sur son sort et m'aurait envoyé promener si j'avais manifesté ma sympathie pour leur pénible situation. En revanche, je le sentais, maîtresse Walker avait grand besoin d'amitié.

— Je comprends bien que ce climat vous soit pénible, dis-je. Quand une tragédie survient, les gens trouvent trop dououreux d'avoir à se faire des reproches ; ils cherchent un bouc émissaire. Mais vous-même, vous ne voyez vraiment aucun motif à la disparition de votre père ? Une raison qui pourrait expliquer les taches de sang trouvées chez lui ? Pour moi, j'ai l'impression que sa version est la seule qui rende compte de tous les détails connus.

Lillis, que je feignais de ne pas regarder, inspira, comme si elle se préparait à parler.

— Non, aucune raison, trancha fermement Margaret, sur un ton peut-être un peu trop catégorique. Pour ma part, je suis certaine qu'il n'a pas été embarqué en Irlande, pour les raisons que je t'ai déjà dites. L'échevin Weaver, qui a beaucoup de relations à Waterford et à Dublin, a fait faire pour moi des

recherches, dans la mesure de ses possibilités, mais personne ne se souvient avoir entendu parler de mon père.

— L'échevin Weaver ? répétaï-je, mon attention subitement alertée. Celui qui habite Broad Street ?

Mais bien sûr ! Margaret avait déjà cité un Alfred Weaver, à propos de son mari. J'aurais dû réaliser dès ce moment de qui elle parlait. Weaver était propriétaire de nombreux ateliers de tissage de ce côté de l'Avon.

— C'est ça, confirma-t-elle, surprise.

— Je le connais un peu, dis-je. J'ai eu l'occasion de lui rendre service après la disparition de son fils⁴ ; cela fait déjà deux ans. Je vous en parlerai un jour, mais l'histoire est trop longue pour que je me lance maintenant. Il suffit de vous dire qu'une recommandation de sa part me permettrait probablement d'enquêter plus à fond dans cette affaire. Si vous le souhaitez vraiment.

Les deux femmes étaient assez désireuses d'en savoir plus sur mes relations avec l'échevin Weaver mais, heureusement, leurs soucis personnels mobilisaient l'essentiel de leurs pensées et ce fut à ceux-ci qu'elles revinrent.

— Si vraiment tu es en mesure de découvrir quelque chose, ce serait un soulagement de l'apprendre, dit Margaret. Cela pourrait au moins prouver que Lillis et moi ignorons ce qui a bien pu attirer père hors de chez lui ce soir-là et lui valoir ces blessures atroces.

Mais elle parlait sans conviction, comme si elle était consciente que la vérité n'est pas toujours plaisante. Lillis n'avait pas de telles appréhensions :

— On a besoin de savoir tout ce que Roger pourra trouver, mère. Même si ça doit salir la réputation de grand-père. Il faut tout lui dire.

Margaret se leva pour poser sur le feu deux mottes de tourbe qu'elle plaça bien à plat, afin qu'aucune étincelle vagabonde ne mît le feu au cottage pendant la nuit. Les braises incandescentes qui restaient couverraient jusqu'au matin ; à moins qu'elles ne

⁴ Cf. *Le Colporteur et la mort*, coll. 10/18, n°2921. (N.d.T.)

s'éteignent au plus froid de la nuit et il faudrait alors rallumer le feu demain.

— Roger sait à présent tout ce que toi et moi pouvons lui apprendre. S'il nous revient à l'esprit un détail que nous aurions oublié, il sera toujours temps de réparer l'omission. Mais nous sommes fatigués, tous les trois ; il est temps d'aller au lit, conclut Margaret. Allons, Lillis, descends de ce matelas, pousse-le contre le mur et arrange les couvertures.

Elle avait parlé avec douceur ; cependant, je perçus dans sa voix une discrète mise en garde.

Lillis s'exécuta docilement et Margaret tira les rideaux qui divisaient la pièce, me souhaita bonne nuit d'un sourire et disparut avec sa fille derrière l'abri rouge et vert de la tenture aux tons passés.

— Dors bien, me dit-elle.

Je me déshabillai, ne gardant que ma chemise, m'enroulai dans les couvertures et enfouis ma tête dans le doux oreiller gonflé de duvet. J'étais encore faible après ma maladie, mes membres étaient douloureux mais le sommeil me fuyait. Agité, mal à l'aise, je me retournais en tous sens, repassant dans ma tête les circonstances étranges de la disparition de William Woodward. Il semblait évident qu'on l'avait enlevé de force à son domicile : comment expliquer autrement les taches de sang ? Et Margaret avait parlé de cicatrices à la tête, preuves de blessures qu'il avait subies. De plus, s'il avait été traîné de force à bord d'un bateau en partance pour l'Irlande, la découverte de son chapeau dans la Frome serait un indice cohérent. Et, dans ce cas, il n'y avait pas lieu d'écartier les dépositions des témoins qui avaient signalé des cris et des gémissements provenant du cottage de William, et de vagues silhouettes près de la porte St John.

Mais trop de gens avaient émis sur ce point des doutes sérieux pour que je retienne cette hypothèse comme la plus vraisemblable. Je devais réserver mon jugement jusqu'à ce que je pusse m'entretenir avec l'échevin Weaver. Je me rendrais chez lui le lendemain matin et lui demanderais un entretien ; étant donné nos rencontres précédentes, j'avais bon espoir : il

me l'accorderait. D'ici là, quelle autre réponse pourrait-il y avoir à l'éénigme de la mort apparente de William et à sa mystérieuse résurrection ? Et pourquoi étais-je rongé par l'impression bizarre que Margaret Walker me dissimulait quelque chose ? Malgré ces questions et bien d'autres qui tournaient inlassablement dans ma tête, je tombai dans un sommeil troublé. Pour m'éveiller le lendemain aussi fatigué.

J'aurais dû m'accorder quelque repos supplémentaire avant de m'atteler à cette lourde mission, je le savais, mais je comptais sur ma nature robuste et sur ma belle santé pour mener à bien mes investigations. Car, soyons franc : j'avais donné mon accord pour loger chez les Walker jusqu'à la fin de l'hiver, mais j'étais pressé de payer ma dette et de me libérer d'elles. Bien entendu, elles ne me déplaisaient pas ; j'éprouvais même de l'affection pour Margaret Walker qui, par certains côtés, me rappelait ma mère. Mais Lillis me mettait mal à l'aise. Une lueur avide et résolue s'allumait dans ses yeux quand ils se posaient sur moi et je me sentais alors un homme marqué : Lillis ferait son possible pour me piéger. Malgré sa silhouette fluette, elle avait vingt ans, le bel âge pour prendre mari.

Je me levai avant que les deux femmes s'éveillent, enfilai mes hauts-de-chausses, soulevai le loquet et me rendis dans la cour par l'étroit passage qui longeait le cottage. Je tirai de l'eau du puits qui desservait les cottages environnants, m'en versai sur la tête et remplis un pot de fer-blanc que je rapportai dans la maison. Un usage judicieux du soufflet raviva le feu somnolent ; je retirai les tourbes et mis de l'eau à chauffer pour me débarrasser de ma barbe. J'avais allumé deux chandelles, comptant que leurs lueurs ténues ne troubleraient pas Margaret et Lillis, mais c'était trop demander. Je passai une main satisfaite sur mon menton lisse et humide quand Lillis se glissa entre les rideaux.

Elle portait seulement une mince chemise de lin et, quand je tournai la tête pour la regarder, elle s'étira et bâilla, les bras levés ; son mystérieux sourire aux lèvres, elle m'examina entre ses paupières mi-closes.

— Sans barbe, tu es encore plus beau, déclara-t-elle.

Je me tus. Qu'aurais-je pu dire ? Sans être fat, je n'étais pas non plus un faux modeste. Les femmes me trouvaient à leur goût et je m'étais souvent émerveillé que la nature m'eût doté dans ce domaine car mon père, pour autant que je m'en souvins, était un petit homme brun aux traits burinés. Ma mère soutenait que j'étais un retour atavique de son grand-père, qu'elle qualifiait toujours de « vrai Saxon ». Elle-même était blonde mais, plus que la mienne, sa blondeur tirait vers le miel et le bleu de ses yeux était moins intense que celui des miens.

— Je vais chercher de l'eau pour cuire les flocons d'avoine, dis-je.

Je pris le pot en fer-blanc et j'allais repartir vers la cour quand Lillis s'élança pour m'interdire le passage vers la porte.

— Tu as peur de moi ? demanda-t-elle, la tête penchée et le sourire provocant.

— Pourquoi donc aurais-je peur ? demandai-je, tout en priant en mon for intérieur que Margaret arrive à ma rescousse.

Et vite. Si elle n'intervenait pas, dans moins de dix secondes les bras minces et juvéniles enlacerait mon cou et ce corps mince et sensuel se presserait contre le mien.

Pour une fois, ma prière fut promptement exaucée. Je tournais le dos au rideau, mais le changement d'expression sur le visage de Lillis m'avertit que Margaret l'avait franchi. Le désir sans voile que criait ce visage céda subitement la place à une moue renfrognée. Les épaules étroites se raidirent sous l'effet de la réprimande.

— Lillis ! Habille-toi immédiatement ! Imagine qu'une voisine entre chez nous. Que va-t-elle penser ? Les gens ragotent déjà bien assez sur notre compte ! Inutile de jeter de l'huile sur le feu.

Porridge et poisson séché, le petit déjeuner manqua de charme entre une Lillis boudeuse et une Margaret soucieuse, qui prenait la pleine mesure des problèmes qu'elle avait introduits sous son toit en me pressant d'y loger. J'en étais moi aussi très préoccupé, je l'avoue. « Le mieux que j'aie à faire, décidai-je, est d'élucider dans la mesure de mes moyens le mystère de la disparition de William Woodward, puis de

prendre congé. » L'œil mélancolique, je lorgnai ma balle de colporteur, réprimant l'envie de l'attraper et de filer.

Margaret avait dû intercepter mon regard ; quand je tournai la tête, ses yeux anxieux étaient posés sur moi.

— Dès qu'il fera jour, j'irai à Broad Street, lui dis-je avec un sourire rassurant.

J'arrivai chez l'échevin Weaver par Tower Lane, le chemin étroit que j'avais emprunté deux ans plus tôt. Le petit jardin clos, son pommier et son poirier dénudés, les bordures de fleurs plongées dans le sommeil hivernal, tout était tel que dans mon souvenir. Mais la matrone armée d'un trousseau de clés pendu à sa ceinture, qui ouvrit la porte de la cuisine où j'avais frappé, n'était pas Marjorie Dyer. « Celle-là, pensai-je, voici longtemps qu'elle est partie. »

Je dis à la gouvernante que je souhaitais parler à l'échevin ; elle me regarda d'un œil torve. J'ajoutai que l'échevin me connaissait ; elle me signifia clairement son mépris. Derrière elle, deux petites aides de cuisine nous observaient, les yeux écarquillés, enchantées de cette distraction inattendue. J'attendais l'instant fatal où l'on me claquerait la porte à la figure quand un pas résonna dans le jardin. Un homme pressé me bouscula pour s'engouffrer dans la cuisine.

— Ned ! m'exclamai-je tout heureux. Ned Stoner ! Je dois voir l'échevin. Dis à la gouvernante qu'il me connaît.

Le lourd visage aux joues creuses se tourna lentement vers moi puis, tout à coup, s'illumina.

— Sacrebleu ! Voilà-t-y pas le colporteur ? Comment ça va, vieux frère ? Et qu'est-ce qui t'ramène à Bristol ?

Sans attendre de réponse à ses questions, Ned fit face au dragon qui me barrait la voie :

— Tout va bien, dame Judith, vous pouvez dire au maître qu'il est là. Ça m'étonnerait qu'le maître le r'çoive pas. J'dois dire qu'il lui doit beaucoup, à l'ami colporteur.

La gouvernante se retira d'un pas raide, avec des airs de reine outragée, et reparut bientôt pour me dire que l'échevin Weaver serait en effet content de me voir. Elle me transmit ce message avec une répugnance d'autant plus vive que je m'étais introduit

dans sa cuisine, sur l'invitation de Ned, et que les timides gamines, négligeant leur tâche, me dévisageaient en se tortillant. Manifestement, la nature de mes rapports avec son maître lui échappait et je me demandai si, la curiosité l'emportant sur l'orgueil, elle s'abaisserait à questionner Ned sur mon compte dès que j'aurais le dos tourné.

L'échevin avait terminé son petit déjeuner. Il me reçut dans la salle agrémentée de montants de porte et de poutres peints et sculptés. L'éclat des fenêtres de verre, qui m'avaient tant intrigué la première fois, était un peu terni par le sombre hiver et l'imposant buffet sculpté où s'étalaient l'argenterie et les étains de la famille avait été transféré dans un autre angle de la pièce ; cela mis à part, rien n'avait changé. Pour me saluer, l'échevin quitta son fauteuil près de la cheminée où ronflait le feu. À peine changé, lui aussi : un peu plus âgé, un peu plus accablé de chagrin, les cheveux plus rares et plus gris, mais toujours trapu et vêtu à l'ancienne mode.

Il m'accueillit la main tendue et me dirigea vers l'autre fauteuil.

— Roger le colporteur, dit-il, en quoi puis-je vous aider ?

Je lui fis part de ma mission et, tandis que je parlais, ses lèvres esquissaient un pâle sourire empreint de tristesse.

— Ainsi, dit-il quand je me tus, vous exploitez de nouveau votre talent pour aider autrui comme vous m'avez personnellement aidé. Avec la perspective de résultats guère plus heureux, ajouta-t-il après un moment de réflexion. Moins heureux, peut-être, car j'ai eu au moins la triste satisfaction de voir les malfaiteurs traînés devant la justice. Je crains que, dans le cas présent, il faille abandonner cet espoir pour la simple raison que le crime doit être imputé à tous les citoyens de Bristol. Nous avons laissé notre antipathie pour un jeune homme brouiller notre jugement ; sur quelques points, nous avons fabriqué des preuves contre lui et, pis encore, nous sommes allés jusqu'à les tenir pour vraies, car nous voulions croire qu'il était coupable. Une honte que beaucoup d'entre nous auront à porter le reste de leurs jours.

Il leva les bras au ciel.

— Oh ! je devine sans peine ce à quoi vous pensez ; la fin tragique de Robert Herepath n'a pas allégé le fardeau de son frère, ni celui de nous tous qui avons enduré son insolence, sa passion du jeu, ses dettes et ses beuveries. Mais, quelles que soient ses fautes, pas un homme ne mérite de mourir étranglé au bout d'une corde pour un meurtre qu'il n'a pas commis.

— C'est bien mon avis, acquiesçai-je. Mais j'estime également injuste que deux femmes innocentes souffrent du fait d'autrui pour quelque chose qui n'est pas leur faute. C'est la raison pour laquelle je veux découvrir, si je le peux, où était William Woodward l'année dernière entre mars et août, entre la fête de l'Annonciation et celle de l'Assomption de Notre-Dame.

L'échevin fronça les sourcils :

— Une tâche impossible, si vous voulez mon avis. À présent que le seul homme qui aurait pu jeter quelque lumière sur la question est mort.

— Il affirmait avoir été emmené en Irlande par des marchands d'esclaves et il semble que personne ne l'ait cru. Pourtant, son chapeau qu'on a retrouvé et les témoignages au procès de Robert auraient dû donner à sa version une certaine crédibilité. Pourquoi l'a-t-on repoussée sans autres informations ?

L'échevin Weaver soupira.

— Voyez-vous, les marchands d'esclaves n'ont pas l'habitude d'acquérir de vieilles gens qui ne valent pas lourd sur le marché. Et s'ils le font — car des hommes et des femmes sans scrupules paient une jolie somme pour se débarrasser de leurs vieux parents —, ils n'ont pas la sottise de défoncer la tête de leurs victimes au point de leur faire perdre la raison. Quel profit en tireraient-ils ? Non, il faut chercher ailleurs la vérité sur la disparition de William. Et maintenant, jeune homme, vous voudrez bien m'excuser. Je dois aller aux ateliers de tissage ce matin. L'auneur vient inspecter un chargement de drap avant qu'il parte pour Londres et le Steelyard⁵.

⁵ Siège du comptoir londonien de la Hanse de la Baltique.
(N.d.T.)

CHAPITRE VI

L'échevin était sur le point de se lever, mais j'étendis une main :

— Accordez-moi encore quelques minutes, Votre Honneur, je vous en prie.

Il hésita puis se rencontra dans son fauteuil, mais ses manières trahissaient l'impatience.

J'enchaînai rapidement :

— Pardonnez ma question : savez-vous de source sûre que la version de William Woodward était fausse ?

Cette fois, l'échevin Weaver s'accorda le temps de la réflexion. Puis il dit avec fermeté :

— Non, je ne le sais pas de source sûre. C'est impossible. Mais si vous me demandez : En êtes-vous aussi sûr qu'on peut l'être, alors ma réponse est oui.

Il soupira.

— Je désirais depuis longtemps que maîtresse Walker se remarier, mais elle n'a jamais semblé le souhaiter, si bien que, d'une certaine manière, je me suis senti responsable d'elle et de sa fille. Les faits remontent à une vingtaine d'années déjà... Néanmoins, c'est un de mes rouliers, un ivrogne qu'on aurait dû renvoyer depuis longtemps, qui a causé la mort de son mari et celle de son enfant. Son seul fils.

Pendant le silence poignant qui suivit, j'aurais parié que l'échevin ne pensait pas à Colin Walker mais à son propre fils, Clement. Il reprit courageusement :

— Quand ce nouveau malheur les a frappées, quand William Woodward est revenu d'entre les morts, je me suis senti contraint de faire des recherches sur sa version des événements, espérant qu'elle serait vraie. L'aurait-elle été, lui-même et sa famille ne pouvaient encourir le moindre reproche.

Il releva la tête, se pencha vers moi. Son regard était d'une droiture parfaite :

— Pendant des années, j'ai fait beaucoup d'affaires avec les Irlandais de la côte orientale, de Waterford jusqu'à Dublin, dans la zone commerciale des gens de Bristol. Beaucoup de ces négociants sont devenus pour moi d'excellents amis, car les Irlandais sont un peuple chaleureux.

— Je doute que les hommes qu'on leur vend comme esclaves partagent votre opinion, l'interrompis-je sèchement.

L'échevin sourit.

— Pour nombre d'entre eux, vous auriez tort. Oh ! on trouve des maîtres cruels parmi les Irlandais, je ne le nie pas. Quelle nation peut se targuer de n'être jamais cruelle ? Mais, en règle générale, les Irlandais traitent leurs serviteurs comme des amis ; ils les asseyent à leur table et mangent au même plat qu'eux. Vous avez l'air sceptique et c'est votre droit, mais je vous certifie que c'est la vérité. Je l'ai constaté de mes yeux et je sais qu'il s'agit chez eux d'une coutume répandue. Beaucoup de natifs de Bristol, hommes et femmes, vendus là-bas comme esclaves, ont trouvé en Irlande un bonheur qu'ils n'avaient pas connu chez eux. Bien entendu, ajouta-t-il à la hâte, je ne puis excuser une pratique qui est un crime contre l'Église et l'État, mais ses conséquences ne sont pas toujours affligeantes.

Ma remarque l'avait fait longuement digresser et j'intervins.

— Ainsi, vous avez procédé auprès de vos amis irlandais à des enquêtes concernant William Woodward.

— Exactement. Des enquêtes menées avec minutie. Mais aucune des nombreuses personnes interrogées ne se souvenait avoir croisé quelqu'un qui lui ressemblât sur les marchés d'esclaves qui se sont tenus en mars dernier. Ces marchés sont forcément clandestins, mais ils sont très courus et, quand mon informateur direct ne pouvait assister à l'un d'eux, il connaissait toujours quelqu'un qui s'y était rendu.

L'échevin Weaver frappa de son poing le bras de son fauteuil.

— Je suis personnellement certain qu'un homme âgé, portant de graves blessures à la tête, n'aurait pu passer inaperçu, pour la simple raison qu'il aurait été la risée des spectateurs. De plus, il n'a pas été question d'esclave en fuite pendant la seconde

quinzaine d'août. Or, les nouvelles de ce genre circulent, croyez-moi.

Le désir de me convaincre allumait son regard :

— Maîtresse Walker vous a sûrement décrit l'état de son père quand il revint chez elle. Moi-même, j'ai vu plus d'une fois William Woodward. Les coups reçus sur la tête lui avaient brouillé les esprits. Mais autant je crois qu'un homme dans cet état reste capable de revenir à pied chez lui, guidé par son instinct, autant je suis sceptique sur son aptitude à trouver un capitaine qui accepte de lui faire traverser les mers. Les marins sont superstitieux. Et même s'il avait trouvé un matelot complaisant, William n'avait pas d'argent pour payer un passage clandestin.

Très décontenancé, je réalisai que j'avais peu réfléchi au voyage de retour de William et me reprochai silencieusement cette négligence. Le dernier argument de l'échevin m'avait frappé, plus que ceux qu'il avait alignés auparavant. D'ailleurs, tous arguments confondus, son raisonnement m'avait convaincu : il fallait chercher ailleurs la vérité sur la disparition du vieil homme. Il semblait peu probable qu'il fût jamais allé en Irlande.

Je me levai.

— Je vous remercie de votre patience et du temps que vous m'avez accordé, murmurai-je humblement.

J'étais ébranlé de n'avoir obtenu de Margaret Walker qu'une moitié de l'histoire et déterminé à y remédier sans tarder. Ma maladie avait dû émousser l'acuité de mon esprit.

L'échevin s'était levé, lui aussi, impatient de partir pour les ateliers où l'auneur l'attendait.

— Pour aider maîtresse Walker à découvrir ce qui est réellement arrivé à son père, j'aurais besoin de mener d'autres enquêtes. J'hésite à déranger sans une introduction Edward Herepath et maîtresse Ford qui sont dans le chagrin. Voudriez-vous... Pourriez-vous me munir d'une lettre ?

L'échevin Weaver réfléchit quelques secondes, puis hocha rapidement la tête.

— Accompagnez-moi jusqu'aux ateliers. Quand j'en aurai terminé avec l'auneur, je dicterai quelques lignes à mon

commis. Pendant ce temps, allez donc faire un tour du côté des rames⁶. Ce sont les enfants d'un rameur qui ont repêché le chapeau de William dans la Frome. Peut-être obtiendrez-vous quelques informations supplémentaires. Encore qu'après tout ce temps... Je m'en voudrais de vous donner de faux espoirs. Essayez toujours !

Il appela son domestique qui lui apporta son chapeau et sa cape de ratine. Nous suivîmes Broad Street puis High Street avant de passer le pont bordé de boutiques et de maisons étroites, hautes de plusieurs étages. Quand nous traversâmes la chapelle de la Vierge dressée au milieu du pont, je priai Notre-Dame de bénir ma mission. J'aurais pu Lui réclamer un plein succès si je n'avais appris dès l'âge le plus tendre que Dieu, Son Fils, Notre Sauveur, et Sa Gracieuse Mère ne sont pas disposés à nous accorder des faveurs gratuites. C'était à moi de m'escrimer pour assurer l'heureuse issue de l'entreprise.

On s'activait bruyamment dans les ateliers de tissage. Avant d'avoir atteint l'église St Thomas, nous entendions déjà le cliquetis sec des métiers et, dans les cottages, le bourdonnement ininterrompu des rouets. Devant le bureau de la comptabilité, l'auneur tapait du pied avec impatience, opposant un mutisme hostile aux propos apaisants du chef tisserand. Peine perdue : un échevin de Bristol, même s'il est en retard, ne se laisse pas impressionner par l'agacement d'un simple inspecteur municipal. L'échevin Weaver prit plus de temps qu'il n'était nécessaire pour m'indiquer comment aller au quartier des rames, de l'autre côté du rempart de Redcliffe, le long de la rive de l'Avon.

— Revenez plus tard, conclut-il. Vous aurez votre lettre.

Je le remerciai et sortis par la porte de Redcliffe. À ma gauche, la belle église St Mary, dont William Canynges avait financé la construction, montait la garde sur la rangée de maisons qui escaladent Redcliffe Hill. Je tournai à droite, après les carrières de gravillon où sont établis les foulons qui assurent le trempage et le foulage du drap nouvellement tissé avant de le

⁶ Machines à crochets utilisées en teinture et en apprêtage pour traiter les tissus. (N.d.T.)

répartir entre les rameurs qui l'étirent. Les champs des rameurs s'étendaient au-delà de la communauté des foulons, vers Great Marsh et les Backs⁷, où des vaisseaux à l'ancre attendaient d'être débarrassés de leur cargaison ou chargés pour un nouveau voyage.

Je maudis ma pauvre cervelle quand je m'aperçus que j'avais oublié de demander à l'échevin le nom des deux garçons et me mis en devoir de réparer ma sottise. Parmi tous les hommes qui travaillaient aux bâtis de bois, j'en avisai deux tout proches de moi. Ils fixaient la lisière d'une pièce de drap aux crochets d'une traverse, puis attachèrent l'autre lisière à une poutre de bois encore plus lourde ; ensuite, ils laissèrent pendre librement la poutre inférieure pour que son poids tire et étire le matériau selon la forme voulue. Quand ils eurent terminé, je m'approchai avec prudence et formulai ma demande. Je le savais d'expérience : les communautés très soudées d'artisans sont peu disposées à livrer des informations aux étrangers curieux. Je ne fus donc pas trop surpris de me trouver confronté à des bouches hermétiquement closes et des regards peu amènes. Mais je mentionnai le nom de Margaret Walker, puis celui de l'échevin Weaver et la suspicion des rameurs baissa d'un cran. Sans cesser de me dévisager, un des hommes m'apprit ce que j'avais besoin de savoir.

— C'est les p'tits gars de Burl Hodge que tu cherches. Ça m'fait penser que Burl a parlé de toi. T'es bien le colporteur qu'est tombé malade y a quelques semaines, juste après Noël ? Il a aidé à t'transporter jusqu'au cottage de la veuve Walker, si je m'souviens bien.

Je lui confirmai que sa mémoire était bonne et lui demandai où je pourrais trouver les fils de Burl Hodge à cette heure-ci.

— D'mande-le donc à Burl en personne, bougonna mon informateur, qui, d'un coup de menton, désigna l'autre extrémité du champ : Là-bas, le pourpoint vert et le capuchon brun.

⁷ Prairies et terrains vagues en bordure de l'Avon et du port.
(N.d.T.)

Je le remerciai et zigzaguai entre les bâtis jusqu'à l'endroit où Burl Hodge prenait un repos bien mérité après la rude besogne qui consiste à suspendre du drap mouillé dans la froidure et l'humidité de janvier. Il me regardait venir d'un œil soupçonneux puis, subitement, me reconnut et cessa de souffler sur ses engelures. Pour me sourire.

— C'est toi, colporteur ! Hob et moi, on s'demandait c'que tu devenais et si t'étais remis sur pied. Parce que t'étais plutôt mal parti ! Mais maîtresse Walker a dû bien veiller sur toi. En v'là une brave femme, même si des gens ragotent sur son compte. Mais y en a des qui ragoteraient jusque contre leur grand-mère. Quand même, tu m'parais encore un peu pâle. Remplis-toi la panse de toutes ses bonnes victuailles encore un moment. Et moi, qu'est-ce que j'peux faire pour toi ?

Son partenaire l'attendait pour suspendre une nouvelle pièce qu'on venait d'apporter de la foulerie et je lui expliquai mon affaire au plus vite et au mieux.

— D'après ce que j'ai compris, terminai-je, ce sont vos enfants qui ont repêché le chapeau de William Woodward dans la Frome. L'échevin Weaver m'a suggéré de leur dire un mot si je les trouvais.

Burl se gratta pensivement la tête.

— Ils pourraient bien être à la maison avec leur mère à cette heure, mais j'crois plutôt qu'y sont en train d'inventer quèque sottise. Deux p'tits gredins, et ça depuis toujours. Mais l'aîné, Jack, va bientôt commencer l'apprentissage, louée soit sainte Catherine. Y f'ra pas comme moi : y s'ra tisserand. L'hiver, c'métier, y est tout juste bon pour les chiens. Y va commencer chez maître Adelard, à Redcliffe Hill. Pour l'autre affaire, celle de William Woodward, sûr que tu peux leur parler. Mais j'doute que Jack et Dick y puissent t'en dire plus que c'qui ont déjà raconté. Tout d'même, j'serais heureux que le mystère, on l'éclaire. Pour les deux femmes, c'est dur.

— Où habitez-vous ? demandai-je, alors qu'il attrapait déjà l'extrémité du drap détrempé que son compère tirait du panier.

— Près de l'église du Temple et de la corderie. Frappe à une porte, n'importe laquelle. Tout le monde pourra t'dire où j'habite avec Jenny.

Je les laissai se démener, lui et son compère, aux prises avec une lourde pièce de drap teint en rouge qu'ils attachèrent entre les deux séries de crochets. Revenant sur mes pas jusqu'à la porte de Redcliffe, je longeai les murailles de la ville et parvins à la corderie. Postés aux deux extrémités d'une bande de gravier, deux hommes tordaient des torons de fibre de chanvre ; la corde qu'ils fabriquaient avait un pouce d'épaisseur. Près de l'église du Temple, à l'angle de la rue du même nom, on me dirigea droit vers le cottage de Burl Hodge. Une femme jeune et fraîche, vêtue d'une robe de laine brune, de sa fabrication, m'ouvrit la porte. Elle cuisinait le repas de midi et la proximité du feu avait empourpré son visage. Elle me dédia un sourire aussi large que celui de son mari et me pria d'entrer.

Je répétai mon histoire. Jenny m'offrit un bol de petite bière et, pour me les faire goûter, deux gâteaux d'avoine de sa confection.

— Vous êtes bien tombé, dit-elle quand j'eus terminé. Les garçons sont juste allés chercher l'pain chez le boulanger. Jeudi, c'est le jour où on boulange à Water Lane.

Elle parlait encore quand la porte s'ouvrit. Deux galopins entrèrent, portant un grand panier à couvercle. L'odeur du pain frais emplit la pièce. Ignorant délibérément ma présence, Jack et Dick Hodge réclamèrent bruyamment une tranche de miche.

— Pas si vite, les garçons ! dit sévèrement leur mère. Pas avant que vous ayez parlé à ce gentilhomme. Écoutez bien ce qu'il va vous dire et répondez-lui de votre mieux.

Deux visages ronds, mouchetés de taches de son, deux miniatures de celui de leur père, jetèrent sur moi un regard inquisiteur. Puis les garçons se laissèrent tomber près de moi sur le banc. Pour la troisième fois, je formulai ma demande.

Jack explorait son nez d'un index agile. Il réfléchissait.

— C'était juste un chapeau, dit-il enfin. Pas vrai, Dick ? Sauf qu'y avait des taches de sang dessus.

— Des taches de sang, répéta son frère, avec un plaisir macabre.

— D'habitude, on pêche pas dans la Frome, reprit Jack. Mère aime pas qu'on traverse la ville. Alors on reste au bord de

l'Avon. Mais c'jour-là, on avait vraiment envie d'changer. Pas vrai, Dick ?

— Envie d'changer, assura Dick, conscientieux.

— Vous avez pris quelque chose ? demandai-je, amusé. En plus du chapeau, je veux dire.

Les deux têtes opinèrent à l'unisson.

— Une morue ! Longue comme ça !

Jack écarta les mains pour indiquer deux pieds de longueur ; le petit frère étendit carrément les deux bras.

— Après, on a trouvé l'chapeau. Il était accroché au bout d'ma ligne.

— Au bout d'sa ligne, confirma Dick avec un sourire.

— Quel genre de chapeau ? demandai-je en rendant à Dick son sourire.

Jack haussa les épaules, mimique que le petit frère s'empressa de reproduire. « Que deviendra Dick quand son ainé ira vivre chez maître Adelard, le tisserand ? » me demandai-je.

— Ben, un chapeau ordinaire, dit Jack, avec de grands bords. Tout trempé, qu'il était, mais quand même, on pouvait voir les taches noires dessus. Nous, on savait pas que c'était du sang, admit-il à regret.

— Mais vous saviez à qui il appartenait ?

— On a d'veillé. On savait bien que maître Woodward, il avait disparu.

— Alors, qu'en avez-vous fait ?

— On voulait l'porter à maîtresse Walker. Mais maître Herepath, il est passé juste à c'moment-là, alors on lui a donné.

— Maître Edward Herepath ?

Jack écarquilla les yeux ; la question était par trop bête.

— Ben oui ! Son frère, il était en prison, à Newgate.

— À Newgate, répéta docilement l'écho.

Je leur posai encore quelques questions, mais il m'apparut bien vite qu'ils avaient vidé leur sac. Leurs souvenirs se limitaient à ce qu'ils avaient dit aux huissiers du shérif ; et même ces quelques détails commençaient à s'estomper dans leur esprit. Chaque jour ouvrait devant eux des horizons plus vastes ; les événements vieux d'un an avaient perdu tout intérêt pour eux. Je les remerciai avec beaucoup de sérieux et de

courtoisie et me levai pour prendre congé. Délivrés de l'obligation d'être polis, les enfants se jetèrent en hurlant sur leur mère pour obtenir une tranche de pain ; ou plutôt un croûton bien doré.

Jenny Hodge les écarta d'une main preste pour me reconduire à la porte. Au même instant, quelqu'un frappa, un homme arrêté devant le seuil, emmitouflé dans sa cape ; son capuchon rabattu en avant dissimulait son visage mais Jenny avait aussitôt identifié son visiteur et sursauté nerveusement.

— Oh ! dit-elle. C'est vous.

Elle jeta un coup d'œil vers moi, mais garda la porte ouverte.

— Burl n'est pas à la maison, mais il ne va pas tarder. C'est l'heure du dîner. Vous... Vous feriez mieux d'entrer et de l'attendre ici.

— Merci, maîtresse.

L'homme passa le seuil sans m'accorder un regard. Il tenait la tête si basse que le capuchon dissimulait son visage, et demeura muet pendant que je prenais congé de Jenny Hodge et jusqu'à ce qu'elle eût refermé la porte derrière moi. J'avais l'impression d'avoir déjà entendu sa voix. De l'avoir entendue récemment. Je me creusai la cervelle, répétant encore et encore dans ma tête le « Merci, maîtresse » de l'inconnu, tant et si bien que j'en perdis l'intonation et renonçai à me souvenir. Sans doute m'étais-je trompé.

Je retournai au bureau de la comptabilité de l'échevin Weaver qui faisait les cent pas. L'auneur était reparti peu avant ; le drap de l'échevin avait bien la largeur requise et le contrôleur n'avait pas décelé de mouchetures claires qui révèlent l'emploi d'une laine de qualité inférieure. Marqués du sceau de l'auneur, les rouleaux attendaient d'être enlevés par le roulier. L'échevin m'accueillit fraîchement :

— Ah ! Vous voilà enfin ! Voici la lettre que vous vouliez, adressée à maître Herepath.

Il me tendit une mince feuille de parchemin, puis la retint.

— Il a beaucoup souffert. Promettez-moi de ne pas le harceler s'il refuse de vous voir.

Je lui donnai volontiers ma parole car si Dieu n'avait pas l'intention que je débrouille cette énigme, je pourrais reprendre

la route sans tarder. Et sans l'aide du frère du pendu, je doutais d'en apprendre beaucoup plus. Je fis mes adieux et remerciai l'échevin de son aide. Mon estomac me signalait qu'il était l'heure du dîner, signe patent de mon retour à la santé.

Je pris d'un bon pas la direction du cottage de Margaret Walker et remontai St Thomas Street quand me revint soudain le souvenir des circonstances où j'avais entendu déjà la voix du visiteur de Jenny Hodge. J'avais d'abord cru impossible que ce fût la même, car la voix du visiteur nocturne de Margaret Walker pendant ma maladie était assourdie ; à peine un murmure indistinct pour mes oreilles bourdonnantes. À présent, je m'en rendais compte, elle avait dû résonner plus clairement que je ne pensais car je savais, sans doute possible, qu'en ces deux occasions le même homme avait parlé.

CHAPITRE VII

Il y avait une soupe aux poireaux pour le dîner, lourdement relevée d'ail pour dissimuler l'absence d'autres arômes en cette morte-saison ; mais, accompagnée d'épaisses tranches de pain d'avoine, elle réchauffait et remplissait l'estomac. En plus de la soupe, il y avait, pour moi, de la bière et, pour les femmes, du verjus de pommes sauvages dont la récolte prenait fin. Tout en mangeant, je racontai les différents épisodes de ma matinée, mais passai sous silence le visiteur des Hodge et la méfiance qu'il m'inspirait. Mon instinct me disait que l'évoquer ne m'apporterait rien de neuf : on me regarderait avec de grands yeux vides et l'on nierait catégoriquement le passage de pareil visiteur au cottage. D'autant que j'étais assez malade à ce moment pour que l'incident pût être mis au compte de mes imaginations délirantes.

Néanmoins, j'interrogeai Margaret Walker sur le retour de son père et elle répondit à toutes mes questions ; avec franchise, me sembla-t-il.

— Ses bottes étaient couvertes d'une épaisse couche de poussière, dit-elle, comme s'il avait cheminé des jours et des jours sur les routes. Quant à tirer de lui une parole sensée sur les lieux d'où il venait, comme je te l'ai dit, c'était peine perdue. Ce qu'il disait, quand il était en état d'aligner trois mots, se résumait à ceci : des marchands d'esclaves l'avaient capturé et emmené en Irlande. Jamais il ne daigna lâcher un mot sur la partie de l'Irlande où il avait été, la façon dont il s'était libéré de l'esclavage, ni le vaisseau qui l'avait ramené ici.

Avec un sourire triste et désabusé, elle haussa les épaules.

— Mais, bien entendu, il n'aurait pu le dire puisqu'il n'est jamais allé en Irlande. Car, pour finir, c'est la conclusion à laquelle nous avons tous été contraints de nous rallier.

J'acquiesçai de la tête.

— C'est également ce que pense l'échevin. Il est convaincu, lui aussi, que personne n'aurait acheté un vieil homme blessé. Et que jamais un marchand d'esclaves n'aurait frappé un captif au point de lui faire perdre la tête.

Très occupée à me regarder en dessous, Lillis avait peu mangé.

— Alors, où était-il ? demanda-t-elle doucement. Et pourquoi croyait-il être allé en Irlande ?

Margaret réagit vivement, pour m'épargner le désagrément d'avoir à douter de la parole de son père.

— Peut-être qu'il n'y croyait pas. Peut-être savait-il où il était allé et pourquoi. Mais, pour des motifs personnels, il préférait que personne d'autre ne le sache. Bien entendu, ajouta-t-elle devant le sourire railleur de sa fille, je suis portée à croire qu'il se rappelait bien peu de chose de ce qui lui est arrivé. Même les événements antérieurs à sa disparition étaient flous dans son esprit. Il fallait remonter plusieurs années en arrière pour qu'il fût capable de se souvenir clairement de moments de son existence. Il savait qu'il avait vécu ici, avec Lillis et moi, et c'est pourquoi il était revenu chez nous et non dans son cottage de Bell Lane, mais son séjour ici datait de quatre ans et davantage.

Je terminai ma soupe et, malgré les instances de Margaret qui voulait m'en servir une autre louche, je posai ma cuiller, finis ma bière et demandai :

— Vous n'avez rien d'autre à me dire qui pourrait jeter quelque lumière sur le lieu où maître Woodward est allé ?

Je le vis à son expression, elle était perplexe. Dardant droit devant elle un regard vide, elle procéda au nettoyage méticuleux de ses dents. J'attendis patiemment, satisfait qu'elle prît son temps.

— Il y a les vêtements, dit-elle enfin, tournant vers moi ses yeux sombres. Ce n'était pas les siens. C'était des habits que je ne lui avais jamais vus.

— On avait dû lui voler les siens, suggérai-je. Ou alors, ils ont été si déchirés et tachés de sang lors de sa capture qu'il a fallu s'en procurer d'autres pour l'habiller. Il doit bien y avoir une demi-douzaine d'explications possibles.

Elle hocha lentement la tête.

— C'est possible. Mais ceux qu'il portait étaient de bons vêtements. Des habits de riches : des hauts-de-chausses en pure laine, le justaucorps en velours, la chemise et les caleçons en fine toile de lin blanchi. Rien que des effets de gentilhomme. Même les bottes ; toutes déformées, toutes usées, elles étaient en cuir d'Espagne. Et la pèlerine à capuchon doublée de soie, le bord en était festonné.

— N'oublie pas la cape, souffla Lillis.

— Ah oui, la cape !

Margaret Walker remua distrairement le reste de soupe au fond de son bol.

— C'est vrai qu'elle était en ratine, mais doublée de fourrure et pas n'importe laquelle. Pas de la vulgaire peau de mouton, pas du blaireau, pas du chat. C'était de l'écureuil d'un gris délicat, merveilleusement doux.

— Que sont devenus ces vêtements après la mort de votre père ? demandai-je intrigué.

— Je les ai gardés. Ils étaient trop beaux pour s'en séparer. Je les ai mis dans le coffre et parsemés de lavande. Si tu veux, je te les montre, dit-elle en désignant le robuste coffre de chêne placé contre un mur.

Elle se leva, choisit une clé dans le trousseau qui pendait à sa ceinture et l'introduisit dans la serrure en fer. Quand elle souleva le couvercle, une fine senteur où se mêlaient la violette, le musc et la lavande emplit la pièce. Après avoir retiré sa robe du dimanche et celle de Lillis, elle se pencha et sortit, avec révérence, suis-je tenté de dire, la pile de vêtements qui se trouvaient au-dessous.

Je m'approchai et refermai le couvercle du coffre pour qu'elle y pose les vêtements. Délicatement, je pris à tour de rôle chacune des pièces, la dépliai et la tendis vers la lumière du jour. Le justaucorps avait la teinte chaude et sombre de l'ambre, mais il lui manquait la ceinture étroitement serrée que les riches ont mise à la mode ces dernières années. Caleçons et chemise étaient de lin fin et blanchi, comme Margaret l'avait dit, la pèlerine et le capuchon doublés de crêpe de soie écarlate. Quant à la cape de ratine, sa fourrure grise en écureuil était le comble

du raffinement. L'habillement d'un gentilhomme, une raison de plus de douter que William Woodward, réduit à la condition d'esclave, se les serait procurés en Irlande. Aucun autre indice, hélas, n'indiquait d'où pouvaient provenir ces habits ou la façon dont William en avait pris possession. En y regardant de plus près, je notai pourtant que les coutures des vêtements, mises à rude épreuve, commençaient à céder par endroits. Les bottes aussi gardaient l'empreinte de pieds trop larges pour elles. Les deux gros orteils avaient déformé la semelle et tous les doigts de pied, protestant contre une réclusion trop rigide, avaient soulevé le souple cuir d'Espagne. Le propriétaire de ces bottes et de ces habits était un homme de belle taille, mais la carrure de William Woodward dépassait la sienne.

Les vêtements ne me fournirent pas d'autre indice et j'aidai Margaret à les ranger dans le coffre qui abritait ses modestes trésors : des draps, soigneusement pliés, une couverture blanche semblable à celle de mon lit, une paire de chaussures usagées, des hauts-de-chausses et une cape de ce matériau épais et rude que nous appelons burel⁸. J'aperçus aussi le bord d'une reliure de velours usé et des coins de vélin qui dépassaient des draps. Sans doute un livre. Mais je n'eus pas le temps de m'en assurer. En un tournemain, Margaret avait tassé les vêtements, claqué le couvercle, fermé le coffre et rangé sa clé. M'étais-je trompé ?

Je posai la question. Margaret éclata d'un rire où mon oreille exercée perçut l'artifice.

— Pauvres de nous qui ne savons ni lire ni écrire ! Que ferions-nous de livres ? fit-elle moqueuse. Pourquoi irions-nous dépenser du bon argent pour acquérir des choses qui ne nous sont d'aucun usage ?

Lillis, qui mettait de l'eau à chauffer pour laver les plats, ne dit rien, mais un sourire dédaigneux étira le coin de sa bouche. Qui était l'objet de son mépris : sa mère ou moi ? Comment le savoir ? Plus je pensais à ce que j'avais entr'aperçu dans le coffre, moins j'étais capable de me le remémorer clairement. Margaret avait raison : un livre ou un in-folio serait incongru

⁸ Vieux français ; désigne une étoffe rayée. (N.d.T.)

dans ce logis. Néanmoins, elle s'était bien gardée de rouvrir le coffre pour éliminer l'équivoque, si bien que ma défiance persista et je n'avais pas les moyens de vérifier si elle était ou non fondée.

— Que vas-tu faire maintenant ? me demanda Lillis.

Je tirai la lettre de ma sacoche de cuir :

— L'échevin Weaver a eu l'amabilité de me fournir une introduction auprès d'Edward Herepath. Je vais aller le voir cet après-midi. Et si je ne le trouve pas chez lui, j'y retournerai demain.

Les deux femmes étaient manifestement impressionnées : je ne m'étais pas sottement vanté quand j'avais dit connaître l'échevin. Pourtant, je sentais un malaise chez Margaret, comme si, tout en désirant découvrir la vérité cachée derrière la disparition de son père, elle était effrayée de ce que je pourrais mettre au jour. Sans s'opposer directement à mon projet, elle fit observer que Nick Brimble devait apporter dans la journée le lit à roulettes qui m'était destiné, et qu'il ne serait pas fâché qu'on lui donne un coup de main.

— Dites-moi où il habite. J'irai le chercher moi-même ce soir, proposai-je avec vivacité.

Elle secoua la tête.

— Lillis pourra aider Nick quand elle rapportera la laine de chez le teinturier. Allez, ma fille, dépêche-toi. Débarrasse-moi de ces marmites ! J'ai besoin de la place pour mettre mon rouet en marche.

Le ton était déplaisant et Lillis rougit violemment. Je voyais venir une des furieuses prises de bec qui animaient l'existence de la mère et de la fille mais pesaient à l'étranger que j'étais. Je m'enfuis lâchement, fermai le loquet avec soulagement et, bien emmitouflé dans ma cape de ratine, j'aspirai l'air à pleins poumons.

Malgré la lettre de l'échevin Weaver, plutôt que de frapper à la grand-porte d'Edward Herepath j'estimai préférable de chercher une autre entrée. Ayant identifié sa demeure, j'enfilai Small Street sur toute sa longueur puis tournai dans Bell Lane, où William Woodward avait vécu. J'observais avec curiosité les

maisons alignées des deux côtés de la rue et trouvai très vite ce que je cherchais. Une sente étroite, comme celle qui desservait les demeures de Broad Street, courait derrière les maisons de Small Street. Dans les murs élevés qui entouraient chaque parcelle de terrain, des portes de chêne massif, renforcées de clous de fer, donnaient accès aux jardins.

Je m'arrêtai devant la troisième porte dont j'essayai le loquet. Il n'était pas fermé. J'ouvris et m'avançai dans un jardin semblable à celui de l'échevin Weaver. En dehors d'un pommier qui tendait vers le ciel couvert ses branches nues et noueuses, rien n'émergeait de la terre brune et compacte où s'attardaient de minces tramées de gelée blanche. L'été prochain, il se parerait de fleurs et de senteurs délicieuses mais, à cette saison, il était noir et mort.

À ma gauche, près de la porte, s'élevait un petit édifice de pierre dont deux côtés étaient les murs du jardin qui séparaient la propriété d'Edward Herepath de celle de son voisin et de la rue. Des feuilles de plomb couvraient son toit pentu et la porte en chêne cloutée de fer était située dans le mur bas, face à moi. Je jetai un coup d'œil vers la façade de la maison, claquemurée derrière ses volets clos ; personne ne m'avait encore vu. Avec précaution, j'essayai la porte du petit édifice, équipée d'un trou de serrure ; à ma grande surprise, elle n'était pas fermée à clé. Je me sentais l'âme d'un voleur et j'entrai.

L'intérieur était humide, froid et triste ; la seule source de lumière était la porte ouverte. Quelques outils de jardinage étaient alignés contre un mur et, sur une étagère, un bougeoir, une pierre à briquet, de l'amadou, un pilon et un mortier. À part cela, il y avait un tabouret dans un coin et, sur le sol de terre battue, quelques pieds de plantes rabougris. Je ressortis dans le jardin.

Je frappai à la porte de ce qui devait être la cuisine mais n'obtins pas de réponse ; je frappai plus résolument et une voix de femme, douce mais autoritaire, me parvint :

— Je vais voir qui c'est, maîtresse Hardacre, ne vous dérangez pas. Si vous lâchez maintenant votre sauce, elle va tourner !

La porte s'ouvrit et une jeune femme parut sur le seuil. Un visage à l'ovale presque parfait, un teint pur et laiteux, les yeux

les plus bleus que j'aie jamais vus. Elle me regardait d'un air interrogateur, ses blonds sourcils levés. Elle portait une robe de laine bleue aux longues manches flottantes, serrée à la taille par une ceinture brodée. Sous un voile de gaze blanc, on devinait plus qu'on ne voyait des cheveux de la couleur des blés mûrs, torsadés en nattes épaisses, relevées autour de la tête. J'ai vu dans ma vie quantité de femmes beaucoup plus belles que Cicely Ford ; je n'en ai jamais connu dont le visage rayonnât de tant de bonté et de beauté intérieure. La force et la sérénité qui émanaient d'elle firent que j'aspirai à poser ma tête sur son sein et à me défaire de tous mes tourments.

— J'ai... j'ai une lettre pour maî... maître Herepath, bafouillai-je. De son ami... de l'échevin Weaver.

Je la sortis de ma poche, la lui tendis :

— Si vous voulez être assez aimable pour la lui remettre et lui demander de la lire...

Je n'avais pas encore récupéré mes esprits et ma voix était presque inaudible, comme celle du jeune serin de jadis que la timidité rendait muet.

— Entrez, je vous en prie.

Ses intonations étaient aussi douces que son apparence et je la suivis dans la cuisine, rougissant comme un puceau. Farfadet rond et dodu, en robe noire et capuchon blanc, une servante remuait le contenu d'une marmite pendue à un crochet au-dessus du feu. Elle leva la tête, sourit vaguement dans ma direction, mais sa tâche absorbait toute son attention et elle reporta promptement sur la marmite son regard anxieux. Était-ce la gouvernante ? Probablement. En ce cas, on l'avait choisie bien différente du dragon qui régissait la maisonnée de l'échevin. Mais je n'éprouvais pas plus de curiosité à son égard qu'elle au mien. J'étais seulement dévoré d'impatience de revoir Cicely Ford et de lui parler de nouveau.

Elle ne m'avait pas dit son nom mais qui d'autre aurait-elle pu être ? Elle correspondait trait pour trait à la description de Margaret Walker et c'était exactement le genre de femme susceptible d'exciter la verve railleuse de Lillis. L'une était aussi blonde que l'autre était brune, aussi ouverte et naturellement charmante que l'autre était secrète et sournoise. Dieu, que

j'étais ridicule ! Je connaissais Cicely Ford depuis quelques minutes, j'avais échangé avec elle une douzaine de mots et me retrouvais amoureux.

Elle revenait, les sourcils légèrement froncés, et me regarda avec circonspection. L'hostilité était étrangère à sa nature, mais il était clair que je n'étais plus aussi bienvenu que je l'avais été.

— Maître Herepath va vous recevoir, dit-elle. Veuillez me suivre.

Je quittai la cuisine à sa suite et nous traversâmes l'office et le hall avant d'arriver à la salle. Le hall était orné de tapisseries illustrant des scènes de chasse, traitées dans de brillants coloris rouges, verts et bleus. Un feu brûlait dans la grande cheminée, sous le manteau de pierre aux sculptures très élaborées, rehaussées de tons de rouge et de bleu ; admirablement tournés, deux fauteuils trônaient aux extrémités de la longue table à tréteaux qui occupait le milieu de la pièce. Dans la salle, plus intime et confortable, un autre feu ronflait dans une cheminée branchée sur le conduit de celle du hall. Un fauteuil occupait la meilleure place pour bénéficier de la chaleur, des coussins de velours vert parsemaient la banquette sous la fenêtre et un chandelier à cinq branches reposait sur un coffre en épicéa, gravé de volutes délicates. Luxe suprême, des tapis recouvriraient le sol. Edward Herepath était manifestement un homme très fortuné.

Nous entrâmes et il se leva. Je n'étais pas assez fou pour imaginer que cette marque de courtoisie m'était destinée ; pas plus que son sourire de bienvenue. Il tendit la main et attira sa pupille vers lui.

— Pourquoi n'iriez-vous pas rejoindre dame Freda ? demanda-t-il avec douceur. Ce matin encore, elle déplorait que votre broderie ne fût pas terminée.

Cicely Ford secoua la tête d'un air décidé. Elle savait ce qu'elle voulait et, d'un ton tranquille mais déterminé, elle l'exprima :

— Si cet entretien concerne Robert, je souhaite rester.

— Cela ne fera que vous bouleverser, ma douce. Je vous en prie, allez.

Les tendres lèvres se crispèrent, les yeux couleur de bleuet s'emplirent de larmes. De nouveau elle secoua la tête avec obstination.

— Et pourquoi ne serais-je pas bouleversée ? demanda-t-elle d'une voix amère. Qu'ai-je fait pour mériter que l'on m'épargne plus qu'à vous son souvenir ? Lui ai-je été loyale à l'instant entre tous où il avait besoin de moi ? N'ai-je pas, comme les jurés, douté de lui quand il proclamait son innocence ? Ai-je entendu ses supplications quand, de sa prison, il m'implorait de venir le voir une dernière fois ? Non !

Rauque, semblable à celui d'un animal mortellement blessé, ce cri me transperça le cœur. Elle enfouit son visage entre ses mains pour cacher ses sanglots et sa détresse.

Une fois de plus, je constatai de mes yeux que la révélation de la vérité est un processus douloureux qui provoque parfois plus de mal que de bien. J'étais tenté de faire demi-tour sur-le-champ et d'aller dire à maîtresse Walker que poursuivre l'enquête entraînerait de vaines souffrances pour la plus délicieuse jeune fille que j'eusse jamais rencontrée. J'ouvris la bouche pour prendre congé. Les mots ne vinrent pas. Un instinct secret m'obligeait au silence. La répugnance d'avoir à soutenir le sourire moqueur de Lillis et mon irrépressible curiosité n'étaient pas seules en cause. J'étais empoigné par la conviction que le mal était à l'œuvre, qu'il devait être anéanti. Sinon, jamais Dieu ne me laisserait en repos.

Ayant accepté sa défaite, Edward Herepath tourna vers moi son attention. Cicely Ford alla s'asseoir sur la banquette de la fenêtre et garda la tête détournée jusqu'à ce qu'elle eût repris le contrôle de son visage.

Son tuteur revint à son siège près du feu et me regarda, impassible :

— Eh bien, maître Chapman, tu vois dans quel guêpier tu nous as fourrés ! À présent, parle. Je dois à mon ami l'échevin Weaver d'écouter ce que tu as à dire.

CHAPITRE VIII

Edward Herepath était bel homme. Grand, large d'épaules, la mâchoire forte et le menton carré, soulignés par une courte barbe taillée d'équerre. Des reflets roux éclairaient ses cheveux brun foncé, coupés au-dessous des oreilles comme le voulait la mode. Les yeux avaient ce ton de bleu indéfinissable qui, sous certains éclairages, peut être pris à tort pour du gris. Sa tunique de drap brunâtre était moins courte que n'aurait pu se le permettre un homme plus jeune – la mode masculine de l'époque soulignait de façon assez vulgaire les reins et les fesses –, mais pas assez longue pour qu'il courût le risque de passer pour démodé. Taillées dans un souple cuir vert, les chaussures étaient pointues, là encore raisonnablement, et leurs bouts allongés n'entravaient pas ses déplacements. Bref, me dis-je, un homme très satisfait de sa prestance, mais conscient de sa dignité et trop soucieux de la préserver pour succomber aux folles outrances de la jeunesse.

— Eh bien ? m'interolla-t-il car j'étais demeuré silencieux. Tu souhaites me parler de mon frère. L'échevin Weaver m'a appris que tu loges chez maîtresse Walker et sa fille, Lillis.

— En effet. Je suis tombé malade il y a quelques semaines en arrivant à Bristol et ces femmes ont eu la bonté de m'accueillir chez elles et m'ont si bien soigné que me voici guéri. Elles m'ont raconté leur histoire. Elles souffrent d'être considérées avec méfiance par leur entourage. Comme si elles savaient ce qui est arrivé à maître Woodward et le dissimulaient. Je leur ai promis de faire de mon mieux pour découvrir la vérité, dans la mesure du possible, bien sûr.

Edward haussa les sourcils qu'il avait très accusés.

— Et tu veux ma bénédiction ? fit-il durement. Mais ce qui est fait est fait. Aucune découverte, la tienne ou celle d'un autre, ne

rendra la vie à mon frère. C'est une tragédie. Maîtresse Ford et moi devons apprendre à vivre avec elle. On peut espérer que le temps parviendra dans une faible mesure à atténuer pour nous ses effroyables conséquences. Mais si tu remues les cendres froides de notre douleur, tu risques de les enflammer de nouveau.

Avant que j'aie pu répondre, Cicely Ford avait quitté sa banquette et s'avancait ; elle s'arrêta derrière le fauteuil de son tuteur et posa sur son épaule une main délicate.

— Edward, dit-elle calmement, je comprends ce que vous ressentez. Ne suis-je pas bien placée pour cela ? Mais la vérité ne peut blesser personne. Nous-mêmes aurions peut-être intérêt à savoir exactement ce qui s'est passé. Et nous ne pouvons laisser souffrir des innocents. Si, comme le dit maître Chapman, des membres de la confrérie des tisserands tiennent maîtresse Walker et sa fille pour responsables des actes de maître Woodward, l'injustice est criante. Elles n'en savent pas plus que n'en savait le malheureux homme, j'en mettrais ma main au feu. J'aurais tant voulu que vous vous sentiez en état de venir le voir avec moi. Vous auriez pu juger par vous-même. On l'avait tellement brutalisé que son esprit n'avait pas gardé trace de ce qui lui était advenu. Et les femmes étaient également perplexes.

Edward posa une main sur la sienne mais demeura silencieux un long moment. Je voyais clairement le dilemme auquel il était confronté. Son instinct lui soufflait qu'il faut laisser dormir les chiens couchés, ou, selon sa formule, ne pas remuer les cendres froides. Mais il voulait aussi satisfaire Cicely. Si elle avait le courage de braver un surcroît de douleur pour soulager celle des deux femmes, lui-même, à aucun prix, ne pouvait passer pour lâche à ses yeux. Repousser ma demande, c'était se montrer indifférent à la situation de Margaret Walker et dénué de cœur. Il se retourna pour regarder Cicely :

— Ma douce, êtes-vous vraiment sûre de vous ? Est-ce vraiment ce que vous désirez ? Regardez. La seule présence ici de maître Chapman nous est déjà douloureuse et nous le sera plus encore avant qu'il en ait terminé. Et pour quel résultat ? Est-il seulement en mesure de découvrir le moindre indice ?

Rien n'est moins sûr. Personnellement, cela me paraît tout à fait improbable. J'ai fait procéder en temps voulu à des recherches ; l'échevin Weaver a fait de même en faveur de maîtresse Walker et de sa fille. Tout fut vain.

Il pressa doucement la main de Cicely :

— Pourquoi ne pas me laisser vous guider ? Pourquoi ne pas laisser retomber le silence ?

Cicely se pencha pour poser un baiser léger sur son front. En voyant Edward agripper convulsivement le bras de son fauteuil, l'idée me vint qu'Edward Herepath, lui aussi, était tombé sous le charme de cette fille délicieuse et ressentait pour elle plus que l'affection protectrice d'un tuteur. Mon cœur se serra. En plus du grand nombre d'années qui les séparent, en plus de l'amour visiblement filial qu'elle lui portait, même s'il parvenait à surmonter ces deux obstacles, il s'en présenterait un troisième, insurmontable : l'impossibilité de triompher d'un homme mort. Un homme mort auquel la dévotion de Cicely et son obscur besoin d'expiation seraient éternellement rivés. Si repoussants qu'eussent été les défauts de Robert Herepath et les souffrances qu'il avait causées de son vivant, la nature et les circonstances de sa mort lui assuraient aux yeux de la jeune fille le statut de martyr. Ses épaules fragiles ployaient sous le poids d'une culpabilité trop grande pour qu'elle pût l'endurer. Comment Edward Herepath pourrait-il jamais se mesurer à cela ?

Cicely fit le tour du fauteuil d'Edward et s'agenouilla, le visage ardemment levé vers lui.

— Cher Edward, je comprends vos appréhensions mais, je vous en prie, laissez-moi suivre ma voie. J'éprouve le besoin impérieux de connaître les causes de la mort de Robert et d'y employer toutes mes forces. Tant de ténèbres l'entourent encore, sans parler de l'impression hideuse qu'un démon déchaîné nous a tous dressés contre lui. Oh ! je connais votre argument ! Robert lui-même en fut la cause, mais je refuse de l'accepter. Il est en partie juste : Robert était dissipé, indifférent à l'égard de ceux qu'il offensait. Mais cela n'explique pas pourquoi nous avons tous crié haro sur lui, pourquoi nous l'avons cru coupable de meurtre alors même qu'il n'y avait pas de cadavre. Vous et l'échevin Weaver avez fait de votre mieux

pour découvrir la vérité ; sans succès. Alors, autorisez ce jeune homme à essayer. D'après l'échevin, c'est lui qui a fait la lumière sur le triste sort de son fils. Alors, pourquoi ne pourrait-il élucider cet autre mystère ? Je vous en prie, faites-le pour moi ! Laissez-le essayer !

Elle saisit la manche d'Edward et la serra si fortement que les articulations de ses mains pâlirent. Je ne sais qui aurait pu résister à ce plaidoyer, à ces yeux bleus, telles les fleurs des blés, noyés de larmes. Sûrement pas moi. Et pas davantage Edward Herepath. Il poussa un soupir résigné et lui caressa la joue.

— Arrêtez vos larmes, ma chère enfant. Puisque cela compte tant pour vous, à mon corps défendant, j'accorderai ma bénédiction au colporteur.

Cicely se releva, lui dédia un sourire mouillé et se tamponna les yeux avec un morceau de lin brodé. Les mouchoirs étaient, dit-on, d'usage courant dans la noblesse ; le roi Richard les y avait introduits une centaine d'années plus tôt. Pour moi, c'était bien la première fois que je voyais quelqu'un en faire usage et, bizarrement, j'imagine Lillis en larmes, son nez rougi, ses hoquets et reniflements bruyants, et ne pus m'empêcher de comparer son chagrin vêtement à l'émotion contenue de la jeune fille devant moi. Cicely m'avait ensorcelé.

Edward se redressa, joignit l'extrémité de ses doigts et me regarda durement.

— Très bien, jeune homme. Puisque maîtresse Ford insiste, tu as mon autorisation d'enquêter sur la disparition de maître Woodward et de mettre au jour ce que tu pourras. Est-il quelque chose que tu souhaites me demander ?

Cicely était retournée vers la banquette de la fenêtre, hors de mon champ de vision ; je la vis disparaître à regret et mon regard se concentra sur son tuteur.

— Je me demande, sir, si vous pouvez m'expliquer comment William Woodward est venu travailler pour vous en qualité de collecteur de créances, alors qu'il avait toujours été tisserand. Et cela à un âge où sa fille le pensait trop usé pour gagner plus longtemps sa vie.

Edward Herepath fronça les sourcils.

— Une telle question est-elle vraiment nécessaire ? Très bien ! Très bien ! J'ai donné ma parole.

Un faible murmure émis par Cicely avait provoqué le revirement.

— Je ne me souviens évidemment pas des détails, enchaîna-t-il d'un ton irrité. Cela fait presque cinq ans. Il n'avait jamais été qu'un tisserand parmi tant d'autres. La guilde n'avait pas accepté son chef-d'œuvre et il est toujours resté compagnon. L'homme que j'employais pour collecter mes loyers venait d'épouser une fille de Keynsham et avait quitté mon service pour s'installer au village de sa femme. Il m'avait donné un préavis très court et j'avais besoin de quelqu'un très rapidement pour le remplacer.

— Mais pourquoi William Woodward ? insistai-je.

— Si ma mémoire est bonne, répondit Edward en haussant les épaules, agacé, c'est lui-même qui m'a sollicité. Il en avait assez de vivre chez sa fille. Il y avait des dissensions entre eux. Il savait que le cottage de Bell Lane m'appartenait et qu'il était toujours mis gracieusement à la disposition de mon collecteur de loyers. Il rêvait d'indépendance et s'estimait capable d'accomplir le travail.

— Était-ce aussi votre avis ? William Woodward n'était plus un jeune homme. D'après les calculs de maîtresse Walker, son père devait avoir dans les cinquante-neuf ans quand il abandonna le tissage et vint travailler pour vous. Un âge avancé pour manipuler encore les métiers, sans parler de la tâche exténuante de collecter les créances. N'avez-vous pas considéré ces données ?

Le front plissé, Edward Herepath s'agita nerveusement dans son fauteuil. Autant pour moi. Ma question avait été trop directe et comportait une note critique qu'il n'avait pas appréciée. Il m'avait accordé comme une faveur le droit de l'interroger. Je devais surveiller mes propos. Néanmoins, il répondit d'un ton posé :

— Malgré ses cheveux gris, William Woodward était un homme grand, robuste et bien bâti. Les gens avaient un peu peur de lui, un sentiment mêlé de respect et d'admiration pour sa stature et sa force. C'était du moins mon impression. Oui, je

l'estimais capable de faire ce travail, de le faire bien, et j'avais raison. Pendant les quatre ans où il fut mon employé, j'ai eu moins de mauvaises créances que jamais auparavant. On a dû te dire que je possède de nombreuses propriétés à Bristol et dans ses environs, et William était expert dans l'art d'assurer le recouvrement des loyers. Je ne me suis pas enquis des méthodes qu'il employait pour obtenir un paiement rapide. J'étais simplement satisfait que le recours toujours déplaisant aux huissiers du shérif pour expulser ou menacer les débiteurs défaillants fût de moins en moins fréquent.

Deux plis soucieux se creusèrent entre les sourcils d'Edward Herepath.

— Peut-être ai-je eu tort de ne pas surveiller William d'assez près. Peut-être s'est-il fait des ennemis plus farouches que Miles Huckbody qui, je l'ai appris, a juré plus d'une fois de se venger de lui.

— Qui est Miles Huckbody ? demandai-je.

Edward Herepath émergea d'un instant de distraction. De son pied élégamment chaussé, il porta un coup dans l'ordonnance du feu anémique. Des flammes jaillirent aux extrémités des bûches, envoyant des ombres danser sur les murs. Les bleus et les ocres des tapisseries murales s'estompèrent et les rouges triomphants se mêlèrent comme du sang.

— Qui ça ? Ah oui ! Miles Huckbody... Sa femme et son enfant me louaient un cottage et un champ près de King's Wood, mais l'homme est tombé malade ; il n'avait plus la force de travailler la terre. Sa femme s'est battue de son mieux, mais les récoltes diminuaient, le cochon mourut et ils furent bientôt dans l'incapacité de produire de quoi survivre, encore moins de quoi vendre.

Edward Herepath soupira.

— Au lieu de me consulter, William a pris sur lui de faire expulser la famille et quand j'appris ce qui s'était passé, il était trop tard. Ils étaient partis. Peu après, Miles Huckbody a reparu à Bristol. Apparemment, sa femme et son fils étaient morts, et lui toujours malade et sans ressources. Il a été accueilli dans la fraternité des Bons-Hommes, qui gèrent l'hôpital des Gaunts,

près de l'abbaye de St Augustine. Ils habillent, nourrissent et abritent une centaine de malheureux, grâce à la munificente charité, vieille de deux siècles ou davantage, de Maurice et Henry de Gaunt et de leur neveu, Robert de Gourney. Les gens de Bristol prennent soin de leurs concitoyens, ajouta-t-il dans une bouffée d'orgueil civique.

Mais pas assez pour leur éviter d'être expulsés, pensai-je. D'un autre côté, les affaires sont les affaires. N'importe quel citoyen de Bristol, d'hier ou d'aujourd'hui, vous le dirait.

— Et Miles Huckbody aurait proféré publiquement des menaces contre maître Woodward ? demandai-je.

— Je tiens l'information de William lui-même. Il avait un jour croisé Huckbody dans les grands prés aux alentours de la maison des frères dominicains ; l'homme l'avait violemment malmené et il avait fallu l'intervention des malades de l'hôpital pour le maîtriser. Bien entendu, William lui-même ne s'était pas senti en danger. Ce n'était pas ce gringalet de Miles Huckbody qui allait l'effrayer, ni ses menaces l'empêcher de dormir.

— Il n'en reste pas moins, dis-je, que William Woodward avait assurément un ennemi qui, de notoriété publique, lui voulait du mal.

Edward Herepath haussa les épaules.

— Il en avait plus d'un, j'imagine. Il n'était pas du genre à se faire des amis. Brusque et taciturne, il en voulait à la terre entière pour la façon injuste dont la vie l'avait traité. Voilà comment je résumerais le caractère de William Woodward. Cependant, je m'entendais relativement bien avec lui, peut-être parce que j'ai eu, moi aussi, ma croix à porter.

Il parlait avec une amertume tranquille, sans plus songer à la présence de Cicely Ford dans la pièce. Son cri, un gémississement qu'elle étrangla aussitôt, le fit bondir. Les bras tendus, il se précipita à ses pieds.

— Ma chère enfant ! Je ne voulais pas dire... Pardonnez-moi ! Vous savez que je n'avais pas l'intention d'ajouter à votre chagrin.

Cicely laissa tomber son mouchoir pour saisir ses deux mains dans les siennes.

— Non ! Non ! Il n'y a rien à pardonner. Je sais tout ce que vous avez dû supporter de Robert, à quel point il pouvait être rebelle et dissipé. Je sais aussi combien il aurait dû vous être reconnaissant, vous qui avez pris soin de lui dès sa plus tendre enfance. Vous avez été pour lui le plus affectionné, le plus patient des frères. Croyez-moi, il s'en rendait compte, bien qu'il n'ait jamais pu se résoudre à le reconnaître ouvertement. Mais vous et moi, cher Edward, savons que derrière cette dissipation, il était aimable et bon. Sa nature recelait une réelle douceur qui aurait reparu après notre mariage. J'aurais pu l'apprivoiser, je sais que je l'aurais pu !

Les yeux rivés sur les siens, Edward pressait ses mains.

— Qui pourrait en douter ? Votre douceur et votre beauté sont telles qu'avec le temps tout homme succomberait devant vous.

Il s'inclina et lui baissa la main avant de la relâcher, l'air coupable, et de s'éloigner. Son visage portait la marque du désir inassouvi. Je me sentais désespérément navré pour lui et comprenais trop bien ce qu'il endurait. Cicely tissait autour de moi l'anneau de sa magie, emplissant mon esprit d'une étrange nostalgie, suscitant des rêves à jamais irréalisables.

Edward Herepath reprit son fauteuil près du feu et me regarda. Il ne m'avait pas offert de m'asseoir. Debout devant lui et immobile, j'avais des fourmis plein les jambes.

— Est-il autre chose que tu souhaites savoir ? s'enquit-il.

J'hésitai, car je sentais sa patience près de s'épuiser, mais l'idée de prendre congé sans que ma curiosité fût satisfaite me hérissait. Je finis par me décider :

— Vous étiez à Gloucester quand le meurtre apparent de William Woodward eut lieu.

— En effet. J'y étais allé pour examiner un cheval que je pensais acheter. Quelques semaines plus tôt, de séjour à Bristol, une relation de mon ami maître Peter Avenel m'avait parlé de son intention de le vendre. D'après sa description, l'animal correspondait exactement à mes besoins. J'avais donc pris mes dispositions pour monter vers le nord sitôt après le retour de maître Shottery dans sa ville natale. J'ai fait route vers Gloucester le jour de l'Annonciation et logé deux nuits dans une auberge. Ce qui me laissait un jour pour examiner le cheval et

décider si j'allais ou non l'acheter, et un troisième jour pour revenir chez moi sans me hâter. C'est exactement ainsi que mon voyage s'est passé.

Une expression douloureuse crispa son beau visage.

— En fait, j'aurais très bien pu rentrer un jour plus tôt car l'achat fut vite conclu le vendredi, tôt dans la matinée, mais maître Shottery ne pouvait m'offrir l'hospitalité car sa femme n'était pas bien. Néanmoins, j'ai décidé de m'en tenir à mon programme initial et suis resté à Gloucester jusqu'au lendemain.

De sa banquette derrière lui, Cicely murmura doucement :

— Vous n'avez rien à vous reprocher, cher Edward. Votre retour un jour plus tôt n'aurait rien empêché. Pour le peu que nous en savons encore, l'irréparable était déjà fait.

— Maître Herepath, questionnai-je abruptement, n'étiez-vous pas inquiet de ce qui aurait pu se passer en votre absence ? D'après maîtresse Walker, vous saviez avoir dit par mégarde devant votre frère que William Woodward détiendrait l'argent jusqu'à votre retour ?

Le visage d'Edward Herepath prit une teinte rouge sombre. Je retenais mon souffle, m'attendant à être mis dehors pour mon impudence. Elle suscita seulement un petit sourire glacial de mon hôte.

— Tu prends ta mission très au sérieux, maître Chapman. Il semble que maîtresse Walker et sa fille aient judicieusement choisi leur défenseur. Oui, tu as raison, j'admets avoir ressenti de temps à autre une pointe d'inquiétude. Mais mon frère m'a valu tant d'ennuis sa vie durant que je m'étais accoutumé à n'être jamais tout à fait tranquille. On s'habitue de même à la douleur tenace due à une vieille blessure, au point de devenir capable de l'ignorer. Avec le temps. La réponse te satisfait-elle ? Je le souhaite car je n'en ai pas d'autre à te présenter.

Je m'inclinai légèrement :

— Vous avez été on ne peut plus bienveillant, maître Herepath, et je vous remercie d'avoir accueilli si patiemment mes questions. Avec votre permission, je vais maintenant prendre congé.

Il se leva. La seule pensée de me voir disparaître avait rétabli son humeur. Qui l'en aurait blâmé ? Notre entretien avait dû éveiller des souvenirs douloureux qu'il s'efforçait d'oublier.

— Maîtresse Ford et moi souhaitons t'avoir été utiles. As-tu déjà quelque idée de ce qui est arrivé à William Woodward ?

Je secouai la tête.

— Aucune, je vous l'avoue. Je suis dans le brouillard. Mais je vais aller voir ce Miles Huckbody et je l'interrogerai. Maîtresse Ford, je suis votre humble serviteur. Et le vôtre, sir. Merci et que Dieu soit avec vous. N'y voyez pas de présomption : je penserai à vous dans mes prières.

CHAPITRE IX

Cicely Ford quitta vivement sa banquette pour m'accompagner jusqu'à la porte et le visage d'Edward Herepath s'assombrit. Il m'apparut que la sollicitude de la jeune fille à l'égard d'autrui le contrariait. Il aurait voulu la vénérer, l'isoler du vulgaire et la soustraire aux obligations banales de la vie quotidienne, mais la nature de Cicely Ford ne s'y prêtait pas. L'humilité n'était pas son style mais elle était heureuse de se rendre utile et refusait d'abandonner aux domestiques les soins de la maison dont, malgré sa jeunesse, elle avait dû prendre les rênes après la mort de l'épouse de son tuteur, trois ans plus tôt.

La porte de la salle se referma derrière nous. Elle posa sur mon bras une main décidée et me guida près du feu qui brûlait dans l'entrée, à l'abri du méchant courant d'air venu de l'office qui soulevait les jones sur le parquet.

— Réchauffez-vous un moment avant de sortir. Les rues sont glaciales aujourd'hui.

Bien volontiers, pensai-je, car ce délai était synonyme d'un instant de plus en sa compagnie. Je tendis les mains vers les braises. Après quelques minutes, misant sur sa gentillesse naturelle et rassemblant tout mon courage, je lui demandai :

— Auriez-vous vraiment épousé Robert Herepath s'il avait vécu ?

Les yeux bleus s'agrandirent, débordants de larmes, et je perçus une telle angoisse dans leurs profondeurs transparentes que l'idée me vint d'une descente aux enfers. Je détournai vite mon regard, péniblement conscient d'avoir fait effraction dans son domaine privé, d'avoir vu ce que je n'aurais pas dû voir. Avant que j'eusse pu la prier de m'excuser, elle murmura :

— Oui.

Une bûche craqua, libérant un faisceau d'étincelles.

— Pardonnez-moi... commençai-je, mais elle ne m'entendait pas, submergée qu'elle était par sa douleur.

Puis tout à coup, elle parla, et les mots jaillirent comme une cataracte de son cœur écorché.

— Savez-vous à quoi cela ressemble de faillir à celui que l'on aime plus que sa propre vie à l'instant suprême où il a besoin de vous ? De le croire capable du crime odieux qu'est le meurtre ? De se permettre de ressentir une répulsion si grande que l'on se détourne de lui avec horreur ? Le savez-vous ? Non ! Bien sûr que non ! Vous ne pouvez pas ! Et je prie que le Ciel en sa miséricorde vous l'épargne.

Elle se tordait les mains avec une telle violence que ses doigts auraient dû se briser, mais elle n'avait pas conscience d'en souffrir. Puis, soudain, elle prit une inspiration profonde et redressa la tête :

— J'ai aimé Robert Herepath dès l'instant où je l'ai vu, longtemps avant que mon père, à la veille de sa mort, me confiait aux soins d'Edward. J'étais encore une enfant. Et je sais qu'au-delà de son apparence de jeune homme adulé, ingrat, irréfléchi, au fond de lui-même, il n'était pas ainsi. C'était un homme qui n'avait jamais grandi. Il avait besoin de douceur, d'affection et de compréhension. Oh ! à sa façon, Edward l'aimait autant que moi. Mais il était toujours occupé, il avait trop peu de temps pour le petit frère laissé à ses soins.

Elle leva vers moi des yeux tristes.

— Je vous en prie, ne croyez pas que je le blâme. Il n'avait jamais que vingt ans quand Giles Herepath est mort et qu'il s'est trouvé à la fois père et mère d'un enfant d'à peine deux ans.

Un sourire hésitant détendit ses lèvres.

— C'était l'année de ma naissance. Mon propre père m'a souvent parlé du fardeau qu'Edward avait accepté de si bon cœur, et de l'admiration qu'il lui vouait pour cela.

Je pensais en l'écoutant que son amour irrationnel pour Robert Herepath l'avait aveuglée sur un individu dont le caractère avait été gâché au départ par un frère trop indulgent, puis dévoyé en raison d'une prédisposition naturellement vicieuse. Je gardai pour moi ces réflexions, mais j'osai une question :

— En ce cas, pourquoi étiez-vous, comme les autres, certaine que Robert avait assassiné William Woodward ? Alors même que l'on n'avait pas trouvé de cadavre, juste le chapeau de William qui flottait sur la Frome ?

Malgré la chaleur que dégageait la cheminée, Cicely frissonna et s'enveloppa de ses bras, comme si, sa vie durant, le froid ne cesserait de l'étreindre.

— Je ne sais pas ! Je ne sais pas ! Quand j'y repense aujourd'hui, tout cela me semble un rêve abominable.

Sourcils froncés, elle donnait l'impression de chercher désespérément le sens de ce cauchemar.

— Peut-être... Peut-être était-ce parce qu'Edward était si sûr que son frère l'avait assassiné. Edward n'est pas homme à se laisser duper. Lui-même m'a dit que, lorsqu'il avait appris les faits, sa conviction avait été instantanée : Robert était coupable. Il se reprochait amèrement d'avoir lui-même tenté Robert, par distraction, mais même l'absence du cadavre de William Woodward ne l'a pas disposé à croire les protestations d'innocence de son frère. Sa certitude m'a en quelque sorte influencée, m'interdisant de voir la vérité.

— Robert a-t-il reconnu avoir volé l'argent ? demandai-je, car je voulais une confirmation des dires de maîtresse Walker.

— Oh oui ! Qu'il s'agît de ses méfaits ou de ses mérites, il disait toujours la vérité.

De nouveau, ses mains enlacées se tordaient d'angoisse.

— Je le savais. Ce simple fait aurait dû me convaincre qu'il était innocent du plus grand de tous les crimes. Et malgré ça, je me suis laissé persuader de sa culpabilité.

Les bûches soudain crépitèrent et une petite flamme verte s'éleva dans la cheminée.

— Vous qui étiez toujours prête à tant lui pardonner, n'auriez-vous pu aussi lui pardonner ce crime ?

Les yeux dilatés qu'elle leva vers les miens étaient emplis d'horreur.

— Détruire une vie humaine pour de l'argent ? Non, je n'aurais pu le lui pardonner. Que des hommes soient tués à la guerre ou mis à mort par la justice, je l'accepte ; autrement,

Dieu seul a le droit de reprendre la vie. Dieu seul ! répéta-t-elle et sa voix n'était plus qu'un murmure.

J'aurais pu pousser plus loin la discussion, arguer du fait que, dans ce cas précis, la justice avait manifestement fait erreur, mais on frappait à la porte de la rue. Une femme apparut sur le palier de l'escalier qui menait aux étages.

— C'est sûrement maître Robin ! claironna-t-elle d'un ton joyeux.

Le buste très droit, le pas alerte, elle descendit vers nous. Elle devait avoir la quarantaine et était tout de noir vêtue, mis à part une guimpe d'un blanc de neige et la coiffe immaculée qu'on distinguait sous son capuchon. Ses yeux gris, perspicaces et déterminés, auxquels rien ne devait échapper, démentaient la douceur qu'exprimaient les joues rondes, le nez retroussé et la bouche généreuse.

— Je le fais entrer.

Indulgente et résignée, Cicely s'efforça de paraître contrariée.

— Dame Freda, cela ne lui fera pas de mal de faire le pied de grue ! Laissez plutôt les servantes remplir leur office.

Dame Freda : la duègne qu'Edward avait engagée pour tenir compagnie à sa pupille. Incapable de déterminer sur-le-champ si elle me plaisait ou non, je décidai sagement d'attendre de mieux la connaître avant d'en juger. Ignorant la remontrance de sa maîtresse, dame Freda passa devant nous, coula vers moi un regard oblique et se dirigea droit vers la porte dont elle souleva le loquet.

Parangon d'élégance, le jeune homme qui entra dans une bouffée de froidure me rappela fortement le gendre de l'échevin Weaver que j'avais eu l'occasion de rencontrer. S'étant dépouillé avec une indolence ostentatoire de son manteau doublé de zibeline, maître Robin apparut dans la gloire d'un pourpoint mi-parti, si court qu'il lui arrivait tout juste aux hanches, exhibant une bragette rembourrée, aux proportions extravagantes, brodée de glands or et argent. Sa taille mince était prise dans une ceinture de velours écarlate, fermée par une boucle cloutée de cabochons de jade et de grenats assortis à ses bottes écarlates ; sans atteindre les dimensions excentriques des souliers à la poulaine, les pointes de ses bottes longues de deux

pouces n'en étaient pas moins très incommodes pour marcher et chevaucher. Bottes et ceinture criardes rivalisaient hardiment avec la crinière rousse du jeune homme, coupée en frange courte sur le front et bouclée sur ses épaules. Les yeux noisette étaient sertis dans un minois de chérubin ; le teint, vivement coloré, commun aux gens à cheveux roux. Son maintien et son sourire également complaisants annonçaient le bellâtre. Son infatuation l'aveuglait au point qu'il ne perçut pas la froideur des manières de Cicely Ford envers lui.

— Maître Avenel, dit-elle calmement sans lui tendre la main, en exécutant un bref plongeon en guise de révérence.

Ce jeune homme roux devait donc être le fils de Peter Avenel, qui avait acheté la manufacture de savon à Edward Herepath. D'après Margaret Walker, il était amoureux de Cicely Ford et nourrissait l'espoir de l'épouser. Vain espoir, pensai-je in petto.

Il était temps que je prenne congé, ce que je fis aussi discrètement que possible. Je murmurai mes adieux à maîtresse Ford et me glissai dans la cuisine où la gouvernante, toujours aux prises avec sa marmite, était trop absorbée pour m'adresser davantage qu'un signe de tête. Je sortis par la porte de derrière et me retrouvai dans le jardin.

Dans le ciel tourmenté, des nuages précurseurs de tempête découvraient ici et là des échappées rayonnantes, mais il faisait toujours aussi froid. Je pris le temps de me draper soigneusement dans ma cape et de réfléchir à ce que j'avais engrangé. Sur les circonstances de la disparition de William Woodward, rien d'important ne venait s'ajouter au récit de Margaret Walker. Toutefois, j'avais appris qu'Edward Herepath était épris de Cicely Ford — peut-être même depuis des années —, tout comme le jeune Robin Avenel. J'avais décelé que dame Freda était favorable à la cour de maître Avenel, ce qui permettait de supposer qu'elle avait été hostile à Robert Herepath. Mais toute personne soucieuse du bonheur de Cicely l'aurait été, semblait-il. Quant à Robin Avenel, jeune homme doté d'une dose colossale d'amour-propre, l'amour de Cicely pour ce réprouvé de Robert avait dû dépasser ses capacités de compréhension. En revanche il se pouvait qu'il eût caressé l'idée d'une Cicely ensorcelée et d'un Robert Herepath usant d'un

philtre d'amour ou, pis encore, de magie noire pour capturer l'amour de Cicely...

Quand je me rendis compte de la direction prise par mes cogitations, je respirai un grand coup. Puis m'engageai à pas lents dans l'allée qui menait à la porte. Là, je fis une nouvelle pause, la main sur le loquet. Je commençais à concevoir la disparition de William Woodward et l'exécution de Robert Herepath non plus comme des événements distincts, liés seulement par la cupidité de Robert, mais comme un plan diaboliquement intelligent, tramé pour se débarrasser de lui. Et pour quelle raison ? Pour l'amour de Cicely Ford. Je n'en voyais pas de meilleure. Si courte qu'eût été notre rencontre, la jeune fille avait imprimé dans mon cœur une image indélébile, radiant de mon désir toutes les autres femmes. Autre hypothèse, ç'aurait pu être pour son bien, pour son bonheur qu'un mariage avec Robert Herepath aurait compromis.

Cette fois encore, je coupai court le fil de mes pensées. Le rapt délibéré de William Woodward aurait nécessité au moins deux autres personnes, car il était impossible que William eût fait partie du complot ; et une personne seule aurait difficilement maîtrisé le grand gaillard que l'on m'avait décrit. Peut-être, après tout, son histoire d'enlèvement par des marchands d'esclaves irlandais était-elle vraie, mais, au lieu d'être payés pour le vendre comme esclave, ses ravisseurs avaient été achetés pour l'assassiner une fois débarqué en Irlande. On l'avait soi-disant laissé pour mort mais, en fait, le meurtre avait été bâclé. Il avait été attaqué dans sa maison pour y laisser des traces de sang et l'on avait jeté son chapeau dans la Frome afin de compromettre Robert Herepath...

Je soulevai le loquet et descendis l'allée comme un somnambule, l'esprit en ébullition. Si l'une ou l'autre de ces hypothèses avait quelque fondement, mon intelligent comploteur devait savoir que l'argent se trouvait dans le cottage de Bell Lane, ce qui me fit aussitôt penser à Edward Herepath. Cependant, il n'était sûrement pas seul à savoir qu'il quitterait Bristol le jour de l'Annonciation et serait absent la nuit suivante. Quelques questions judicieuses auraient permis de soutirer l'information, peut-être donnée inconsciemment, que William

Woodward avait reçu l'ordre de garder l'argent jusqu'au retour de son maître. Il aurait été stupide et dangereux de ma part de sauter à des conclusions concernant l'identité du meurtrier ; de même, il aurait été téméraire de tenir mes hypothèses pour exactes avant de disposer de renseignements plus sûrs pour continuer. En attendant, j'irais après le dîner à l'hôpital des Gaunts pour y dénicher Miles Huckbody, l'ennemi juré de William Woodward.

Parvenu au bout de l'allée, j'allais tourner dans Bell Lane quand j'entendis grincer un loquet, puis des pas rapides sonner derrière moi sur les pavés. Un instant encore et une main, me saisissant rudement l'épaule, me fit pivoter avec une vigueur surprenante. Je me trouvai face à face avec Robin Avenel dont la course précipitée pour me rejoindre avait empourpré les joues naturellement cramoisies. Apparemment, sa fougue le préservait du froid ; il n'avait même pas pris le temps d'enfiler sa cape.

— Je viens de parler avec maître Herepath, me dit-il, rapprochant du mien son visage courroucé, et je te conseille, colporteur, de ne pas venir fourrer ton nez dans des affaires qui ne te regardent pas !

Il resserra son emprise sur mon épaule.

— Robert Herepath était un propre-à rien et un vaurien. Il ne valait pas le prix de la corde qu'on lui a passée au cou, même s'il n'a pas tué le vieil homme. Je te préviens, colporteur ! Ne reviens jamais fouiner ici, harceler maître Herepath et bouleverser maîtresse Ford en remuant cette sinistre affaire. Ce qui est fait est fait. Quant à la fin de l'histoire, c'est ce qui pouvait arriver de mieux.

Sur ces mots, il m'envoya une bourrade qui faillit me jeter à terre, car les pavés étaient gras et humides.

Ayant recouvré mon équilibre, je le regardai droit dans les yeux, mon poing droit serré, fermement plaqué contre ma cuisse pour résister à la tentation d'assener à ce pantin vaniteux une leçon qu'il n'oublierait pas de sitôt. Parfaitement maître de moi, je lui souris et répondis courtoisement.

— Je ne peux prendre un tel engagement. Je suis autorisé par maître Herepath à faire des recherches sur la disparition de

William Woodward et dispose de la protection de l'échevin Weaver. Je vous souhaite le bonjour.

Je fis demi-tour et m'éloignai, le laissant abasourdi et, je l'espérais, déconcerté. J'éprouvai quelque malaise à l'idée que je pourrais m'être fait un ennemi. Je remontais Broad Street en direction de la Grande Croix quand je me souvins que William Woodward était rentré chez lui dans les atours d'un gentilhomme, fait qui semblait invalider l'idée que ses ravisseurs l'avaient peut-être emmené au-delà des mers... Je repris courage en songeant que mon enquête venait à peine de démarrer ; les fragments du tableau que je tenais déjà finiraient peut-être par s'emboîter pour former un ensemble et livrer la solution de l'énigme.

Le repas de midi n'était pas prêt lorsque j'arrivai au cottage. Rentrée tard de chez le teinturier, maîtresse Walker n'avait pas achevé sa besogne de la matinée. Quand le rouet et le fuseau cessèrent enfin de tourner, il était midi passé. Elle s'empressa de verser dans nos bols le bouillon qui avait mijoté dans la marmite. Je sentis le regard furtif de Lillis posé sur moi.

— Alors, tu es allé voir maître Herepath ? demanda-t-elle lorsque sa mère prit place à côté de nous.

Je fis signe que oui. Elle me relança :

— Tu as appris du nouveau ?

J'avais la bouche pleine de pain, ce qui me laissa le temps de rassembler mes idées :

— Non, rien de plus que ce que maîtresse Walker m'avait dit.

Margaret soupira mais n'exprima aucun regret :

— Quand tu m'as annoncé que tu y allais, je savais d'avance que c'était une démarche inutile.

— Pas tout à fait, dis-je, avant de me rincer le gosier avec une gorgée de gros rouge que Lillis avait rapporté pour moi de chez le négociant en vins. J'ai appris que votre père avait un ennemi, Miles Huckbody, qui est à présent retraité à l'hôpital des Gaunts.

Margaret éclata de rire.

— Ce n'est pas lui qui t'aidera beaucoup ! Il n'a rien à voir avec la disparition de père, sois-en sûr. Il le haïssait, ça oui, et il

avait peut-être de bonnes raisons pour ça. Mais à présent, Miles Huckbody est diminué. Il ne peut plus que vivoter, ratatiné près du feu en hiver et sous les pommiers du verger des Gaunts en été.

— J'irai quand même le voir, déclarai-je. Cet après-midi.

Maîtresse Walker haussa les épaules :

— Tu fais comme tu l'entends, mais moi, je te préviens : tu perds ton temps.

Lillis posa sa cuiller, planta ses coudes sur la table et logea son menton entre ses mains :

— As-tu vu maîtresse Ford ?

Le ton était si railleur que je rougis.

— Pas la peine de répondre, ricana-t-elle, je vois que tu l'as vue et que tu es tombé sous le charme, comme tous les hommes. Tu me sauterais à la gorge si j'osais dire un mot contre elle.

Désireux de soustraire mes sentiments pour Cicely Ford au regard moqueur de Lillis, je répondis prudemment :

— C'est une charmante jeune fille. Charmante à tous égards, car elle a manifestement une nature douce et aimante.

Contracté, le visage de Lillis ressemblait plus que jamais à celui d'un chat. Elle me décocha un regard entre ses paupières mi-closes et ses lèvres découvrirent ses incisives pointues.

— C'est pas comme moi ! cracha-t-elle. Moi, ma nature n'est pas douce et pas aimante. Mais, s'il le fallait, je me battrais bec et ongles pour l'homme que j'aime. Mon homme à moi, ils ne pourront jamais le pendre parce que je remuerai ciel et terre pour prouver son innocence. Et si je ne peux pas la prouver, je le ferai s'échapper. Mais ces petites demoiselles prudes et pieuses, ça flanche au premier pépin. !

— Tu parles comme une enfant ! m'exclamai-je vivement, et je notai avec satisfaction que le sang affluait à ses joues si pâles d'habitude.

— Calme-toi, Lillis, ordonna sa mère. Roger a raison. Cicely Ford est une jeune fille charmante. À part toi, tout le monde est de cet avis.

— À commencer par Roger, on dirait !

Lillis ébranla la table pour s'en aller bouder dans un coin. Ses yeux jetaient des flammes et une moue jalouse enlaidissait sa bouche.

— Ne t'inquiète pas, va, me dit Margaret. Ces sautes d'humeur, ça la prend de temps en temps... depuis qu'elle est nourrisson. Finis ta soupe et puis tu sortiras, si c'est toujours ton intention. Pour moi, je vais me remettre au rouet.

CHAPITRE X

L'hôpital des Gaunts s'étend hors les murs de Bristol, sur l'autre rive de la Frome, près de l'abbaye de St Augustine. Derrière ses bâtiments, le terrain s'élève en pente raide, marquant le début des rangées de collines qui montent jusqu'au plateau élevé, en surplomb des gorges profondes de l'Avon. Autour de l'église St Mark s'ordonnent les bâtiments de l'hôpital : hall, office, cuisine, dortoirs et dépendances. Son célèbre verger s'étend vers l'est, jusqu'à la limite du domaine des frères carmes dont, depuis des siècles, la citerne géante contribue à l'approvisionnement de Bristol en eau, conduite de l'autre côté du pont de la Frome vers la canalisation proche de St John on the Arch. Au printemps, le verger déploie sa floraison éblouissante ; à l'automne, disséminées dans le feuillage, les pommes luisent comme des lanternes rouges mais, en cette froide journée d'hiver, le verger n'offrait que branches nues et noires, et une herbe jaunâtre sous l'amoncellement des feuilles de l'an passé.

Le gardien posté à la porte écouta courtoisement ma requête avant de me diriger vers un frère qui me conduisit dans le hall où beaucoup de malades étaient réunis. Une allègre flambée pétillait dans l'âtre aux dimensions impressionnantes ; des bancs de pierre couraient le long des murs, et tabourets et tréteaux s'offraient pour le repos des plus âgés et des plus atteints. Les fleurs séchées, mêlées aux joncs qui parsemaient le sol,aidaient à combattre les odeurs déplaisantes liées au très grand âge.

Mon guide me désigna l'homme que je cherchais, Miles Huckbody ; il n'était pas très vieux mais on m'aurait pardonné de l'avoir jugé tel de prime abord. Il avait les cheveux presque blancs et des rides grisâtres creusaient son visage long et

maigre. Quand j'arrivai, il jouait aux cinq cailloux avec un camarade et ses mains tremblaient visiblement quand il jeta les galets. Je retirai ma cape et m'accroupis auprès de lui, afin de me présenter et lui faire savoir ce qui m'amenaît. Quand je mentionnai le nom de William Woodward, la haine le défigura.

— Un démon ! cria-t-il, avant de cracher dans les joncs. Il nous a fait jeter dehors, moi et ma famille, rapport qu'on avait pris du retard sur le loyer. Il a dit « sur l'ordre de maître Herepath » mais c'est pas vrai. Maître Herepath, il en savait foutre rien. C'est William qu'a fait venir l'huissier.

— Tu en es sûr ? demandai-je, bien que cela concordât avec la version d'Edward. Je doute que William Woodward ait pu t'expulser sans l'autorisation de maître Herepath.

— Quand j'suis revenu à Bristol, un jour j'ai croisé maître Herepath dans la rue. J'ai attrapé la bride de son cheval. Je pensais comme toi : William a fait qu'exécuter ses ordres. Mais il m'a certifié tout le contraire. Il a dit qu'il en avait rien su, jusqu'à notre départ. Il a dit que William, il a dû faire signer le papier qu'il fallait avec un frauduleux prétexte. Il a dit aussi que William, il en rajoutait dans le zèle en son nom.

— Et tu l'as cru ?

— Pourquoi je l'aurais pas cru ? C'est lui qui m'a obtenu une place à l'hôpital parce qu'il est ami avec le maître chapelain. Il a dit qu'il me devait bien ça quand il a su que ma femme et mon gosse étaient morts. Je m'étais mis à tendre la main dans les rues et j'avais cette sale toux qui veut pas me quitter.

Il fit une pause pour m'en offrir la démonstration. De fait, la toux était vilaine, elle ébranlait sa poitrine et torturait son visage émacié.

— Il l'aurait pas fait si, dès le début, ses intentions étaient mauvaises contre moi.

— Mais tu étais en retard pour ton loyer. Il y a peu de propriétaires qui tolèrent ça longtemps.

— J'avais jamais fait ça avant. J'avais toujours bien payé à temps. Sauf ce trimestre : j'avais été malade et pas capable de moissonner la récolte ; et le cochon, il était mort, dit-il en haussant les épaules. Ma femme, elle a fait de son mieux mais,

elle aussi, elle est tombée malade, et le petiot pleurait de faim. Ce qu'on avait, on le mangeait ; il restait rien à vendre.

— Bref, tous tes malheurs, tu les reproches à William Woodward. C'est à lui que tu t'en prends ?

— Rien qu'à lui. Sale bâtard !

— Tu voulais te venger ?

Miles Huckbody me jeta un regard méfiant, comme s'il venait de saisir à quoi menait cet interrogatoire.

— J'étais content de savoir qu'il s'était pris une raclée et encore plus content quand j'ai su qu'il était mort, mais j'ai rien à voir là-dedans. Et toi, qui tu es pour te ramener comme ça et me poser un tas de questions ? J'ai pas bien entendu ton nom quand tu l'as dit.

— Roger, répondis-je. Je suis un ami de maîtresse Walker, la fille de William. Elle veut savoir ce qui est vraiment arrivé à son père pendant le temps où tout le monde pensait qu'il avait été assassiné.

— Tout ça, c'est pas mes oignons. Mais lui, il a pas volé son malheur, ça, je te le dis. Mauvais qu'il était. Mauvais comme on voit pas souvent.

Son ressentiment à l'égard de William méritait l'indulgence : il était naturel qu'il haït l'homme qu'il tenait pour responsable de la mort de sa femme et de son enfant. Mais je ne pouvais me résoudre à croire que William Woodward avait expulsé les Huckbody de sa propre initiative. Et, par la suite, quand Edward Herepath s'était trouvé confronté à un Miles vengeur, probablement assez désespéré à l'époque pour recourir à la violence, quoi de plus naturel qu'il eût cherché à rejeter la responsabilité sur son collecteur de loyers ? Mais sa conscience, affinée sans doute par son amour grandissant pour Cicely Ford, avait pu l'inciter à réparer ses torts et à obtenir pour Miles une place à l'hôpital des Gaunts. Je soupirai. J'avais nourri l'espoir que l'homme assis près de moi était dans une faible mesure responsable de la disparition de William Woodward et mon premier coup d'œil sur Miles avait dissipé cet espoir. Margaret m'avait bien dit que je perdrais mon temps. Elle avait raison.

J'avais des crampes dans les jambes à force d'être accroupi. Je me relevai, m'étirai, et soupirai, résigné à l'idée que Miles

Huckbody ne me serait d'aucun secours. Son partenaire s'était écarté pendant que nous parlions ; secouant machinalement les cailloux au creux de sa main, il se rapprocha.

— Vous parliez de William Woodward et des Herepath, dit-il d'un air accusateur. J'ai l'oreille fine. J'ai tout entendu.

— À ce que je sais, y a pas de loi qui interdit d'en parler, repartit Miles Huckbody en secouant la tête. Cui-là, c'est Henry Dando, m'informa-t-il.

Je saluai d'un signe de tête le vieil homme dont les yeux pâles et chassieux me dévisageaient avec intensité. Prenant mon salut pour un encouragement, il se glissa sur le banc tout près de Miles, bien disposé à débattre des événements de l'an passé qui avaient secoué tout Bristol.

— C'est-y pas une chose terrible qu'est arrivée, dit-il, met'ta cord'au cou d'l'innocent ?

— Drôle d'innocent, grogna Miles Huckbody, qu'a volé l'argent de son frère, les loyers et tout. Écoute seulement ce que les gens y disent : Robert Herepath, c'était une nuisance.

— Tu le connaissais ? demandai-je, intéressé.

Miles secoua la tête mais Henry Dando s'empressa de répondre.

— L'était toujours à vadrouiller par la ville, toujours à glandrer, même quand il était jeunot. Toujours des histoires avec la justice et tiré d'affaire par son frère. Une fois, l'a passé trois jours dans la prison de Newgate : l'avait renversé une vieille dans la rue. Et les cellules du château, il connaissait aussi, pour actes de violence.

Henry renifla.

— Mais le frère, à chaque coup, il le récupérait. Cui-là, il sait bien qui faut acheter chez les Pères de la ville⁹ et au bureau du shérif. Et va pas me contredire, Miles Huckbody. Essaie pas d'me faire taire parce que je sais ce que je sais.

Il suça méthodiquement ses chicots avant de reprendre d'un ton sentencieux :

⁹ À l'époque, on désignait souvent ainsi les édiles et le conseil municipal. (N.d.T.)

— J'dirais pas que c'est une grosse perte pour maître Edward Herepath que d'être débarrassé de lui.

Miles vola incontinent au secours de son bienfaiteur.

— Tu dois pas dire une chose pareille. Robert, sûr qu'il a fait les cent coups mais, au bout du compte, ils étaient frères par le sang. D'ailleurs, Edward, il était à Gloucester quand tout ça est arrivé, conclut-il, comme s'il sentait obscurément qu'une forme de culpabilité était liée à la personne d'Edward Herepath.

Henry Dando paraissait résigné.

— Pour sûr, il y était. Je l'ai vu de mes yeux le vendredi matin au moment qu'y partait. L'était un peu loin mais j'ai reconnu c'te cheval bai qu'est à lui et qu'y montait.

Puis les deux hommes se turent et leur intérêt se porta sur ma personne ; avec un bel ensemble, ils m'inspectèrent des pieds à la tête. Un examen qui me rendit nerveux. Je les remerciai de leur aide et filai rapidement, sans leur laisser le temps de passer aux questions. Je pris aussi congé du gardien avant de m'en retourner par le pont sur la Frome qui me ramenait en ville. Ils ne m'avaient rien dit que je ne savais déjà, mais j'étais certain maintenant que Miles Huckbody n'avait rien à voir avec la disparition de William Woodward. Et je revins à mon idée : les marchands d'esclaves irlandais pourraient bien être impliqués. Il me fallait revoir l'échevin Weaver ; sauf erreur de ma part, il connaissait des gens susceptibles de m'indiquer comment entrer en contact avec les insaisissables Irlandais. Mais la démarche serait pour le lendemain car je me sentais soudain très fatigué. Ma tête trop légère et mes membres tremblants me rappelaient que j'avais quitté depuis peu mon lit de malade et ne pouvais trop exiger de ma constitution, si robuste fût-elle. Au lieu de m'arrêter devant la demeure de Broad Street, je continuai vers la Grande Croix, descendis High Street et traversai le pont pour retrouver le quartier de Redcliffe et les cottages des tisserands.

Toutes mes articulations me faisaient souffrir et je serrais les dents pendant que maîtresse Walker éteignait les chandelles et tirait les rideaux qui divisaient la pièce. Quand ce fut fait, j'envoyai promener mes habits, excepté ma chemise, et

m'écroulai sur mon lit à roulettes. Mais, bizarrement, une fois au chaud sous mes couvertures, j'eus beaucoup de mal à trouver le sommeil. Il y eut d'abord, de l'autre côté des rideaux, des bruissements de tissus froissés pendant que les femmes se déshabillaient, auxquels succéda le murmure ténu de leurs voix tandis qu'elles récitaient leurs prières et se souhaitaient mutuellement bonne nuit. Puis, quand le silence régna dans la pièce, le feu agonisant trouva moyen de lancer un ultime flamboiement, qui projeta sur les murs une sarabande d'ombres bondissantes ; bientôt, elles s'estompèrent et se fondirent dans les ténèbres où se noyaient tous les contours. Je fermai les yeux avec soulagement, près de sombrer dans l'inconscience, quand l'image de Cicely Ford, surgie à l'improviste, me précipita dans les tourments d'une passion non partagée.

J'étais effaré de l'intensité de mes sentiments, de mon désir pour cette fille que je connaissais à peine, de mon envie de la serrer dans mes bras et de lui faire l'amour. Bien entendu, je n'avais aucun espoir de jamais la posséder, d'aucune façon, mais, au lieu de refroidir mes ardeurs, cette certitude embrasait mes imaginations lascives. Qui flambaient d'autant plus vivement que je n'avais pas couché avec une femme depuis des mois, continence que le temps rigoureux de l'hiver et ma santé chancelante avaient encore prolongée. À présent, cependant, malgré des accès de faiblesse récurrents, j'étais sur la voie d'une guérison complète et j'avais rencontré une femme qui sollicitait mes sens plus qu'aucune autre ne l'avait fait depuis longtemps.

Je m'étais résigné à la perspective d'une nuit blanche quand mes paupières commencèrent à s'alourdir, mes pensées à se brouiller et se diluer comme neige fondante. Si j'eus conscience qu'une ombre svelte se coulait entre les rideaux et s'avancait vers moi sur la pointe des pieds, cette conscience ne parvint pas à me tirer du demi-sommeil où j'avais trouvé refuge. Quand je sentis la fraîcheur du corps nu de Lillis serré contre le mien, alors seulement je m'éveillai, pleinement au fait de ce qui se passait. Et il était trop tard. J'étais allongé sur elle, possédé par mon impérieux désir de Cicely Ford.

Trop tard mais surtout trop tôt ! À ma grande honte... Lillis n'avait sûrement pas retiré grand plaisir de notre copulation –

désigner autrement la chose serait mensonger –, hormis celui de m'avoir séduit alors que depuis des semaines, j'avais délibérément et fermement ignoré ses avances. Car si les regards avaient pu me dévêter et la mettre dans mon lit, elle y aurait été depuis longtemps, malgré ma maladie.

Je me dégageai d'elle et m'assis, haletant, m'efforçant de contrôler la nausée qui me montait à la gorge. Grelottant, je me maîtrisai au prix d'un effort, en pressant ma main contre ma bouche. Elle ne disait rien mais, de ses doigts minces, légers comme la plume, elle me tapotait le dos.

— Lillis, murmurai-je en me tournant vers elle.

Elle me fit signe de me taire et se redressa pour se glisser hors du lit.

— Tout va bien, souffla-t-elle. Je sais que tu désirais que je sois Cicely Ford.

Une fois de plus, son intuition me stupéfiait, ainsi que son aptitude à la métamorphose : tantôt enfant gloutonne et avide, tantôt femme mûre et compréhensive. Sans autres commentaires, elle se faufila entre les rideaux pour reprendre sa place au côté de sa mère qui ronflait doucement et dormait du sommeil bénit de l'ignorance. Quant à moi, je n'avais plus qu'à me retourner en tous sens dans mon lit à roulettes, hanté par la culpabilité qui, bien qu'elle fût partagée dans les faits, pesa sur moi comme un fardeau solitaire aux petites heures du matin. À l'irritation due à mon impression d'être seul responsable se mêlait le remords d'avoir trahi la confiance de Margaret Walker ; d'avoir laissé mon désir pour une autre femme déborder mes sens. Et ma honte était aggravée par le fait que Lillis était vierge ; situation à laquelle je ne me serais pas attendu si je m'étais arrêté pour y penser.

Je finis par tomber dans un mauvais sommeil et il faisait jour quand Margaret me réveilla. Debout depuis une heure ou plus, elle s'était activée silencieusement pour ne pas me réveiller. Le feu était allumé ; un pot de fer plein de porridge aux lentilles chauffait dans l'âtre. Pâle et réservée, Lillis coupait des tranches de pain noir.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé plus tôt ? demandai-je d'un ton bourru.

Je sautai du lit, tirai sur ma chemise et la serrai autour de mes genoux. Les lèvres de Lillis esquissèrent un sourire et je détournai mon regard.

— J'ai pensé que tu avais besoin de repos, répondit vivement Margaret Walker. Tu semblais fatigué hier soir. Emporte tes vêtements derrière le rideau et habille-toi. Si tu veux te raser avant le petit déjeuner, il y a de l'eau chaude dans le pot.

Tant de gentillesse et de sollicitude ajoutèrent à mon malaise. Une fois de l'autre côté des rideaux, je me laissai tomber sur le bord de leur lit défait et cachai mon visage entre mes mains. Mais il était trop tard pour les remords et, de toute façon, me dis-je avec fermeté, je ne méritais pas tous les reproches. Je devais seulement faire en sorte que cela ne se reproduisît pas. Raison de plus pour tenir ma promesse à mon hôtesse : soit découvrir ce qui était arrivé à William Woodward pendant sa mystérieuse absence, soit admettre mon échec et m'éloigner aussi vite et aussi loin que possible de Lillis.

Le petit déjeuner fut silencieux car nous étions tous les trois préoccupés : maîtresse Walker par la perspective d'une journée en tête à tête avec son rouet, Lillis et moi par nos pensées. Margaret termina la première son porridge et se leva de table.

— Où ton enquête te conduit-elle aujourd'hui ? me demanda-t-elle.

Sans attendre ma réponse, elle se tourna vers sa fille :

— Lillis, j'aurai besoin de toi pour m'aider à mettre la laine en écheveau et la porter aux ateliers de tissage. Alors, ne t'éloigne pas.

Lillis rassemblait les assiettes et la marmite pour les laver ; elle acquiesça silencieusement. Quant à moi, j'avais remis à plus tard ma séance de rasage et raclai mon menton hirsute avec mon couteau à manche noir.

— Je vais retourner chez l'échevin Weaver, annonçai-je. J'espère qu'il pourra me recevoir et me communiquer certains renseignements.

Tandis que je parlais, mon regard tomba sur ma balle, abandonnée dans un coin, et je fus saisi d'une furieuse envie de reprendre mes vagabondages sur les routes, libéré des obligations et des relations indésirables, de la honte, de l'amour

et de la culpabilité. Libéré du fantôme d'un jeune homme pendu pour un crime qu'il n'avait pas commis et de la nécessité de découvrir qui avait voulu tuer un vieil homme sans défense. Je rêvais de sentir l'herbe souple sous mes pieds, le vent dans mes cheveux, la pluie sur mon visage. Je me voyais déballant ma camelote sur la place du village, parmi les femmes et les filles qui s'empressaient autour de moi, les yeux brillants d'excitation...

Mais j'avais été formé en vue de la vie monastique et, au chapitre soixante-neuf de la règle bénédictine, il est écrit que la vérité et la justice doivent être préférées à une simple inclination faillible ; et je ne doutais pas que Dieu Lui-même m'avait distingué pour cette tâche, comme Il l'avait déjà fait par deux fois dans le passé.

Margaret avait surpris mon regard.

— Rien ne t'oblige à continuer si tu ne le souhaites pas, me dit-elle brusquement. À présent, tu es bien remis. Retourne à ton métier. Je te libère volontiers de ta promesse.

Lillis, qui allait au puits tirer de l'eau, ouvrit la porte. Je la vis se figer quelques secondes, puis reculer avec un cri d'alarme. Un chat mort, grouillant d'asticots, était allongé sur le seuil. D'un bond, je fus près de Lillis. J'attrapai la dépouille par la peau du cou et l'envoyai dans le caniveau de la rue.

— Ce genre d'incident s'est-il déjà produit ? demandai-je.

— Une ou deux fois, admit Margaret Walker. Mais rien ne dit que cette saleté nous soit délibérément destinée. Il faut bien que les gens se débarrassent quelque part de leurs animaux morts.

Je me tus, mais je savais devoir mettre de côté pour le moment tout projet de départ. Ma tâche n'était pas terminée et, qu'elle s'achève sur une réussite ou un échec, je n'avais pas encore exploré toutes les possibilités qui pourraient me conduire à une réponse.

CHAPITRE XI

Lors de ma seconde visite, les manières de l'échevin Weaver furent d'abord empreintes d'une certaine impatience, que je ne saurais lui reprocher. Après ma première démarche, il s'était cru définitivement débarrassé de moi, et ce nouveau face-à-face lui rappela d'emblée combien il m'était redevable. Or, personne n'aime être tenu par une obligation permanente, surtout à l'égard d'une personne de condition très inférieure. Je m'empressai donc de l'assurer que je le sollicitais pour la dernière fois. De cet instant, il devint plus affable.

— Je ne vous aurais pas dérangé ce jour, Votre Honneur, si certaine information que j'ai reçue ne m'avait conduit à penser que, tout compte fait, les négociants irlandais ont peut-être quelque chose à voir dans la disparition de maître Woodward et je me demande...

J'hésitai, le temps de choisir soigneusement mes mots, et repris :

— Voici ce que je veux dire : Votre Honneur, il semble que vous ayez des liens avec ces... gentilshommes. Vous serait-il possible de me dire où l'on peut les rencontrer lorsqu'ils sont en ville ?

L'échevin parut pris au dépourvu.

— Je vous ai déjà dit, protesta-t-il, que j'ai fait des enquêtes et que personne, en Irlande, ne se souvient y avoir vu maître Woodward.

— Vous m'avez dit avoir enquêté auprès de vos amis. J'aimerais poser quelques questions aux marchands d'esclaves eux-mêmes.

Totalement décontenancé, l'échevin se rapprocha du feu en quête de réconfort. Le jour était humide et mélancolique ; le pan de ciel que découpait la fenêtre vitrée était uniformément gris.

Malgré ma cape de ratine, le trajet jusque chez l'échevin m'avait transi jusqu'aux os.

— Je n'ai jamais prétendu avoir des relations avec des marchands d'esclaves ! fulmina l'échevin. Simplement, je connais des gens qui... qui pourraient en avoir.

Je ne répondis pas, mais le fixai tranquillement, attentif aux variations de ton de ses joues bouffies. Il essaya de me faire baisser les yeux, n'y parvint pas et finit par céder :

— Je vois. Très bien ! Je connais un endroit où vous pourriez peut-être en rencontrer. Mais je vous préviens : prendre contact avec ces gens est dangereux. Au regard de la loi, ce sont des criminels.

Je me retins de rétorquer qu'ils l'étaient probablement aussi aux yeux de Dieu car, malgré ma jeunesse, j'avais déjà découvert que la loi de Dieu n'est pas toujours celle des hommes : il y a trop de réponses ambiguës à la prière pour que quiconque puisse parler avec confiance au nom du Tout-Puissant, une façon de voir qui m'avait opposé à la hiérarchie de l'Église et convaincu que je n'étais pas fait pour la vie monastique. Je répondis simplement :

— Je suis prêt à prendre ces risques. Et si je peux faire appel nommément à votre protection, je pense qu'ils ne seront pas trop redoutables.

L'échevin Weaver parut à la fois flatté et offensé, chacune de ces émotions s'efforçant de l'emporter sur l'autre. En fait, l'orgueil sortit vainqueur quand il se vit tel que je le voyais : un homme qui connaît la vie, un personnage influent auprès des grands comme des humbles.

— Très bien. Il y a une taverne dans Marsh Street. Elle ne porte pas de nom mais, si vous arrivez de l'église St Stephen, vous la trouvez sur votre droite. Elle tourne le dos au grand quai, près du confluent de la Frome et de l'Avon. Le patron s'appelle Humility Dyson. Dites-lui mon nom et demandez Padraig Kinsale ou Briant of Dungarvon. S'ils ne sont pas là, le patron sera en mesure de vous dire quand ils sont attendus. Mais suivez mes conseils : n'y allez pas de nuit et soyez armé. Vous avez un gourdin ?

— Oui, dans ma balle, chez maîtresse Walker, répondis-je. Merci, Votre Honneur. Je ne vais pas prendre davantage de votre temps.

L'échevin me considérait d'un air songeur :

— Vous ne découvrirez rien, je le crains. Comme je vous l'ai dit, j'ai fait faire des enquêtes très poussées. J'ignore ce que furent les tribulations de William Woodward, mais il n'a pas été retenu captif en Irlande.

J'étais à deux doigts de me confier à lui mais, en définitive, je m'en abstins. Pratiquement, il serait contraint de tourner en dérision ma théorie du meurtre, car elle pourrait bien impliquer un de ses amis ou le fils de l'un d'eux. Mieux valait le tenir dans l'ignorance. Je le remerciai de nouveau du temps qu'il m'avait accordé et sortis par la grand-porte, comme j'étais entré, à la vive indignation de la gouvernante. Mais elle ne protesta pas ouvertement ; Ned Stoner avait dû la mettre au courant du service que j'avais rendu à l'échevin.

Un vent glacial balayait Broad Street et j'aspirai à pleins poumons l'air coupant. La matinée prenait peu à peu son rythme et l'activité de la grande ville, la deuxième du royaume, bourdonnait à mes oreilles. Des chariots me doublaient avec fracas, acheminant vers les portes de la cité leur chargement de barriques de vin, de balles de drap ou de caisses de savon. Les uns partaient vers le sud, pour Exeter, Salisbury ou Southampton, d'autres vers le nord, pour Coventry, Chester ou Norwich ; certains empruntaient les routes commerciales de l'ouest, vers le proche pays de Galles, ou celles de l'est, en direction d'Oxford ou Londres. Devant leurs étals, les commerçants vantaient la marchandise, vociférant à plein gosier – ce que je devrais être en train de faire, moi aussi, me dis-je in petto. Des cris et des appels montaient des quais où les débardeurs déchargeaient des navires venus d'Irlande, des Cornouailles, d'Espagne, d'Italie et parfois même de la lointaine Islande.

Je revins chez maîtresse Walker pour le repas. Lillis n'y était pas. En réponse à ma question, j'appris qu'elle était allée dîner chez Nick Brimble et sa vieille mère, qui tous deux l'aimaient beaucoup. La réponse et les manières de Margaret me

semblèrent un peu contraintes et je me demandai, la peur au ventre, si Lillis s'était ouverte à sa mère des événements de la nuit. Mais, comme Margaret ne dit rien, j'en conclus que ma conscience coupable était seule en cause et fis de mon mieux pour être jovial, voire même flagorneur.

Après avoir bavardé distraitemment pendant un moment, j'estimai judicieux d'apprendre à Margaret Walker où je comptais me rendre et lui parlai de ma démarche près de l'échevin Weaver.

— Car, tout bien considéré, je pense qu'il est possible que votre père ait été emmené en Irlande, dis-je.

Stupéfaite, Margaret leva les yeux de son assiette.

— Prends garde ! s'écria-t-elle vivement. Cette taverne a mauvaise réputation. Tous les coquins, tous les vagabonds de la ville s'y retrouvent. Tu n'auras pas le temps de dire bonjour qu'ils t'auront tranché la gorge. Je suis ahurie qu'un homme tel que l'échevin Weaver soit si bien au courant.

Elle s'inquiétait vraiment pour moi, pour ma vie, je l'avais lu sur son visage. Mais je ne pus m'empêcher de sourire de sa dernière remarque.

— On ne bâtit pas une fortune avec des scrupules, lui dis-je. En affaires, on ne peut faire le délicat ; il faut aller là où est l'argent. Quant à moi, soyez tranquille ; j'emporterai mon bâton, ma « cape de Plymouth », comme ils disent dans le sud. Je suis grand, fort et prévenu du danger. Je sais me défendre.

Elle fronça les sourcils :

— Oui, mais tu viens d'être malade et tu as encore des coups de fatigue. Faut-il vraiment que tu y ailles ? Je pensais que l'échevin te l'avait dit comme moi : il est impossible que mon père ait été en Irlande. Si c'était le cas, pourquoi serait-il revenu portant les vêtements de quelqu'un d'autre ?

— Ça, je l'ignore. Mais je me demande si les marchands d'esclaves n'ont pas été payés pour transporter maître Woodward par-delà les mers et le tuer afin que Robert Herepath puisse être accusé de son meurtre.

Margaret étudia un moment l'hypothèse. À voir son expression, elle n'y était pas hostile. Son esprit vif avait immédiatement saisi ce que je voulais dire.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas avoir tué père dans le cottage où l'on aurait découvert son cadavre ? demanda-t-elle.

— Parce qu'il fallait que le cottage fût vide quand Robert viendrait voler l'argent. S'il était tombé sur un cadavre, il aurait pu renoncer à son projet et donner l'alarme. Par ailleurs, si le meurtre avait été prévu après le vol, votre père aurait pu s'éveiller et l'empêcher. Si bien que maître Woodward devait être enlevé de là et sa version corrobore l'idée qu'il fut emmené en Irlande, tout comme son état témoigne du fait que, presque certainement, on avait essayé d'attenter à sa vie.

Le visage de Margaret se crispa.

— Mais cela orienterait les soupçons sur Edward Herepath. Il savait que père était dépositaire de son argent jusqu'à son retour de Gloucester et, de son propre aveu, il l'avait laissé entendre devant son frère.

— Ce qui est en soi un élément suspect, soulignai-je, si vous considérez le motif premier pour lequel il a demandé à maître Woodward de garder son bien. Vous-même me l'avez dit : Edward Herepath estimait que son argent était plus en sécurité à Bell Lane qu'à Small Street car, s'il avait toute confiance en ses domestiques, il ne pouvait faire confiance à Robert. Néanmoins, m'empressai-je d'ajouter pour la rassurer, cela ne veut pas dire que je considère forcément Edward Herepath comme coupable du complot. D'autres personnes devaient être au courant de son absence, auxquelles lui ou votre père avait pu en toucher un mot, et l'une d'elles a pu exploiter la situation à son avantage. Quelqu'un qui haïssait Robert Herepath, et, semble-t-il, les ennemis ne lui manquaient pas.

Margaret se mordillait la lèvre. Elle repoussa son assiette où s'était figé un reste de ragoût :

— Mais qui pouvait être vraiment certain que Robert volerait l'argent ?

— Tous ceux qui le connaissaient, j'imagine, fis-je en haussant les épaules.

Il y eut un silence puis elle secoua vivement la tête.

— Mon père n'a pas été emmené en Irlande, assura-t-elle d'un ton définitif. Tu le découvriras, tout comme tu découvriras que cette histoire que tu me racontes n'est que calembredaines. Il

n'y a pas de lien autre qu'accidentel entre la disparition de père et la corde passée au cou de Robert Herepath.

Elle n'était pas d'humeur à entendre raison. Elle avait barricadé son esprit contre l'éventualité d'une erreur qu'elle aurait pu commettre et c'était à moi de le lui prouver. Et de prouver à tous ceux qui pensaient comme elle qu'ils se trompaient. Je quittai la table pour prendre mon bâton et m'enroulai dans ma cape.

— Roger... dit Margaret sur un ton si bizarre que je me retournai, subitement sur mes gardes.

Elle s'était dressée, très raide, les mains appuyées sur la table.

— Roger... répéta-t-elle, comme si elle se demandait comment poursuivre. Lillis est puérile pour son âge... irresponsable. Elle ne prévoit pas toujours les... les conséquences de ses actes. Toi, tu es tout le contraire. Tu as la tête sur les épaules. Je... je te fais confiance.

Je n'aurais pu rencontrer son regard. Elle était suspicieuse mais espérait que ses soupçons étaient déplacés. Lillis ne lui avait rien dit mais quelque chose dans son attitude avait troublé Margaret. Je grommelai quelques mots et quittai en hâte le cottage en direction du pont, que je franchis, puis de Marsh Street.

Du chevet de St Nicholas, je m'avançai dans Ballance Street, l'artère populeuse qui contourne le grand marais. Bientôt, la flèche de l'église St Stephen m'apparut au-dessus des maisons. De là, je tournai dans Marsh Street qui, de l'aube au crépuscule, grouillait de marins. Cette confrérie de la mer, dont la vie se déroule essentiellement selon ses propres règles, accorde une attention mineure à nous autres terriens. Mais on ne peut dire qu'ils sont sans foi ni loi. J'appris plus tard qu'un prélèvement de quatre pence par tonne, retenu sur toutes les cargaisons qui entraient dans le port, servait à entretenir un prêtre et une douzaine de pauvres diables de matelots, désormais inaptes à la navigation, qui priaient deux fois par jour pour ceux qui bourlinguaient sur les océans. J'aurais aimé connaître cette coutume avant de franchir le seuil de la taverne ; mon cœur aurait battu moins précipitamment.

Il faisait sombre à l'intérieur. Pas de fenêtres ; seulement des chandelles de suif à mèche de jonc que l'on pouvait étouffer facilement lors d'une éventuelle descente du shérif ou de ses sergents. Sur le sol de terre battue s'alignaient de longues tables et des bancs de bois ; deux rangées de barils de bière occupaient le bas d'un mur. Une autre porte, en face de celle par où j'étais entré, donnait sur le quai. Un étroit escalier de pierre conduisait à l'étage où, selon toute vraisemblance, logeait Humility Dyson. Le patron était un géant barbu, en tablier de cuir, dont les muscles des bras étaient noués comme des poings. L'échevin Weaver s'était dispensé de m'en donner une description mais on ne pouvait se méprendre sur l'air d'autorité du bonhomme. Un silence inquiétant accueillit mon apparition dans l'embrasure de la porte. Les conversations s'éteignirent et les têtes pivotèrent dans ma direction. Passé soudain de la lumière à l'obscurité, je voyais mal les détails de la salle dont l'atmosphère, mon flair me le disait, était nettement menaçante. Je tins bon, cependant, et assurai mon emprise sur mon bâton, prêt à attaquer en cas de besoin. Bientôt, les buveurs ayant pu mesurer ma taille et juger de mon vêtement, le tapage des conversations reprit peu à peu. On cessa de m'examiner, du moins ouvertement, mais je sentais qu'un geste brusque ou maladroit me mettrait en danger. J'attendis donc, jusqu'à ce que Humility Dyson s'approchât de moi.

— Quèque tu désires, maître ? fit-il, goguenard. Not'bière est bonne, j'te l'accorde, mais tu fais mieux d'aller souper dans une aut'auberge de la ville.

Ignorant cette entrée en matière déplaisante, je dis :

— L'échevin Weaver m'a recommandé de venir ici. Il pense que vous pourriez être en mesure de m'aider.

Humility Dyson gratta sa barbe noire tout en m'examinant des pieds à la tête.

— T'as dit l'échevin Weaver ? marmonna-t-il. Alors, de quèque façon qu'il croit que j'peux t'aider ?

— Je cherche deux hommes : Padraic Kinsale et Briant of Dungarvon.

Suspicieuse, ses petits yeux s'étrécirent.

— Quèque tu leur veux ?

— Cela nous regarde eux et moi, répondis-je avec assurance.

Dans la paume de mes mains, moites de transpiration, je sentais glisser la poignée de mon bâton. Je n'avais aucune idée de ce que je ferais s'il continuait de me défier mais, après un dernier coup d'œil, il dit à contrecœur :

— Attends dehors. J'vais demander s'ils veulent te causer.

Ainsi, les Irlandais étaient là. J'en étais si content que mon malaise s'estompa et je reculai dans Marsh Street, laissant l'épais rideau de cuir qui doublait la porte retomber après moi. Un vol de mouettes descendirent en piqué et s'attaquèrent voracement aux charognes dans le caniveau. Après un court moment, le patron écarta le rideau et passa la tête :

— Ils vont t'voir. Mais fais gaffe où tu mets tes pieds. Si c'est un piège, toi et çui que t'amènes, vous vivrez pas l'temps d'raconter ce qui s'est passé.

— Je suis seul, dis-je. Personne ne me suit.

Humility Dyson me précéda à l'intérieur. Il attendit un instant, le temps que mes yeux s'accoutument à l'obscurité, puis, dans le coin le plus éloigné de la porte, désigna une table que n'éclairait même pas une chandelle. Je distinguais tout juste ses contours et les formes de deux hommes qui y étaient assis. Ni l'un ni l'autre ne leva la tête pendant que je me faufilais entre les tables, mais j'avais l'impression que des douzaines de regards me transperçaient le dos sitôt que j'étais passé.

Les deux Irlandais étaient dans l'ombre ; impossible de voir leurs visages. Deux paires d'yeux qui luisaient et l'accent de l'Irlande du Sud, telles furent les impressions sensibles que j'en retins.

— Eh bien ? murmura l'un d'eux car je restai silencieux.

À présent qu'était venu le moment de parler, je mesurais la folie de mon entreprise. Demander à deux hors-la-loi s'ils avaient été payés pour tuer un homme tenait du délire, ou de la crétinerie. Mais j'avais fait cela toute ma vie : m'aventurer tête baissée en terrain dangereux pour m'y retrouver avec le Diable aux trousses. Cette fois, heureusement pour moi, la nécessité de formuler ma question me fut épargnée.

— Humility dit que c'est l'échevin Weaver qui t'a envoyé, dit l'autre homme. J'en déduis que tu veux nous questionner sur

quelqu'un qui a disparu, dont on pensait qu'il avait été assassiné mais qui est revenu chez lui en chair et en os. Comment s'appelle-t-il donc, Padraic ?

— William Woodward, répondis-je avant que l'autre ait pu ouvrir la bouche.

— C'est bien ça. Et alors, maître... ?

— Roger. Roger Chapman.

— Eh bien, maître Chapman, l'échevin Weaver a bien fait de t'envoyer à nous. Padraic et moi ne sommes pas les seuls marchands d'esclaves qui travaillent à Bristol, quantité de natifs de la ville s'y emploient. Mais, étant irlandais, nous savons mieux ce qui se passe une fois que les cargaisons sont livrées et nous avons beaucoup de contacts parmi les hommes qui mènent les marchés et leurs acheteurs.

L'autre Irlandais, Briant of Dungarvon donc, croisa les bras sur la table et tourna la tête pour s'adresser à moi plus directement.

— Aussi, je te répète ce que nous avons déjà dit à l'échevin. Nulle part on n'a trouvé trace de quelqu'un qui pourrait ressembler à William Woodward. Les gens se souviendraient d'un vieil homme à la tête défoncée. Pas un marchand d'esclaves n'aurait pu s'en défaire.

Un petit gloussement de rire provint de l'autre côté de la table.

— Je pense, dit Padraic, que notre ami ici présent pourrait s'accrocher à l'idée qu'on nous aurait offert de l'argent pour emmener ce malheureux homme en Irlande et le liquider là-bas. Je me trompe, maître Chapman ?

— L'idée... l'idée m'a traversé l'esprit, bredouillai-je.

— Dans ce cas, poursuivit Briant sur un ton égal où pointait à bas bruit la menace et qui me figea le sang, tu as fait erreur sur les personnes. Nous avons nos principes, n'est-ce pas, Padraic ?

L'autre homme acquiesça :

— Nous en avons, et ils nous interdisent d'assassiner quelqu'un de sang-froid. Bien entendu, nous ne pouvons parler pour tes concitoyens, si tu es de Bristol, car, pour la plupart, ce sont des assassins. Mais réfléchis à ceci.

Padraic se pencha sur la table pour se rapprocher de moi.

— Si le travail a été saboté, ce qu'il a dû être, quelqu'un de la côte aurait forcément rencontré quelque part un vieil homme en piteux état errant à l'aventure. On l'aurait vu, ou entendu, on en aurait entendu parler. Et nous te le disons...

Parvenu là, il cogna sur la table pour souligner ses dires.

— ... à la demande de l'échevin Weaver et parce qu'il nous a bien payés : Briant et moi avons passé des semaines, et même des mois, à rechercher quelqu'un qui aurait vu cet homme. Or personne en Irlande ne se souvient l'avoir vu, entendu ou simplement reniflé.

Il dressa l'index.

— C'est ainsi. Nous te répétons ce que nous avons dit à Son Honneur : ce William Woodward n'a *jamais* mis les pieds en Irlande.

CHAPITRE XII

Je les crus. L’Irlande est aujourd’hui une contrée sauvage. Et combien de miles faut-il franchir pour la parcourir d’est en ouest et du nord au sud, guetté par mille dangers ? Je n’en avais aucune idée. En revanche, j’étais sûr que, si William Woodward y avait été amené, il ne se serait pas risqué au-delà du littoral oriental ou des confins de la *Pale*¹⁰ anglaise. Or c’était ces régions que Padraic Kinsale et Briant of Dungarvon avaient écumées, en pure perte. Et s’ils mentaient ? me demandai-je avant d’éliminer sur-le-champ l’hypothèse. Pour autant que je pouvais en juger, ils n’avaient aucune raison de le faire. Ils n’avaient pas d’intérêts dans l’affaire, mis à part le désir d’obliger l’échevin Weaver envers lequel ils étaient sans doute redéposables. William Woodward avait forcément eu besoin de secours ; de plus, comme il s’était arrangé pour changer de vêtements, quelqu’un avait eu affaire à lui ; et si ce quelqu’un vivait en Irlande, Padraic et Briant l’auraient sûrement déniché.

Il ne servait à rien de m’attarder. Mes informateurs m’avaient dit tout ce qu’ils pouvaient et j’avais ample matière à réflexion. Je me levai, m’inclinai légèrement devant les deux ombres qui me faisaient face.

— Messieurs, merci. Vous m’avez dit tout ce que j’avais besoin de savoir. Je ne vous dérangerai plus.

J’allais m’éloigner quand l’un d’eux, Padraic, je crois, posa sur mon bras une main amicale.

— Un bon conseil, colporteur ! Surveille tes arrières. Quelqu’un pourrait ne pas apprécier que tu poses tant de questions.

¹⁰ En Irlande, désignait la région sous la juridiction de l’Angleterre. (N.d.T.)

— Exhumer de vieux cadavres est un passe-temps dangereux, renchérit l'autre.

Je renouvelai mes remerciements, cette fois pour leur sollicitude, les assurai que j'étais capable de veiller sur moi et pris congé. Les clients de la taverne avaient admis que j'étais inoffensif mais, une fois dehors, dans la lumière crépusculaire de cette fin d'après-midi de janvier, je m'appuyai contre un mur pour reprendre ma respiration. Mes nerfs avaient été plus éprouvés que je ne m'en étais rendu compte et des lambeaux de phrases menaient la sarabande dans ma cervelle : « se fourrer dans un guêpier », « remuer des cendres froides », « exhumer des cadavres »... Les Irlandais n'avaient pas tort, je ferais bien de surveiller plus souvent mes arrières.

Cette sage pensée fut presque aussitôt supplantée par le besoin de récapituler mes idées sur le sort de William Woodward pendant les cinq mois où il avait été porté disparu l'année dernière. S'il n'était pas en Irlande, où était-il ? Qui l'avait enlevé et pourquoi ? Où avait-il été laissé pour mort et qui l'avait secouru ? J'avais mal à la tête. Venue du quai, une bourrasque de neige fondu me fit frissonner et l'odeur de poisson pourri qu'elle portait me souleva l'estomac. Le front inondé de sueur froide, je me rappelai malgré moi que je n'étais pas aussi vaillant que j'aurais dû l'être.

J'avais grande envie de rentrer au cottage pour me faire dorloter et nourrir par maîtresse Walker, mais j'y renonçai tant l'idée de me trouver confronté à Lillis me révulsait. Malgré l'obscurité et le froid grandissants, je me persuadai que retourner au cottage de Bell Lane où avait vécu William Woodward était une nécessité impérieuse qui ne pouvait être remise au lendemain. Je resserrai étroitement ma cape autour de moi et, pénétré des conseils de prudence des marchands d'esclaves irlandais, j'assurai fermement ma prise sur ma « cape de Plymouth ».

On commençait à fermer pour la nuit éventaires et boutiques ; partout on remisait la marchandise à la lumière des chandelles fichées sur des appliques et des torches sifflantes dont les flaques boueuses reflétaient l'éclat. Quelques

commerçants avaient déjà baissé leurs planches et certaines rues étaient désertes. Aux fenêtres, derrière les plaques de corne, des lumières flambaient subitement mais, au fur et à mesure que la lumière du jour s'évanouissait, les pavés glissants multipliaient pièges et embûches. Par deux fois, je mis le pied sur un déchet gluant, égaré loin du caniveau, et faillis bien m'étaler. Le bon sens me pressait instamment de tourner vers le pont et de rentrer ; l'entêtement me poussait en avant : je n'avais pas envie de voir Lillis.

Alors que je suivais Small Street, je vis de la lumière dans la demeure de maître Herepath et la pensée de Cicely Ford, bien à l'abri entre ses murs, me coupa le souffle. Mon cœur battit plus vite au souvenir de son visage doux et paisible, de sa façon de parler calme et digne. Il me fut difficile de résister à la tentation de m'attarder comme un jouvenceau transi d'amour, espérant contre tout espoir voir son ombre se profiler derrière les carreaux éclairés. Je me forçai à repartir et tournai dans Bell Lane. Des chandelles brillaient dans toutes les maisons, à l'exception d'une seule dont les volets étaient fermés ; le cottage de William Woodward, me dis-je, ou plus exactement celui d'Edward Herepath qui ne l'avait pas encore reloué.

Je regardai de tous côtés pour m'assurer que nul ne m'observait avant d'essayer le loquet. Je le soulevai sans difficulté mais la porte résista. Elle était même solidement fermée comme j'aurais dû m'y attendre, s'agissant d'une maison inoccupée. Pourquoi, d'ailleurs, étais-je venu voir ce cottage ? N'était-ce pas un simple prétexte pour passer dans Small Street et m'imaginer un instant proche de Cicely Ford ? Plein de mépris pour ma conduite immature, je m'éloignai à la hâte.

J'étais si absorbé par ce sentiment que je manquai le croisement avec Broad Street et me retrouvai au-delà de St John on the Arch, dans Tower Lane. Je m'arrêtai en proférant une volée de jurons, puis, m'étant un peu calmé, j'entendis des piétinements sourds de sabots, ponctués de hennissements. Sur ma gauche, deux grands battants de porte bâient sur la cour d'une écurie de chevaux de louage ; un homme qui portait deux seaux les posa bruyamment sur les pavés. Ils étaient vides, manifestement ; j'en déduisis que l'homme avait nourri et

abreuvé les animaux dont il avait la charge avant de les enfermer pour la nuit.

— Bonsoir ! lançaï-je.

Il fit la grimace.

— La nuit sera froide, dit-il en reniflant. Voilà le froid sec et le gel qui arrivent, c'est mon nez qui m'le dit. La pluie, c'est fini pour un jour ou deux, je te le parie. J'peux pas dire que ça me désole. L'humidité, ça me convient pas. Mais j'aime pas non plus le froid. Dès que j'ai tout bouclé ici, je rentre chez moi, et si tu as un peu de bon sens, tu feras tout pareil. C'est Wine Street que j'habite. Attends là un moment et je ferai route avec toi.

— J'ai manqué mon tournant, dis-je en secouant la tête. Je dois rebrousser chemin jusqu'à Broad Street. Je loge dans le quartier de Redcliffe.

— Je viens quand même avec toi. Ça me détourne pas tant de ma route.

Si bien que j'attendis pendant qu'il fermait et verrouillait de l'intérieur la grande porte, avant de ressortir par un portillon qu'il verrouilla également et dont il vérifia par deux fois la fermeture.

— Tu es rudement minutieux, remarquai-je.

Il tira le capuchon de sa cape sur sa tête.

— On est bien obligé de nos jours, avec tous les voleurs qui courrent les rues. Je me demande où y va, ce pays, poursuivit-il d'un ton geignard. Ah ! dans ma jeunesse, les choses allaient autrement mieux.

Je brûlais d'envie de lui suggérer que son père avait probablement émis les mêmes propos nostalgiques, mais je me retins. À quoi bon gaspiller ma salive à discuter avec un étranger que je n'arriverais pas à convaincre ? Car, à en juger par la minceur de ses lèvres et son visage revêche, mon homme était obsédé par les petites injustices de la vie, aigri par des irritations mesquines.

— As-tu toi-même été victime de voleurs ? demandai-je, un peu narquois.

Je m'attendais à des dénégations réticentes et je m'étais trompé. Comme trop souvent, j'avais sauté tout droit sur une conclusion hâtive.

— Et comment ! Les écuries ont été forcées nuitamment l'année dernière, et le bai de maître Herepath a été volé.

Mon attention s'aiguisa.

— Maître Edward Herepath ? De Small Street ?

— Évidemment, maître Edward, fit-il d'un ton sec. Ce propre-àrien de Robert n'avait jamais d'argent pour s'acheter un cheval. Il dépendait entièrement de son frère pour ses montures.

— Ce vol, a-t-il eu lieu avant ou après la disparition de William Woodward ?

Le palefrenier tourna vivement la tête vers moi.

— Ah ! Ah ! Parce que tu es bien au courant de tout ça ! dit-il en haussant les épaules. Et pourquoi pas ? C'est normal que les gens continuent d'en parler. Une chose si bizarre et si terrible. Et puisque tu le demandes, je ne vois pas de mal à te le dire. Le bai de maître Herepath a été volé la nuit même où William Woodward a disparu.

— La même nuit ? répétaï-je.

La surprise m'avait cloué sur place. J'en pris conscience lorsque mon irritable compagnon tirailla nerveusement ma cape.

— Allons, avance donc ! Il fait presque noir et j'aime vraiment pas me trouver dans la rue à la nuit tombée. Oui ! Oui ! Je te le répète. William Woodward et le cheval d'Edward Herepath ont disparu ensemble. Une belle bête puissante. Un bai, aux extrémités noires, avec un ladre blanc entre les naseaux.

Je me remis en marche comme un somnambule, essayant d'assimiler ce nouveau fait et d'en déduire ce qu'il pourrait éventuellement signifier. Nous étions arrivés à la Grande Croix où nos chemins bifurquaient.

— Je te souhaite une bonne nuit, proféra mon compagnon en s'engageant dans la partie basse de Wine Street. Tu serais bien avisé de pas traîner. Aux heures nocturnes, voleurs et vauriens infestent les rues.

Il avait filé à pas pressés avant que j'aie pu le questionner davantage mais je savais où le trouver. Et je me consolai en me disant que, ce soir, je n'aurais pas tiré grand-chose de lui tant il était obnubilé par le besoin de trouver la sécurité de son toit

avant que les dangers de la nuit fondent sur lui. Je suivis un moment des yeux sa silhouette qui s'amenuisait avant de diriger mes pas vers High Street.

Je pris conscience du danger quand, ayant franchi près de la moitié du pont, j'approchai de la chapelle de la Vierge. Premier symptôme, mes cheveux se hérissèrent sur ma nuque. Je m'arrêtai et me retournai pour scruter les ténèbres, mais ne vis rien que les rangées de maisons et de boutiques des deux côtés. Néanmoins, je libérai mon bras droit des replis de ma cape pour empoigner solidement mon bâton et, ce faisant, je constatai que le pont était désert, contrairement aux artères de la ville. Ici et là, la flamme d'une chandelle vacillait derrière une fenêtre mais, pour la plupart, les habitants du pont économisaient le suif jusqu'à une heure très tardive.

Mon ami le palefrenier avait raison, le temps changeait. Les brumes humides des derniers jours s'étaient dispersées et le vent qui s'était levé déchirait le manteau nuageux, dévoilant de temps à autre la lune fugitive qui chevauchait le ciel. Par un passage entre deux maisons, j'aperçus le courant rapide de l'eau et les reflets mouvants de rares étoiles captés dans ses vaguelettes. Dans l'obscurité moins dense qu'elle ne l'avait été, les ombres s'accentuaient par contraste. Immobile au milieu de la chaussée, je ne décelai aucun mouvement. Haussant les épaules, j'en conclus que ma seule imagination avait provoqué mon malaise.

Comme un idiot, je n'avais pas prévu que le danger pourrait venir d'en face, ni que mes assaillants seraient en embuscade. Pourtant, j'aurais dû y penser car, à moins de faire un détour de plusieurs miles, c'était la seule route par laquelle je pouvais revenir à Redcliffe. Quand je distinguai les deux ombres massives qui barraient l'étroit passage entre la chapelle et la maison qui lui faisait face, je réalisai que ma peur était justifiée. Il ne me vint pas à l'esprit que cette paire de sicaires guettait une proie autre que moi, et j'avais raison. L'un d'eux leva sa lanterne pour éclairer mon visage et poussa un hurlement de triomphe.

— C'est lui ! cria-t-il à son compère, avant d'ajouter à mon intention : T'en as mis du temps à revenir.

Je reculai d'un pas tout en empoignant mon gourdin à deux mains.

— Comment saviez-vous que j'étais sorti ? demandai-je.

— On est allé te demander chez maîtresse Walker.

Je vis briller l'éclat d'un poignard dégainé et risquai un coup d'œil derrière moi, mais il n'y avait personne en vue. Un des hommes se fendit et je parai le coup. Il jura grossièrement. Manifestement, il ne s'attendait pas à ce que je fusse armé d'un bâton. Mes assaillants avaient peut-être prévu un couteau – des hommes en portent la nuit pour assurer leur protection –, mais pas un gros gourdin. Et pour tirer un couteau, il m'aurait fallu un certain temps dont ils espéraient profiter pour en finir avec moi. Bien entendu, j'avais envie d'appeler au secours – on m'entendrait sûrement dans les boutiques et les maisons –, mais le stupide orgueil viril me l'interdisait. Que les hommes peuvent être fous quand leur courage est mis au défi ! Et que les femmes sont avisées de ne pas laisser d'absurdes considérations se mettre en travers de leur instinct de conservation.

Du coin de l'œil, je vis le second sicaire se glisser derrière moi et pivotai pour lui faire face avant qu'il pût me frapper entre les omoplates. Je desserrai l'emprise de ma main gauche sur mon bâton et, de la droite, le lançai de toutes mes forces sur son bras armé. Voyant venir le mouvement, il se baissa, mais pas assez vite. Le bâton s'abattit brutalement sur sa joue droite, le faisant chanceler et lui arrachant un glapissement de douleur. Je fus dans l'incapacité de mesurer l'étendue du dommage car, avant que j'aie eu le temps de reprendre le contrôle de mon gourdin, le premier tueur s'était approché pour me porter le coup de grâce. Son arme était contre ma gorge et sa respiration sifflait dans mon oreille.

Je lâchai instantanément mon bâton, levai les deux mains pour me libérer de son étreinte et me tordis et me contorsionnai jusqu'à me retrouver pratiquement plié en deux, tirant vers le sol mon adversaire cramponné à mon dos. Je sentais ses muscles se tendre tandis qu'il s'efforçait de se redresser et de planter son poignard dans ma poitrine. Il cria quelques mots à

son compère mais je n'en pus saisir le sens, car j'étais assourdi par le sang qui tambourinait dans mon crâne. Si je ne parvenais pas à casser sa prise qui m'étranglait, d'ici quelques secondes je perdrais conscience et leur travail serait terminé. J'étais sur les genoux, essayant toujours de toute ma force d'arracher son bras de ma gorge quand, averti par l'instinct animal du danger, je me rendis compte que l'autre homme, rescapé de mon coup de bâton, arrivait pour prêter main forte à son compagnon. Je crois qu'à ce moment-là je me suis résigné au fait que j'allais mourir.

J'ignorai l'approche de mon sauveteur jusqu'au moment où un rugissement aussi perçant que le cri du putois pénétra mes sens affaiblis. Mon cou fut libéré, un juron d'effroi retentit et mon meurtrier en puissance se rétablit sur ses pieds. Au même moment, dans un brusque tourbillon d'air, mon bâton sauvagement expédié par une main inexperte vola dans sa direction, manqua de quelques pouces ma forme agenouillée et, par chance, l'atteignit en plein ventre. Le souffle court, il chavira en avant ; le poignard lui tomba des mains et il étreignit son bas-ventre, secoué par des haut-le-cœur. Ingurgitant des goulées d'air qui me brûlaient les poumons comme du feu, je me forçai à me relever et à rouvrir les yeux. Une petite silhouette tournoyait devant moi, défiant les deux sicaires et faisant un tapage à réveiller la ville. Des portes et des fenêtres s'ouvrirent de chaque côté du pont. Des visages prudents scrutaient les ténèbres, cherchant l'origine du vacarme.

— Au secours ! hurlait Lillis. Au meurtre ! À l'assassin ! Allez chercher le guet !

Mes deux assaillants fuyaient, le premier plié en deux, cramponné à son estomac, mais la peur de se faire prendre lui donnait des ailes. Quand les premiers voisins nous rejoignirent, Lillis et moi, lui et son compère avaient disparu dans l'ombre à l'extrémité du pont qui débouche sur la ville. À quoi bon se lancer à leur poursuite ? Ils se seraient évanouis dans le dédale des sentiers étroits qui entourent les Backs, là où les ruffians à gages avaient leurs quartiers.

Lillis repoussait de son mieux le cercle fourni des braves gens qui avaient entamé l'habituel lamento sur les dangers nocturnes des rues et l'incapacité notoire du guet.

— Laissez-le-moi, disait-elle. Je veillerai à ce qu'il rentre sans ennui chez lui. Il loge chez ma mère.

Elle ramassa mon bâton qu'elle me tendit, chancelant un peu sous son poids. Comment s'y était-elle prise pour le lancer comme elle l'avait fait ? Je ne le saurais jamais. L'angoisse qu'elle avait éprouvée pour moi lui en avait donné la force. Elle passa un bras autour de ma poitrine et m'ordonna :

— Appuie-toi sur moi.

Tout bas, je me mis à rire. Quand nous nous ébranlâmes en direction de Redcliffe, des cris de sympathie, de compassion et d'admiration pour Lillis nous accompagnèrent un moment. Je demandai :

— Qu'est-ce qui t'a fait penser que je pouvais avoir besoin d'aide ?

— Je n'ai pas aimé la tronche des deux bonshommes qui sont venus te demander il y a une heure, bougonna-t-elle. Et comme tu ne rentrais pas, j'ai commencé à m'inquiéter. J'étais sûre qu'il y aurait du vilain. Alors, pour finir, je suis venue te chercher.

Sa voix s'étrangla dans sa gorge :

— J'avais peur de te trouver mort.

— Je n'en étais pas loin. Tu es arrivée juste à temps. Merci.

Elle ne répondit pas. De toute son énergie, elle soutenait mon corps épuisé et me traîna quasiment jusqu'au cottage. Anxieuse, maîtresse Walker montait la garde sur le pas de la porte. Elle poussa une exclamation horrifiée quand elle nous vit et se précipita pour m'aider à franchir le seuil.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-elle. Qu'est-il arrivé ? Allons, allons... Assieds-toi, mon garçon. Tu as l'air tout près de t'évanouir.

Et juste pour lui donner raison, je m'évanouis.

CHAPITRE XIII

Je rêvais. J'étais dans la cour de l'écurie des chevaux de louage où Edward Herepath faisait sortir un bai aux extrémités noires, avec un ladre blanc entre les naseaux.

Le maréchal-ferrant qui était près de lui protestait :

— Non ! Non ! Henry Dando ne vous laissera pas le monter jeudi. Il dit que ce doit être vendredi parce que c'est le jour où il vous a vu.

Edward Herepath qui arrivait le bouscula en poussant un juron ; il se tourna dans ma direction et son visage devint celui d'un homme beaucoup plus âgé, dont je sus d'instinct que c'était William Woodward, bien que je ne l'eusse jamais vu. Comme je reculais pour leur laisser le passage, à lui et à sa monture, je remarquai un personnage vêtu d'une cape et d'un capuchon, debout près des portes de l'écurie, un personnage sans visage qui se tenait en retrait. William le dépassa sans le saluer, mais je sentis pourtant qu'ils s'étaient déjà rencontrés car ils échangèrent un signe de reconnaissance presque imperceptible. Je vis alors que William Woodward avait repris le visage d'Edward Herepath. Au même instant, quelqu'un me saisit par l'épaule — le maréchal-ferrant, je suppose — et se mit à me secouer...

Maîtresse Walker était penchée vers moi, une chandelle à la main ; derrière elle, j'aperçus le visage de Lillis tout plissé d'inquiétude.

— Quelque chose ne va pas ? murmurai-je.

Les deux femmes poussèrent un long soupir de soulagement.

— Tu gémissais et tu grognais si fort... Nous avons craint que tu sois malade.

Mon hôtesse posa le chandelier sur la table et me tâta le front.

— Il va bien, dit-elle à sa fille. Pas de fièvre. Il a dû chevaucher les cavales de la nuit¹¹.

— Pour ça oui !

Je m'assis sur mon lit à roulettes et m'ébrouai pour libérer mes sens des vestiges tenaces du sommeil. Je regardai Lillis dans les yeux.

— Et toi ? demandai-je. Tu es sûre de n'avoir pas pris un mauvais coup ?

Elle secoua la tête et, malgré la pénombre, je vis s'épanouir un petit sourire triomphant qui me disait qu'à présent j'étais sien : elle m'avait sauvé la vie. Et bien plus que la brève étreinte de la nuit dernière, les événements de ce soir m'avaient fait à jamais son débiteur. Je soupirai et reposai la tête sur mon oreiller. Quand elle m'apporta de l'eau, je me soulevai docilement et la laissai approcher le bol de mes lèvres ; je ne bronchai pas davantage quand elle déposa un baiser léger sur mon front. Margaret Walker me jeta un coup d'œil vif et curieux, mais ne fit pas de commentaire et cette discrétion me troubla. Elle impliquait une entente tacite entre les deux femmes.

Rassurées sur ma santé, elles se retirèrent derrière les rideaux et se recouchèrent. Dans l'obscurité revenue, victime de l'insomnie, je fus la proie des pires appréhensions concernant l'avenir. Si seulement c'était Cicely Ford qui était accourue à mon secours, comme je serais heureux à présent ! Mais, peu à peu, la nécessité d'interpréter mon rêve l'emporta sur ces divagations qu'enlaidissait l'ingratitude. Je savais d'expérience qu'un sens secret se dissimule sous le fatras onirique. Au cours de ma vie, lors de rares occasions, j'avais eu ce que ma mère aurait appelé la « clairvoyance », mais chaque fois que je suis tracassé ou perplexe, j'ai des rêves qui, en apparence, ne sont que confusion mais contiennent dans leurs profondeurs des semences de vérité. Et quelle que fût la vérité sur la disparition de William Woodward, quelqu'un avait estimé nécessaire de me

¹¹ C'est-à-dire faire un cauchemar. L'anglais *nightmare*, qui signifie cauchemar, est composé de deux mots : *night* = nuit et *mare* = jument. (N.d.T.)

faire tuer avant que je l'eusse découverte. Quelqu'un avait loué deux tueurs pour m'assassiner et, sans la sollicitude et la bravoure de Lillis, je serais à présent étendu raide et inanimé sur le pont.

Je m'empressai de chasser cette pensée et me concentrerai sur mon rêve, dont je récapitulai les épisodes avant qu'il se dissipe. Henry Dando. Qui était-ce ? Je couvris mon visage de mes mains pour que disparaissent les contours familiers de la pièce et j'essayai de me souvenir. Bien sûr ! L'ami de Miles Huckbody à l'hôpital des Gaunts, celui qui avait parlé d'Edward Herepath. Qu'avait-il dit au juste ?

Miles avait affirmé qu'Edward Herepath était à Gloucester la nuit de la disparition de William Woodward. « Pour sûr, il y était, avait renchéri Henry Dando. Je l'ai vu de mes yeux le vendredi matin au moment qu'y partait. L'était un peu loin mais j'ai reconnu c'te cheval bai qu'est à lui et qu'y montait. » Or, maîtresse Walker et Edward Herepath avaient tous les deux insisté sur le fait qu'il était parti pour Gloucester le jour de l'Assomption, autrement dit, le jeudi. Ou bien l'un des deux mentait et l'autre avait été induit en erreur ; ou bien Henry Dando avait vu quelqu'un d'autre chevaucher le cheval bai de maître Herepath.

Gêné par une raideur dans les genoux consécutive à ma rencontre sur le pont, j'installai du mieux que je pus mes grandes jambes dans le lit étroit. Avec un soupir, je me résignai au fait que je devrais retourner à l'écurie des chevaux de louage et à l'hôpital des Gaunts demain dans la matinée. Et je me demandai comment un quidam, dont j'ignorais tout, réagirait en découvrant que je n'étais pas mort mais toujours déterminé à fouiner partout en quête de la vérité. Désormais, ni de jour ni de nuit, je ne sortirais sans mon bâton et je surveillerais mes arrières, comme les marchands d'esclaves irlandais me l'avaient suggéré.

Je commençais à m'assoupir quand me revint le souvenir de l'homme baptisé, faute de mieux, l'encapuchonné, que j'avais déjà vu et entendu deux fois, et qui figurait silencieusement dans mon rêve. Qui était-il ? Quel était son rôle éventuel dans le mystère de l'enlèvement de William Woodward ? Et pourquoi,

dans ce rêve, avais-je eu l'impression que William Woodward et Edward Herepath le connaissaient tous les deux ? Pendant un moment, je fus de nouveau pleinement éveillé, puis la fatigue et la faiblesse exigèrent leur tribut. Quand je repris conscience, la lumière du jour filtrait à travers les fentes des volets.

Le maréchal-ferrant fut sincèrement content de me voir. Après avoir exprimé l'espoir que j'étais rentré sans encombre la veille au soir – espoir que je me gardai de dissiper –, il m'invita à partager avec lui une cruche de bière chaude dans sa pièce.

— Comme je te l'avais annoncé, il fait un froid mordant. Je t'avais bien dit qu'on aurait du gel et j'avais raison. Comme souvent.

À l'appui de ses dires, il se frottait les mains et soufflait sur ses doigts pour les réchauffer. J'avais écouté ces innocentes fanfaronnades avec un sourire sincèrement admiratif car, de fait, sa prophétie s'était réalisée. Le gel avait métamorphosé les rues humides et mornes des dernières semaines en un monde féerique, drapé d'or et de blanc. Des nuages arachnéens s'étiraient dans le ciel bleu pâle ; les rues couvertes de verglas étincelaient sous le soleil et une mince couche de gelée blanche faisait scintiller les corniches, les montants et les balcons de bois. Mon moral était remonté sitôt que j'avais mis les pieds dehors ; par ce temps radieux, mes démarches avaient moins l'allure de corvées.

J'acceptai l'invitation du maréchal-ferrant et le suivis dans un petit baraquement sans étage à l'angle d'une écurie dont les six stalles abritaient pour l'instant trois chevaux. Un gamin mal réveillé commençait sa tâche matinale en les étrillant. Sur un ordre du maréchal-ferrant, il accéléra un peu l'allure, mais de mauvaise grâce, et tout porte à croire qu'il se remit à lambiner dès que nous eûmes le dos tourné.

— C'est confortable chez toi, dis-je en étendant les mains au-dessus du brasero où une cruche de bière prometteuse chauffait entre les charbons.

Mon hôte enroula un chiffon autour de sa main pour saisir le pichet et remplit deux bols d'argile posés sur une petite table. Il m'en tendit un.

— Et maintenant, demanda-t-il, l'œil sagace, en quoi puis-je t'être utile ? Car après une si courte rencontre, je ne me flatte pas que tu sois revenu me trouver juste pour le plaisir de ma compagnie.

Je fus forcé d'admettre qu'il en était ainsi.

— Tu as parlé du cheval bai d'Edward Herepath qui a été volé la nuit où William Woodward fut attaqué et enlevé. Ai-je raison de croire que ce n'était pas le cheval que montait maître Herepath pour se rendre à Gloucester ?

Le maréchal-ferrant posa sa tasse à moitié vide et s'essuya la bouche du revers de la main.

— Comment ce serait-il possible ? fit-il d'un ton irrité. Maître Herepath s'est mis en route le matin. Il m'a demandé de tenir Cresside, sa jument rouanne, sellée et bridée pour lui sitôt finie la première messe.

— Alors, c'est jeudi qu'il a voyagé, pas vendredi. Tu en es bien sûr ?

— Évidemment que j'en suis sûr ! aboya-t-il. C'était le jour de l'Assomption et William Woodward est passé plus tard pour réclamer le loyer. Cet endroit, ajouta-t-il pour me faire mieux comprendre, appartient à maître Herepath. Il possède beaucoup de biens dans cette ville.

— C'est ce qu'on m'a dit.

Pensivement, je buvais ma bière à petits coups, m'interrogeant sur la façon dont ce nouveau fait pourrait s'emboîter dans les autres.

— Encore une chance que ce soit un de ses chevaux qui ait été volé, fis-je remarquer. Il n'a pas eu à dédommager un autre propriétaire pour sa perte. Comment le voleur a-t-il pu s'introduire ? D'après ce que j'ai vu hier soir, l'endroit est bien fermé la nuit.

— Pour sûr ! affirma le maréchal-ferrant avec tant de passion que je m'interrogeai : aurait-il été personnellement soupçonné ?

Il lampa la moitié de sa tasse avant de me relater l'épisode.

— Le voleur s'est procuré une clé du portillon et il a déverrouillé les doubles portes de l'intérieur. Heureusement, j'ai pu faire appel au témoignage de mon voisin pour attester que j'avais passé toute la nuit chez moi. Sa femme était entrée dans

les douleurs de l'accouchement peu après complies, et la sage-femme l'avait chassé de chez lui sous prétexte qu'il tramait dans ses jambes. L'accouchement a été très long, du fait que c'était un premier enfant. Il était inquiet, et lui et moi on s'est assis et on a causé presque toute la nuit. L'aube s'est levée avant que le bébé naisse et que je puisse rejoindre ma femme au lit. Elle n'aurait été une affaire pour personne, ajouta-t-il méchamment.

— Mais tes bons services à toi ont été récompensés. On ne pouvait pas t'accuser du délit.

Le maréchal-ferrant pinça les lèvres :

— Du vol, non. Mais maître Herepath et moi, on est seuls à avoir les clés du portillon ; et ça se sait. J'ai idée que le sergent m'aurait volontiers cru coupable de complicité. Mais maître Edward, Dieu le bénisse, n'en avait rien à faire. Il a dit qu'il me confierait sa vie, sans parler de celle de ses chevaux, et il a envoyé paître le sergent. C'est un homme bon et un homme juste, tout le contraire de son propre-à-rien de frère !

— Est-ce qu'on a fini par retrouver le bai ?

J'avais terminé ma bière et reposai mon bol.

— Non. L'animal s'est volatilisé. Après qu'on l'avait rentré dans sa stalle le jeudi soir, à ma connaissance, personne l'a jamais revu.

Mais si, quelqu'un l'avait revu, pensai-je en mon for intérieur ; le vendredi matin, d'après Henry Dando. À moins, bien sûr, qu'il ne se soit trompé de jour. Il était subitement impératif que je le voie, sans autre délai. J'étais de nouveau dévoré de curiosité. Je remerciai le maréchal-ferrant de son hospitalité et lui dis qu'une affaire urgente m'attendait. J'enroulai ma cape autour de moi, basculai mon capuchon devant mon visage, saisis mon gourdin et pris la route de l'hôpital des Gaunts.

Henry Dando était enchanté d'avoir de la visite, et encore plus de faire la nique à Miles Huckbody quand il fut établi que c'était lui seul que je souhaitais voir.

— Pourquoi lui ? demanda Miles, blessé. La dernière fois, c'est à moi que tu voulais parler. Qu'est-ce que j'ai fait qui t'a pas plu ?

— Rien, rien, assurai-je, et je suis enchanté de faire plus ample connaissance avec toi. Mais maître Dando a dit une chose qui demande plus d'explications.

Henry n'était pas trop sûr d'en être satisfait.

— Tout ce que je t'ai dit était vrai ! affirma-t-il, l'air farouche.

Le ton de nos propos suscitait déjà l'attention des malades dans le hall. Je pris le parti de m'installer sur le banc près du feu, avec Henry d'un côté, Miles Huckbody de l'autre. Je me tournai vers Henry :

— Quand nous avons parlé de la disparition de William Woodward, tu as dit que tu avais vu Edward Herepath qui partait pour Gloucester le vendredi matin, et qu'il montait son cheval bai.

— Sûr que je l'ai vu. Moi et les autres ; le chapelain, il nous avait permis d'aller écouter la messe à St Michael. Histoire de faire une petite promenade, et on est allés par les ruelles.

— C'était quelle messe ? demandai-je. À quelle heure ?

Henry Dando pinça ses lèvres gercées.

— Très tôt. Avant le petit déjeuner.

— Prime ? suggérai-je, et il opina.

— Ça devait être ça. Alors, quand on a quitté l'église, on a descendu la colline et on était rendus au coin de Magdalen Lane quand on a vu maître Herepath sur son bai un peu en avant, qui remontait Stony Hill vers le moulin.

— Tu es certain que c'était lui ? Tu as vu sa figure ?

— Il était trop loin pour ça et il faisait pas trop clair à cette heure, un matin de mars, mais son bai, je l'aurais reconnu n'importe où. Et l'homme, il lui ressemblait.

— Mais c'était bien vendredi ? insistai-je. Tu es sûr de ne pas te tromper ? Peut-être que c'était jeudi que vous êtes allés à St Michael ?

Il posa sur moi un regard de commisération.

— Jeudi, c'était l'Annonciation, pas vrai ? On est censés faire nos piétés ici, à St Mark, à toutes les fêtes de la Vierge. Le maître chapelain, il nous aurait jamais permis d'aller à St Michael le jeudi.

Miles Huckbody était d'accord et ajouta :

— C'était le vendredi jour pour jour. Henry et les autres m'ont demandé d'aller avec eux, mais j'avais pas l'humeur à marcher. Et le jour d'après, le samedi, les bruits ont commencé que William avait disparu.

— Écoute-moi, dis-je à Henry, j'ai peur que tu ne te trompes. Ce n'était pas Edward Herepath que tu as vu. Il est parti pour Gloucester le jeudi et il montait sa jument rouanne. Je le tiens de la bouche même du maréchal-ferrant qui gère son écurie de Tower Lane. En plus, toujours d'après le maréchal-ferrant, le cheval bai de maître Herepath a été volé dans la nuit du jeudi ou très tôt le vendredi matin.

Miles Huckbody fut pris d'un accès d'hilarité entrecoupé de gloussements indécents.

— J'ai toujours dit que t'as la vue basse, Henry Dando, mais tu veux rien entendre. Y serait temps d'penser à m'croire !

— Y a rien à redire à ma vision ! protesta Henry, belliqueux. J'pourrais reconnaître ce bai quand j'le verrai, t'inquiète pas. Et c'était lui. Savoir si c'était maître Herepath, ben, tout c'que j'peux dire, c'est qu'il lui ressemblait. Si tu me crois pas, demande aux autr'.

Hélas, quand je questionnai les trois hommes qui avaient accompagné Henry Dando à l'église St Michael ce matin de mars, dix mois plus tôt, leur mémoire ne gardait qu'un souvenir très brumeux du cavalier qu'ils avaient vu quitter Magdalen Lane et tourner dans Stony Hill. En revanche, tous étaient d'accord sur deux points : c'était un vendredi et Henry Dando avait aussitôt reconnu l'homme et sa monture comme étant Edward Herepath et son bai.

— Tout ça, ça nous ramène à la sentence : « Y a que des imbéciles pour croire un imbécile », fut le commentaire écœuré de Miles Huckbody.

À travers champs, nous rejoignions la loge du portier et Miles remâchait toujours son dépit de ne pas avoir été l'objet essentiel de ma visite. Moi qui me plaignais parfois de ma vie trop pleine d'événements, peut-être avais-je après tout de la chance. Peut-être une vie remplie vaut-elle mieux qu'une vie trop tranquille.

— Tu as été injuste envers Henry, dis-je à Miles. Comme je te l'ai dit, le bai a été volé. L'homme qui le montait ce vendredi matin pourrait être le voleur.

— Comme ça ? En plein jour ? fit Miles, sceptique.

— Pas en plein jour ! protestai-je. La messe venait de finir, il devait être un peu plus de sept heures. Henry a dit lui-même qu'on n'y voyait pas bien.

— Raison de plus pour pas croire ce vieux fou, repartit Miles, résolu à saper le crédit de son ami. Tu ferais mieux de pas te fier à son mot à mot.

Nous nous étions arrêtés près du pigeonnier et j'écoutais le doux roucoulement des oiseaux, qui apaisait mes nerfs. Depuis ma rencontre de la veille au soir, je me sentais nerveux. Je posai la main sur la manche de Miles Huckbody.

— Toi et Henry, vous m'avez tous les deux beaucoup aidé, l'assurai-je.

— Moi pas. J'ai rien fait.

Il n'était pas près de se laisser amadouer si facilement et reprit d'un ton moqueur :

— La première fois que t'es venu, tu pensais que je pourrais bien avoir quelque chose à voir avec la disparition de William Woodward. Pas vrai ?

— Peut-être. Mais pas longtemps, répondis-je avec un sourire penaude.

— Je regret' d'y avoir été pour rien, repartit Miles, l'air vicieux. L'ignoble bâtard ! De mèche avec le diable, qu'il était !

— Sa fille dit pourtant que c'était un homme très pieux.

Miles Huckbody me jaugea du regard, puis il eut un sourire rusé :

— J'dirais qu'il pourrait l'avoir été selon ses principes. Les tisserands, c'est tout un tas de cagots.

Il eut un petit rire guttural, mais n'ajouta rien. Incertain de ce qu'il avait voulu dire, je mis sa remarque au compte de la malveillance. La vie n'avait pas été tendre avec Miles Huckbody. On pouvait comprendre qu'il fût un peu amer.

Je lui fis mes adieux, saluai le portier et reprit à grands pas le chemin du retour, pressé de mettre les pieds sous la table. Lorsque j'aurais fourni à ma grande carcasse de quoi se

reconstituer, alors seulement je serais en mesure de penser clairement et de rassembler mes idées sur la disparition de William Woodward. J'avais entre les mains de nombreuses pièces du tableau, mais il en manquait presque autant. Je ne tenais encore que des lambeaux de cette vérité qui fuyait. Il me fallait de la patience et du temps.

Juste au tournant près de l'église St Thomas, je m'arrêtai net puis reculai hâtivement dans l'ombre. L'encapuchonné que j'avais croisé chez Jenny Hodge sortait en catimini du cottage qui fait face à celui de maîtresse Walker. La porte se referma sans bruit derrière lui et il s'éloigna d'un pas rapide en direction de Temple Street.

CHAPITRE XIV

Je lui emboîtais le pas mais, le temps que je traverse St Thomas's Street pour m'engager dans Long Row, il avait disparu. Seule conclusion possible : il était entré dans une maison. J'inspectai de bout en bout l'étroite venelle ; sans succès ; un chien efflanqué fourrageait dans les détritus et deux fillettes rieuses jouaient au cerceau. C'était l'heure du dîner et chacun était chez soi. Je demandai aux petites filles si elles avaient vu un homme dans un manteau brun.

Elles secouèrent la tête sans desserrer les dents, mais il me sembla que la plus jeune avait été tout près de dire quelque chose et que la grande l'en avait dissuadée d'un coup de coude. Elles avaient le regard apeuré des enfants auxquels les parents imposent le silence sous peine d'avoir affaire à Satan s'ils désobéissent. Je les remerciai et repris le chemin du cottage de maîtresse Walker, à l'ombre de l'église St Thomas. Quand je me retournai, les fillettes me suivaient du regard et le cerceau, momentanément oublié, gisait dans le caniveau.

Je trouvai mon hôtesse très désemparée. On l'avait bousculée au marché, ce matin, et elle avait le bras et le poignet endoloris. Elle avait reconnu les jeunes gens qui avaient fait le coup, deux anciens amis de Robert Herepath. Ils l'avaient volontairement heurtée et elle s'était étalée par terre avec son panier dont le contenu s'était éparpillé. Mais ce qui l'avait le plus troublée, c'était l'attitude réticente des spectateurs qui n'étaient pas intervenus.

— Heureusement, Nick Brimble et sa mère sont arrivés. Ils m'ont aidée à me relever et le tailleur m'a proposé de m'asseoir un moment dans son échoppe. Si bien que je n'ai pas l'air trop défraîchie, ajouta-t-elle en souriant bravement. Mais cela prouve une chose : les gens continuent de me soupçonner d'en

savoir plus sur mon père et d'être pour quelque chose dans sa disparition.

— En voilà des sottises ! protestai-je en prenant place à table. Personne ne va imaginer qu'une fille puisse frapper et faire disparaître son vieux père. Et encore moins une femme comme vous qui n'en avez manifestement pas la force !

Elle posa devant Lillis et moi des harengs salés – le vendredi, nous mangions du poisson –, puis ajouta quelques gâteaux d'avoine au milieu de la table. Elle s'installa à côté de sa fille.

— Bien sûr, personne n'ira penser une pareille chose, dit-elle agacée, mais il y a des gens qui croient que père a manigancé sa propre disparition dans un but personnel, secret, et que je l'ai aidé.

— Mais le sang, ripostai-je, les traces de sang que vous avez trouvées dans le cottage, comment l'expliquent-ils ?

Elle haussa les épaules :

— Il aurait pu s'entailler lui-même, le poignet par exemple, et laisser le sang goutter sur le dessus-de-lit et sur les jonchées.

— Il y avait beaucoup de sang ? insistai-je en dégageant des arêtes de hareng coincées entre mes dents pour les poser sur le bord de mon assiette.

— Deux longues traînées sur le dessus-de-lit et plusieurs sur le plancher. Des éclaboussures sur les murs et des empreintes de mains autour du placard dans le mur.

— Beaucoup de sang, donc. Plus qu'un homme qui a l'intention d'entreprendre un voyage ne peut se permettre d'en perdre.

Elle me regardait d'un air interrogateur et, sans dissimuler une certaine impatience, j'expliquai :

— S'il a disparu, ce qu'il a fait, c'est qu'il devait s'en aller, et suffisamment loin pour qu'on ne puisse pas le retrouver facilement. Il ne s'était pas caché dans la ville. Dans ces conditions, il ne se serait pas affaibli lui-même au point d'être incapable de marcher, ou de tenir sur une selle s'il pouvait trouver une monture.

Alors que je parlais, une image flamboya dans mon esprit : un homme sur un cheval volé qui arrivait de Magdalen Lane et tournait dans Stony Hill, vers le moulin à vent. Je fixais le vide,

pétrifié par cette image inconsciemment évoquée, au bord d'une révélation, je le sentais. À deux doigts d'une découverte capitale. Mais le rire espiègle de Lillis rompit le fil tenu de l'intuition.

— Tu as l'air d'un poulet qu'on aurait étripé avant de le farcir ! s'exclama-t-elle sans tendresse. Et tu n'as même pas dit ce que tu pensais de ma coiffure.

Sa mère sourit :

— Il ne l'a même pas remarquée. Dire que tu es allée au marché ce matin exprès pour acheter ces rubans !

Je regardai Lillis. De fait, elle avait renoncé au triangle de tissu qu'elle nouait d'habitude autour de sa tête et tressé sa crinière bouclée en deux nattes agrémentées d'un nœud de soie rouge.

— C'est très joli, dis-je maladroitement.

Mais je pensais aux rubans enfouis dans ma balle mise au rancart dans un coin. À la nécessité impérieuse de gagner de l'argent avant que mon pécule s'épuise. Je ne pouvais continuer de vivre aux frais de maîtresse Walker ; ma fierté ne me l'aurait pas permis.

Lillis avait lu sur mon visage la vanité de sa tentative pour capter mon attention et m'extorquer un misérable petit compliment. Elle n'ajouta rien, mais baissa les yeux et se mit en devoir de lacérer son hareng avec une fureur mal contrôlée.

Je fis une timide tentative pour l'apaiser.

— J'aurais dû le remarquer, dis-je pour m'excuser. Et toi, tu n'aurais pas dû dépenser ton argent. J'ai des rubans dans ma balle. Tu n'avais qu'à me demander.

Elle laissa bruyamment tomber son couteau et bondit de son tabouret.

— Je n'ai pas faim, déclara-t-elle. Je vais voir Nick et maîtresse Brimble. Nick, au moins, je suis bien sûre qu'il remarquera.

Elle attacha ses socques de bois et saisit son manteau. Un coup de froid s'engouffra dans la pièce quand elle en sortit. Un silence pénible suivit son départ, puis maîtresse Walker dit tranquillement :

— Elle est amoureuse de toi, Roger.

Je repoussai mon hareng au bord de l'assiette. Cet éclat m'avait coupé l'appétit.

— Je sais, maîtresse Walker, répondis-je à la hâte, souhaitant désespérément éviter une discussion sur ce sujet. Mais nous parlions de votre père, de la possibilité qu'il ait organisé lui-même sa disparition. Si je vous ai déjà posé cette question, pardonnez-moi. Avez-vous quelque raison de croire qu'il aurait pu le faire ?

— Non. Aucune.

Elle avait répondu avec assurance, ayant pour l'instant accepté que je refuse de m'expliquer à propos de Lillis, sujet qui, dans son esprit, était loin d'être réglé, je le savais.

— De plus, reprit-elle, mon père est revenu chez nous portant les cicatrices d'une terrible raclée. C'est donc qu'il avait été blessé quelque temps plus tôt, et ces blessures, il n'aurait matériellement pas pu se les infliger lui-même. Je pense qu'il faut que tu cherches ailleurs la solution.

C'était aussi mon opinion. Sans insister, je demandai :

— Qui est l'homme au capuchon que j'ai rencontré par deux fois ? La première fois au cottage de Burl Hodge et de nouveau ce matin, alors qu'il sortait d'une maison voisine ? Je suis presque certain également d'avoir entendu sa voix à votre porte, la deuxième ou la troisième nuit que j'ai passée ici.

Il y eut une pause, si fugace qu'elle n'exista peut-être que dans mon imagination. Margaret Walker répondit doucement :

— Il y a beaucoup de monde dans les rues et, à cette période de l'année, tous les gens raisonnables s'emmitouflent contre le froid. Toi-même, quand tu es entré avant le dîner, tu portais ton capuchon rabattu sur ton visage. Quant à savoir qui a pu frapper ici pendant ta maladie, comment veux-tu que je m'en souvienne ? Après plus d'une semaine... Nous avons nos ennemis, Lillis et moi, mais il nous reste quand même des amis.

— Il faisait noir, insistai-je, c'était après le couvre-feu, et peu de gens se risquent dehors à pareille heure, surtout en hiver. Par ailleurs, ce n'était pas un de vos amis. Vous lui avez parlé avec acrimonie. Vous lui avez dit de se mêler de ses affaires et l'avez menacé d'alerter le guet.

Un peu de couleur envahit les joues cireuses de Margaret mais elle ne cilla pas.

— Je vois de qui tu parles ! dit-elle. Une vieille relation de mon père, un homme dont j'ai toujours pensé qu'il avait sur lui une mauvaise influence. Maintenant que père est mort, je ne veux rien avoir affaire avec lui.

— Alors, pourquoi continue-t-il de vous tourmenter ?

Je fus satisfait de lui voir enfin l'air traqué. Néanmoins, elle répondit avec aisance :

— Peut-être qu'il se sent esseulé.

— D'après ce que j'ai vu, il est le bienvenu chez pas mal de tisserands à Redcliffe.

Margaret ramassait les assiettes sales qu'elle empila au bout de la table du côté du feu où l'eau chauffait pour les laver. Le simple fait d'avoir les mains occupées l'a aidait à contrôler sa voix et ce fut tout juste si je pus y déceler un infime tremblement lorsqu'elle répondit :

— Tout ça ne me regarde pas. Dans ce quartier, chacun s'occupe de ses affaires. Tout ce que je peux dire, c'est que l'homme me déplaît et que je ne veux pas de lui chez moi. Es-tu sûr, d'ailleurs, qu'il s'agisse toujours du même homme ?

— J'ai reconnu sa cape. Terriblement crottée et l'ourlet tout déchiré ; celle d'un homme qui marche beaucoup.

— C'est le cas de presque tout le monde par ici. Les tisserands et les fileurs n'ont pas les moyens de se déplacer autrement que sur leurs jarrets.

Je hochai la tête :

— Non, maîtresse Walker. Vous avez compris de qui je parlais à l'instant même où j'ai mentionné l'homme à la cape. Vous me cachez quelque chose et refusez de me dire ce dont il s'agit. Si vous voulez que je découvre la vérité concernant votre père, c'est déloyal.

— Tout ça est absurde ! cria-t-elle exaspérée, en reposant ses assiettes brusquement. Ça n'a rien à voir avec la disparition de père, je te l'ai déjà dit. Cet homme était un de ses amis, un point c'est tout. Je ne l'aime pas et je lui refuse ma porte. Pousse-toi de là, mon garçon ! J'ai du travail. Je dois porter un paquet de fil aux ateliers des tisserands cet après-midi.

« Inutile de m'acharner, me dis-je ; elle m'enverra de nouveau balader. » Je me levai, saisis ma balle et l'arrimai à mes épaules.

— Où vas-tu ? fit-elle d'une voix acerbe.

— Essayer de gagner un peu d'argent. Faire mon métier.

Je pris le temps d'assujettir confortablement mon fardeau avant d'ajouter :

— Accomplir un travail honnête me fera du bien et m'aidera à penser juste. Ne vous en faites pas. Je prends mon gourdin.

— Tu n'as pas besoin de partir, dit-elle d'une voix légèrement contrainte. Je n'avais pas l'intention de te faire des reproches, ni de paraître ingrate.

Je souris. Un élan subit de tendresse me poussa vers elle et j'embrassai sa joue creusée par les soucis.

— Ni moi d'être désagréable. Mais je pense ce que j'ai dit. Exercer proprement mon commerce me fera beaucoup de bien.

Elle soupira.

— Tu sais que tu as besoin d'une autorisation pour commerçer dans les murs de la ville ; sinon tu vas avoir les membres de la Commune de Bristol à tes trousses. Rappelle-toi qu'à Bristol l'argent des citoyens doit demeurer dans les poches de ses citoyens. Je doute fort qu'ils accordent à un étranger l'autorisation de commerçer. Bien sûr, si tu avais l'intention de résider ici, ou si tu épousais une fille de Bristol...

Sa voix n'était plus qu'un murmure et, dans le silence qui suivit, la question muette demeura suspendue. Margaret Walker m'observait, la tête inclinée de côté.

Découragé, je fis glisser la balle de mes épaules.

— Si c'est ainsi... dis-je. À défaut de travailler, il faut que je marche, pour mettre mes idées en ordre. Je serai de retour avant qu'il fasse noir.

Je sortis, la laissant plantée au milieu de la pièce, le regard empreint d'une expression d'échec.

Je marchais rapidement, balançant mon bâton. Par cette allure résolue, je tentais de combattre un sentiment de frustration, l'impression que les événements me serreraient de trop près, celle d'être pris au piège. Comme beaucoup,

j'éprouvais le désir de me marier un jour, d'avoir des enfants et une maison à moi. Les mots du frère carme dans la grange près de Salisbury me revinrent à l'esprit : « Voix-tu, fils, le mieux que tu puisses faire, c'est te marier. Trouve-toi une brave fille ; elle te bâtira un foyer où tu pourras revenir tous les hivers et, l'été, quand tu seras au loin, elle entretiendra la maison. » Un conseil plein de bon sens, à condition de trouver la femme qu'il me fallait, et cette femme n'était pas Lillis. Sa nature sauvage et son étrange don de seconde vue m'effrayaient. Comme souvent depuis peu, mes pensées s'évadèrent en direction de Cicely Ford.

Mais j'étais sans illusions. Elle était tellement au-dessus de moi. Même si elle m'avait aimé, ce qui n'était pas le cas... Comment l'aurait-elle pu d'ailleurs ? Une seule rencontre... Mais là n'était pas la question, car plus un homme n'obtiendrait le cœur de Cicely Ford. Sa main, à la rigueur... Mais son cœur était dans la tombe avec Robert Herepath, et elle passerait sa vie à expier et à réparer l'offense qu'elle lui avait faite en doutant de lui.

Absorbé dans mes pensées, j'avançais sans me soucier de savoir où mes pas me portaient. J'avais frôlé quelques passants dans ma distraction et j'en avais carrément heurté d'autres. Les uns, narquois, me suggéraient de regarder où j'allais ; d'autres m'injuriaient. J'avais descendu Broad Street et j'étais à mi-parcours du pont sur la Frome quand une voix douce prononça mon nom.

— Maître Chapman ?

Une main s'était posée sur mon bras, une mince silhouette me barrait la route. Je revins sur terre instantanément.

— Où donc courez-vous si vite ?

Comme un homme arraché à son rêve, je clignai des yeux. Maîtresse Ford en personne se dressait devant moi, drapée dans une cape de laine bleue. Le capuchon doublé de soie encadrait le charmant visage dont la brise avait avivé les teintes délicates. Derrière elle se tenait sa compagne, dame Freda ; ses traits aimables étaient gâtés par une moue réprobatrice.

— Je... Je ne sais pas, répondis-je sottement. Je... je me promenais, c'est tout.

Ce disant, je me sentais rougir et elle dut me prendre pour le plus grand niais de la chrétienté. Pourtant, rien n'indiqua qu'elle fût consciente de mon embarras. Elle eut seulement son sourire doux et grave, et dit :

— Dans ce cas, auriez-vous l'amabilité de faire demi-tour et de m'accorder votre soutien jusqu'à Small Street ? Je suis un peu fatiguée et, comme vous voyez, dame Freda ploie sous le poids du panier.

— Cicely !

C'est à peine si j'enregistrai l'exclamation outragée de sa compagne. Mon cœur battait trop vite pour que je pusse consacrer une pensée à ce qui n'était pas mon émoi turbulent. « Auriez-vous l'amabilité ? » « L'amabilité » ? Ignorait-elle que je l'aurais suivie jusqu'au bout du monde ?

— Bien sûr, bredouillai-je en faisant demi-tour.

J'offris mon bras ; elle y posa la main. Nous partîmes tous trois en direction de la porte St John.

— Dame Freda et moi sommes allées rendre visite au couvent des Madelonnettes, m'expliqua Cicely en désignant le panier plein que portait dame Freda. Nous en revenons toujours les bras chargés de cadeaux. Voyez seulement : cette fois, nous rapportons du vin et des légumes de leur jardin. Elles ont été si bonnes pour moi, surtout la mère supérieure, depuis... depuis...

Sa voix se brisa et elle fut incapable d'achever sa phrase. Mais, après un instant, elle reprit sur un ton plus enjoué :

— Les heures que j'y passe sont si heureuses ! Leur maison est un refuge pour les femmes, en même temps qu'un pensionnat pour les jeunes filles qui ont les moyens de se l'offrir. Les jeunes filles sont si gaies et insouciantes !

À l'entendre, elle avait au moins cinquante ans, et non les dix-sept ou dix-huit printemps que je lui octroyais. D'une voix pensive qui ne s'adressait plus à moi, elle ajouta :

— La vie religieuse doit être profondément satisfaisante.

— Je n'ai jamais entendu proférer pareille sottise ! s'écria dame Freda sur un ton vibrant de colère. Vous êtes faite pour le mariage et la maternité. Le chagrin s'atténue, croyez-moi. Tôt ou tard, vous serez de nouveau amoureuse. Un de perdu, dix de retrouvés !

À mon avis, Cicely Ford aurait pu s'offusquer qu'on lui parlât en termes si crus, mais elle se contenta de tourner la tête pour sourire à sa compagne et repartir d'un ton amusé :

— Et le premier de la meute est maître Avenel ! Chère dame Freda ! Je suis très sensible à l'intérêt que vous me portez, mais jamais je ne serai amoureuse de Robin Avenel.

Et le sujet fut clos. Moi, l'étranger, plus à même de distinguer clairement la vérité que ceux de l'entourage, je compris aussitôt que Cicely avait déjà pris sa décision. Peut-être n'en était-elle pas encore consciente à ce moment, mais son avenir aurait pour cadre le silence cloîtré d'un couvent, pour but le service des autres. Jamais elle ne serait l'épouse d'un humain, mais pour toujours celle du Christ. Je pense que ma passion pour elle, si folle et ridicule, commença de décroître à cet instant. À mes yeux, l'aura de sainteté qui commençait de la nimer dérobait déjà aux amours mortelles.

Après être passés sous la voûte de la porte St John, nous tournâmes à droite dans Bell Lane.

— Entrons par-derrière, décida Cicely. Nous déposerons directement le panier à la cuisine et maîtresse Hardacre pourra disposer de notre butin comme il lui convient.

Une fossette se creusa dans sa joue quand elle leva les yeux vers moi en souriant :

— Maître Chapman, j'ai honteusement abusé de vous. Il est inutile de nous accompagner plus loin. Laissez-nous ici et reprenez votre liberté.

— Je vous accompagne jusqu'à votre porte, répondis-je en secouant la tête. Le chemin de derrière est caillouteux. Fatiguée comme vous l'êtes, vous pourriez trébucher et vous blesser.

Elle accepta mon offre avec gratitude et nous empruntâmes l'étroit sentier qui longe les jardins de Small Street. Nous étions tout près de la troisième porte quand elle s'ouvrit. Une silhouette en sortit, celle d'un homme enveloppé dans une cape de ratine brune, maculée de boue et dont l'ourlet était déchiré ; le capuchon tiré aussi bas que possible dissimulait le visage. Je dus pousser une exclamation, car il tourna vivement la tête dans notre direction avant de s'éloigner à grands pas vers Corn Street.

— Qui est-ce ? demanda dame Freda d'un ton indigné.

Cicely Ford ne semblait nullement troublée par l'étranger.

— Sans doute un solliciteur d'Edward. Il ne refuse son aide à personne et ses obligés sont nombreux.

Sa main quitta mon bras :

— Merci de votre aide, maître Chapman. Je me souviendrai de vous dans mes prières. Venez, dame Freda, il est temps de rentrer. Edward doit se demander ce qui nous est arrivé. Je me suis attardée chez les religieuses plus longtemps que je n'en avais l'intention.

Après un dernier sourire de gratitude, Cicely Ford suivie de dame Freda passa la porte que je tenais ouverte. Je refermai derrière elles le battant de bois et m'appuyai le dos au mur, le cœur battant d'excitation. Je devais à l'encapuchonné une révélation d'importance : l'existence entre Edward Herepath et William Woodward d'un lien plus subtil que celui de maître à valet.

CHAPITRE XV

J'étais si ébahi par cette découverte qu'il me fallut un bon moment avant de me rendre compte que je laissais sottement ma proie s'échapper. À vive allure, je descendis le sentier. Quand je débouchai dans la circulation intense de Corn Street, je m'arrêtai pour inspecter les lieux.

L'après-midi était bien avancé, mais le crépuscule tardait encore et la rue grouillait de monde. Près de moi, l'étalage d'un drapier croulait sous des rouleaux de tissus et des cascades de bleu, d'écarlate, de vert et de pourpre dégringolaient des étagères de son échoppe. Me voyant arrêté, le boutiquier tenta de m'appâter en agitant sous mon nez un beau velours italien à vingt shillings l'aune. Je secouai la tête, et lui signifiai de mes doigts écartés que mes poches étaient vides. Le drapier haussa les épaules et se détourna, en quête de clients moins décevants.

Retrouver l'homme au capuchon dans cette marée humaine avait tout l'air d'une gageure, et pourtant, je l'aperçus, de l'autre côté de la rue, à l'entrée d'une venelle qui conduit à l'église de Tous-les-Saints. Il était absorbé dans une ardente discussion avec un individu vêtu d'une jaquette épaisse et d'un haut-de-chausse de drap gris, de fabrication domestique. Pour je ne sais quelle raison, ils s'enfoncèrent soudain dans l'ombre de la venelle. Leurs manières de conspirateurs m'intriguaient. Je traversai la rue en me faufilant entre les charrettes bourrées de marchandises et une élégante vinaigrette¹². Les odeurs savoureuses d'une rôtisserie voisine chatouillaient mes narines.

¹² Il s'agit d'une voiture à deux roues, en forme de chaise à porteurs, ainsi appelée en raison de sa ressemblance avec les chariots des vinaigriers. (N.d.T.)

En fait, la rôtisserie était sise près de l'église de Tous-les-Saints, à l'angle de Corn Street et de la venelle. Je m'arrêtai pour y acheter une tourte, ce qui me permit de repérer deux silhouettes sombres, accotées contre le porche de l'église. Je passai devant elles et, tout en mordant dans ma tourte, je risquai un regard furtif dans leur direction ; trop occupés par leur débat, les hommes ne me prêtèrent pas attention. Je m'arrêtai et revins sur mes pas, frôlant de près le mur de l'église. Par chance, la venelle était sombre et la lumière tombait rapidement. La journée n'avait pas tenu les promesses du matin.

Je fourrai le reste de tourte dans ma bouche et m'aplatis contre le mur extérieur du porche. Les deux hommes parlaient bas, mais j'entendais distinctement leurs propos. Quelques répliques me suffirent pour élucider le mystère de l'homme au capuchon.

— Si un homme se repent avec sincérité de ses péchés, la confession est inutile. L'absolution donnée par un prêtre n'est que contrefaçon et damnation.

Je reconnus aussitôt la voix grave et les rauques accents que j'avais entendus dans le cottage de Jenny Hodge et à la porte de maîtresse Walker.

— Car tout homme sera condamné par sa propre culpabilité et sauvé par son propre mérite. Serait-il l'antéchrist lui-même, il est impossible que ses méfaits lui soient pardonnés par un autre.

J'entendis l'autre homme racler le sol de ses pieds.

— Si vous voulez dire que Sa Sainteté le pape... commença-t-il.

Son interlocuteur l'interrompit :

— Je vous dis que pas un homme sur cette terre ne devrait être nommé pape ! Nous devrions tous vivre à la façon dont vit l'Église grecque, selon nos propres lois ! Pas un Anglais authentique ne devrait être sous la tutelle de Rome. Et qu'en est-il des prêtres qui ont eux-mêmes commis des péchés mortels, je vous le demande ? De tels hommes sont-ils habilités à administrer le Sacrement ? Quelle parodie de justice qu'ils

puissent s'abriter près de l'Église de Rome et que leurs crimes demeurent impunis !

— J'ai... J'ai réfléchi à tout cela, admit l'homme en gris, après un moment de silence.

— Alors, participez à une de nos réunions, l'adjura l'homme au capuchon. Des prêcheurs plus savants que moi y développent notre doctrine dans son intégralité. À la sortie de la ville, dans le grand défilé qui coupe à travers les collines, il y a une grotte où nombre d'entre nous se retrouvent une fois par mois, un mercredi.

— Je vais y réfléchir, promit l'autre, mais ce ne sera pas facile de partir sans provoquer des questions de la part de ma femme. Elle ne partage pas mes croyances. C'est une femme pieuse, qui passe son temps à genoux dans l'église.

— Le juste trouvera sa voie, assura l'homme au capuchon. En attendant, vous-même, libérez-vous du superflu. Rappelez-vous les paroles de John Wyclif¹³ : « Les monuments superbes et les ornements tapageurs détournent l'esprit du fidèle. »

Après une nouvelle pause, l'homme en gris émit à voix très basse un autre doute :

— La transsubstantiation du pain et du vin... Cela aussi me trouble.

— Cela nous trouble tous, murmura son mentor. Le pain est du pain et le vin est du vin. Ils ne peuvent se transformer en chair et en sang parce qu'un prêtre profère sur eux quelques mots de consécration. Le corps du Christ peut être présent à l'eucharistie ; il peut être présent en vous aussi bien que dans le pain et le vin, mais cela est différent. La doctrine de la

¹³ Théologien anglais (v. 1330-1384), érudit et chef d'école, John Wyclif (ou Wycliffe) manifesta très tôt un anticléricalisme virulent. Opposé à l'autorité ecclésiastique et à certains dogmes du catholicisme, il voyait dans une Église pauvre la seule qui soit conforme à l'Évangile et se fiait à l'autorité exclusive de la Bible. Il influença de nombreux mouvements hétérodoxes. Après sa mort, il fut condamné comme hérétique par le concile de Constance. (N.d.T.)

transsubstantiation confère aux prêtres un pouvoir qu'en fait ils ne possèdent pas. Que pas un homme ne possède.

J'en savais assez. Il était temps que je m'éloigne avant qu'ils découvrent ma présence. Je quittai l'appui du mur du porche, me glissai entre les maisons voisines de Cock Terrace et repris ma route vers le pont par St Nicholas Street et St Nicholas Back. Toutefois, avant de m'engager dans Redcliffe, je me penchai sur le mur du port pour contempler les profondeurs boueuses de l'Avon.

Ainsi, l'homme au capuchon était un prêcheur lollard¹⁴ itinérant, qui militait sur le territoire qu'on lui avait affecté, faisait des convertis quand il le pouvait et tenait des réunions secrètes pour les adeptes de sa confession. Peut-être lui-même avait-il été prêtre autrefois ; mais les lollards faisaient peu de cas de la prêtrise et de l'imposition des mains ; beaucoup d'entre eux étaient des laïcs. Je m'en voulais de ne pas avoir deviné plus tôt la vérité, car il est bien connu que Bristol est un foyer notoire de dissidence religieuse. J'ignore d'ailleurs pourquoi il en est ainsi et le phénomène demeure aussi vrai de nos jours qu'autrefois. Pour des raisons qui m'échappent également, dans tout le royaume, les communautés de tisserands ont toujours fourni à Wyclif de nombreux disciples.

J'avais dû contempler un long moment le courant sombre et mélancolique de la rivière avant de réaliser tout à coup la portée de ma découverte. L'exclamation que je poussai en me redressant fit tressaillir deux jeunes pêcheurs installés plus loin sur le mur. Je venais de réaliser que non seulement William Woodward mais aussi Edward Herepath devaient appartenir à la confession hérétique. Margaret m'avait dit et redit que son

¹⁴ Le mot lollard – de l'allemand *lullen* : chanter à voix basse – désignait à l'origine des confréries allemandes qui, depuis le début du XIV^e siècle, soignaient les malades lors des grandes épidémies. En Angleterre, le terme fut appliqué aux disciples de John Wyclif. Vivant en marge de l'Église officielle, hypocrite à leurs yeux, les lollards contribuèrent par leurs prédications à la révolte paysanne de 1381 et furent durement réprimés par la monarchie. (N.d.T.)

père était pieux ; à ces deux occasions, l'infexion de sa voix m'avait surpris. Dès le début, j'avais senti qu'elle me dissimulait un secret et je savais à présent quel il était. Elle avait dû réprouver sévèrement les croyances de William, non parce qu'elle-même était une fille soumise de la Sainte Église mais à cause de la menace qu'elles représentaient pour Lillis et pour elle. Si la confession de William Woodward avait été dénoncée, à moins d'abjurer il aurait brûlé sur le bûcher, et les soupçons se seraient étendus à sa famille. L'échevin Weaver aurait alors expulsé sans scrupules les deux femmes de son cottage.

Depuis que l'hérésie s'était implantée au début du siècle dernier, on avait exécuté beaucoup de lollards, y compris des hommes renommés. Le plus célèbre était Sir John Oldcastle, ami et compagnon du grand Harry de Monmouth, dont la protection ne l'avait pas sauvé. Pas plus que sa situation à Bristol ne sauverait Edward Herepath si ses croyances devenaient de notoriété publique. Ce qui pouvait expliquer pourquoi cet homme respectable avait toléré les débordements de son frère, pourquoi il avait choyé et protégé l'extravagant dépravé qu'avait été Robert Herepath. Si Robert avait barre sur son aîné, ce pourrait être une explication.

Je fis demi-tour et revins lentement vers le pont où il y avait encore beaucoup de monde. Des trouées de ciel bleu persistaient, malgré les nuages accumulés, mais il ne gêlerait pas cette nuit. venues de la mer, des rafales de pluie remontaient la rivière à contre-courant et la température s'était adoucie. Mes pensées revinrent vers Edward Herepath et ses curieux rapports avec William Woodward. Tout portait à croire qu'ils s'étaient rencontrés lors des réunions secrètes dans la grotte du défilé et, grâce à l'amitié nouée dans ce cadre, la charge de collecteur de loyers avait été offerte à William. En confiant à Edward son peu de goût pour le métier à tisser et son amère conviction d'avoir été victime de la partialité des tisserands, il avait mis son cadet dans l'obligation morale de l'aider quand l'occasion s'en présenterait. D'après mon expérience, les croyances partagées forgent des amitiés plus solides et des alliances plus robustes que tous les liens du sang.

Cet après-midi, j'avais appris du nouveau et franchi une étape sur la voie de la vérité, mais la vive allégresse que j'en ressentis fut presque aussitôt sapée par le doute. Était-ce une étape dans la bonne direction ? Ma découverte avait-elle seulement le plus mince rapport avec la disparition et la réapparition de William Woodward ? Mon excitation s'effondra d'un coup, me laissant abattu. Mes facultés de déduction me lâchaient.

Le carillon sonnait les vêpres quand je passai devant l'église St Thomas ; j'entrai et me joignis aux fidèles assemblés dans la nef. Je n'avais pas assisté à la messe depuis des jours et j'en étais tourmenté. « Tu te laisses aller », me dis-je sévèrement mais, en même temps, je m'interrogeais sur les raisons de cette subite crise de conscience. Était-ce les propos des lollards qui m'avaient troublé ? Me sentais-je au fond de moi-même d'accord avec leurs arguments ? Je me signai en toute hâte sans délivrer pour autant mon esprit des idées hérétiques.

Transsubstantiation ou consubstantiation¹⁵ ? Qui avait raison ? D'autres puissances encore plus anciennes que la chrétienté luttaient toujours pour se faire entendre. Souvent, quand je parcourais les layons des forêts silencieuses, seul sous le couvert des fiers massifs de chênes et de hêtres hérités de nos ancêtres saxons, j'avais ressenti autour de moi des présences étrangères : celle de Robin Goodfellow, peut-être, ou de Hodekin, le lutin des bois, ou de l'Homme vert¹⁶, l'esprit le plus terrible.

¹⁵ Transsubstantiation – changement de la substance du pain et du vin en la substance du corps et du sang du Christ – et consubstantiation – présence réelle du Christ dans le pain et le vin – sont deux thèses qui, chez les chrétiens, s'opposent depuis le III^e siècle. Dès 1378, John Wyclif prend parti pour une doctrine eucharistique proche de la consubstantiation, condamnée par le concile de Constance en 1415. L'Église traditionnelle, nommée ultérieurement catholique, est toujours restée attachée à la transsubstantiation.

¹⁶ Personnages de la mythologie nordique. (N.d.T.)

Margaret achevait ses heures de filage de l'après-midi quand j'entrai dans le cottage, mais il n'y avait toujours pas trace de Lillis.

— Tu as sûrement envie de te mettre à table, dit maîtresse Walker. Tu as l'air épuisé.

J'ôtai ma cape, posai mon bâton et m'assis sur un tabouret près du feu. J'étendis les mains vers les flammes et, sans rien dire, je la regardai enrouler dans un panier le fil qu'elle avait fabriqué, puis entasser dans un autre la laine brute, déjà teinte en rouge, le coloris auquel le drap de Bristol doit sa renommée. J'avais entendu maîtresse Walker l'appeler « ocre rouge » et elle m'avait appris que cette matière colorante se trouve dans certaines roches où elle court comme des veines.

Quand elle eut achevé ses rangements, elle se redressa et me regarda, les mains sur les hanches.

— Tu n'es guère bavard, ce soir. Tu ne m'en veux tout de même pas de ce qui s'est passé au dîner ? Je suis désolée de m'être fâchée, mais ça nous arrive à tous de temps à autre.

Je levai la main et la regardai droit dans les yeux :

— L'homme au capuchon qui était un ami de votre père est un prêcheur lollard. Maître Woodward appartenait à la même confession.

Mon intonation n'était pas interrogative. J'étais trop sûr de ce que j'avançais pour m'exprimer sous cette forme. Margaret simula la méprise.

— Non ! Bien sûr que non, il ne l'était pas ! Comment peux-tu poser une question pareille !

— Il ne questionne pas, mère.

Un coup de vent humide pénétra dans la pièce. Lillis était sur le seuil. Elle referma la porte, s'avança et s'accroupit pour ôter ses socques. Puis, tout en lançant son manteau sur la table, elle me dit :

— Oui, mon grand-père était disciple de John Wyclif.

— Lillis, au nom du Ciel ! cria Margaret en empoignant sa fille par le bras. Tu perds la tête ! Claironner une chose pareille... Et toi, colporteur ! poursuivit-elle en tournant vers moi ses yeux flamboyants. Comment oses-tu porter de telles accusations ? Imagine seulement que ce soit un voisin et non Lillis qui soit

entré ! Il aurait pu t'entendre. Tu veux vraiment nous faire expulser de chez nous ?

— Je regrette, dis-je, mais je dois savoir la vérité. Cela peut être en rapport avec la disparition de votre père.

— Tu délires ! Et de quelle manière ?

Je haussai les épaules :

— Je l'ignore encore, mais je vous avais prévenue : il me faut tout savoir de maître Woodward.

Lillis rejeta la tête en arrière. Disparus, les rubans de soie. Elle avait libéré ses cheveux qui bouclaient dans son dos, comme une crinière noir de jais.

— J'aurais dû te le dire plus tôt, admit-elle d'un ton dédaigneux. D'autant que la plupart des tisserands sont des lollards. Il n'y a vraiment pas lieu de s'effrayer.

— Mais beaucoup ne le sont pas, repartit sa mère. Et il y a aussi ceux qui nous veulent du mal. Si l'un d'eux murmure que ton grand-père était hérétique, la rumeur filera tout droit jusqu'à l'échevin. Tu souhaites peut-être qu'on nous jette à la rue ? Moi pas !

J'intervins avant que Lillis pût répondre.

— Vous n'avez rien à craindre de moi, dis-je tranquillement. Vous savez que jamais je ne vous ferai de mal. En fait, maîtresse Walker, il est inutile que vous parliez. Je sais que Lillis dit la vérité.

Un souvenir me revint tout à coup :

— Le livre... Il y a un livre dans le coffre, caché sous les vêtements. Quand vous m'avez montré les effets que votre père portait lorsqu'il est revenu chez vous, je l'ai vu. Des coins de vélin, une reliure de velours...

Mon idée était déjà faite sur la nature du livre.

Margaret Walker était toujours sur la défensive mais Lillis lui demanda la clé et ouvrit le coffre. Ayant prestement évacué un monceau de vêtements, elle se tourna vers moi, l'in-folio serré contre sa poitrine. Désespérée, sa mère gémissait, le visage enfoui dans ses mains. Lillis posa soigneusement le livre sur la table, puis recula d'un pas pour l'admirer, la tête penchée de côté.

Malgré les outrages du temps – la couverture déteinte, usée par endroits jusqu'à la trame, les fermoirs et signets ternis, et le décor de la couverture devenu illisible car la plupart des petits clous avaient disparu –, il était magnifique. Les feuilles étaient faites d'un très beau vélin et l'écriture des plus soignées. Je l'ouvris au hasard et lus quelques lignes de l'Évangile selon saint Jean. J'avais deviné qu'il devait s'agir d'une bible lollarde ; néanmoins, ce fut un choc de lire le texte en anglais, et non en latin, et de comprendre d'emblée ce que je lisais, sans l'effort et le délai qu'impose la traduction. Les paroles de Notre-Seigneur jaillissaient de la page, merveilleusement spontanées et vibrantes. Je savais que pas une phrase n'en avait été biffée par l'arbitraire d'un prêtre, pas un passage omis car il était jugé contestable ou, pis encore, ambigu et sujet à des lectures différentes. Je compris tout à coup pourquoi l'Église tenait tant à ce que les Écritures ne fussent pas lues en anglais : tous les hommes et toutes les femmes de ce pays auraient alors pu choisir leur propre interprétation de la parole du Christ.

Je gardai pour moi ces réflexions et demandai à la cantonade :

— Comment maître Woodward s'est-il procuré ce livre ?

Margaret Walker découvrit son visage, soulagée, je crois, que je n'aie pas reculé d'horreur ou menacé de révéler aux autorités l'existence de ce livre hérétique. Mon sourire dut l'encourager, car elle parvint à me sourire en retour.

— Je ne sais pas, dit-elle, mais quelqu'un le lui a donné. Comme tu vois, c'est la bible d'un gentilhomme. Père n'a jamais eu les moyens de s'offrir un si bel objet.

Je hochai la tête, certain de connaître l'identité du donateur.

— Maître Woodward savait-il lire ? demandai-je.

— Aucun de nous n'a jamais su lire ! intervint Lillis, en tirant un tabouret près du mien. Mais moi, j'aimerais savoir mes lettres, si quelqu'un veut bien me les apprendre, ajouta-t-elle en me défiant du regard.

— Non, père ne savait pas lire, confirma maîtresse Walker, mais le prêcheur devait lui faire la lecture de passages du Livre quand il venait le voir.

— Il l'avait emporté à Bell Lane ?

— Oui. C'est moi qui l'ai rapporté ici quand j'ai cru que père était mort. Je sais que j'aurais dû m'en défaire, mais je n'ai pas pu. Je l'ai caché dans le coffre. Plus tard, je me suis félicitée de l'avoir gardé. Il a procuré un peu de paix et de réconfort à père pendant ses derniers jours, quand son pauvre cerveau sombrait dans la confusion à cause de la raclée qu'il avait prise.

— Et après sa mort, vous n'avez pu vous résoudre à vous en débarrasser au profit d'un de vos voisins lollards. Je pense à Burl Hodge, par exemple.

— Tais-toi ! souffla Margaret en posant l'index sur ses lèvres. Ce sont des choses que l'on sait, mais dont on ne parle jamais à voix haute.

— Vous-même, avez-vous été tentée par l'hérésie ? demandai-je.

— Que les imbéciles bravent les flammes du bûcher s'ils le veulent ! proféra-t-elle en secouant vigoureusement la tête. C'est pure et impardonnable folie de ma part d'avoir gardé ce livre. Je vais m'en débarrasser dès que possible.

Mon intuition me disait pourtant qu'elle ne le ferait pas. Malgré le vrai danger que représentait sa détention, elle le garderait, caché au fond du coffre, car il avait beaucoup signifié pour son père. Et je pris du même coup la pleine mesure de la loyauté de ces femmes fortes et fières à l'égard de ceux qu'elles aimait. Impulsivement, je me tournai vers Lillis et lui saisis la main :

— Je t'apprendrai tes lettres. Dès que nous aurons le temps. C'est promis.

Le joyeux, l'éblouissant sourire qu'elle m'offrit transforma son mince visage et la rendit presque belle. Comment avais-je bien pu prétendre que Lillis était quelconque ? Nous déposâmes la bible au fond du coffre, puis empilâmes par-dessus tous les vêtements. Cette fois, les robes des femmes vinrent en premier, suivies de la couverture, des draps et de la vieille cape de bure. Puis ce fut le tour des chaussures, du haut-de-chausse et pour finir des effets portés par William Woodward. Quand Lillis plaça les brodequins, la déformation qu'ils avaient subie retint de nouveau mon attention. Visiblement, ils avaient été fabriqués pour un individu plus petit, mais à peine plus petit, sinon les

coutures des caleçons et de la chemise auraient craqué. Or elles n'étaient que fatiguées. Je dépliai une fois encore le justaucorps couleur d'ambre, et ce fut alors que je vis les légères taches rouille sur le col et les épaules.

CHAPITRE XVI

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda Lillis de sa voix pointue.

J'avais dû m'exclamer bruyamment, car elle et sa mère me dévisageaient, les yeux arrondis d'étonnement.

Je tendis le justaucorps et Lillis s'approcha pour l'examiner par-dessus mon épaule. Ses cheveux soyeux frôlèrent ma joue.

— Des taches de sang. Regarde. Ces traînées pâles autour du col, comme des taches de rouille. Et là aussi, sur les épaules.

Passant le bras devant sa fille, Margaret attrapa prestement le vêtement qu'elle soumit à une inspection scrupuleuse.

— Tu as raison, dit-elle enfin. Le justaucorps a été lavé et blanchi au soleil mais, si l'on y regarde de très près, on décèle quelques taches. Le velours a perdu sa couleur et il s'effiloche par endroits, comme s'il avait été frotté entre deux pierres.

Tremblant d'excitation, je sortis la chemise du coffre et la tendis vers la lumière, sûr de ne rien y trouver, car le lin, surtout le lin blanchi, est facile à laver ; les taches de toute origine disparaissent sans qu'on ait trop à frotter. Lillis eut la bonne idée d'utiliser la chandelle ; en la tenant de façon que sa flamme éclairât le tissu de l'autre côté, elle décela une trace brun rouille près de la bande d'encolure.

— Je n'y comprends plus rien, fit Margaret, la voix mal assurée. Père ne portait pas ces vêtements au moment de son enlèvement mais quand il est revenu chez nous...

Le front plissé, je m'accroupis sur mes talons. Lillis replia le justaucorps et la chemise, les rangea dans le coffre dont elle rabattit le couvercle.

— Nous nous trompons sûrement quelque part, dis-je lentement. Il doit y avoir une façon différente d'envisager les événements qui nous aiderait à comprendre cette découverte. Votre père a dû être attaqué alors qu'il portait ces vêtements.

Je me souvins tout à coup du mystérieux cavalier que Henry Dando avait vu chevauchant le bai. Pourquoi n'aurait-il pas porté les effets imprégnés de lavande et de musc, à présent repliés dans le coffre de chêne de maîtresse Walker ? Il est vrai que Henry Dando n'avait pas fait état d'un justaucorps couleur ambre, mais il y avait aussi une excellente cape de ratine doublée d'écureuil ; par un froid matin de mars, son propriétaire l'avait sûrement endossée et elle dissimulait tous les autres vêtements. Je n'avais ni preuve ni raison valable à l'appui de mon hypothèse, mais quelque chose me disait que j'avais raison. Peut-être que Henry Dando, sans bien s'en rendre compte, avait reconnu le cheval et la cape s'il avait déjà vu Edward Herepath la porter.

— Avez-vous montré ces vêtements à quelqu'un ? demandai-je à Margaret Walker. À maîtresse Ford, par exemple ?

— Non, pas à elle. C'était généreux de sa part de venir voir père mais elle ne pouvait s'attarder plus de quelques minutes et je ne voulais pas l'ennuyer avec ces détails. Maître Herepath, lui, n'a pu se décider à venir, mais il nous faisait porter de la soupe de ses cuisines. Un breuvage amer et imbuvable, entre nous soit dit.

Je soupçonnai un autre motif derrière les réticences de Margaret : elle craignait que la possession de ces vêtements coûteux soit considérée comme illégale et que l'on recherche leur vrai propriétaire. Elle projetait sans doute de les vendre le jour où elle serait dans le besoin, et ce n'était pas moi qui l'en aurais blâmée.

— Alors, à personne d'autre ? insistai-je.

— Si, à Nick Brimble, c'est le seul. C'est lui qui m'a conseillé de ne rien dire et de les cacher.

— Personnellement, je n'y vois aucun mal, dis-je en me redressant. Quelqu'un a donné ces vêtements à votre père pour qu'il les porte. Donc ils lui appartenaient légalement et à présent ils sont à vous.

— Qu'est-ce que je t'avais dit, mère ! s'écria Lillis avec un clin d'œil tendre et moqueur.

Puis son attention se tourna vers moi :

— À ton avis, qu'est-ce que tout ça signifie ?

Contre toute attente, je fus ému par l'expression confiante et puérile de son visage, par sa conviction spontanée que je serais en mesure de tout expliquer. J'avais presque l'impression de trahir cette confiance quand je répondis en secouant la tête :

— Pour le moment, malheureusement, je n'en sais rien. Mais je serai peut-être à même de trouver la solution si j'y réfléchis beaucoup.

— Pour le moment, tu as surtout besoin de dîner, intervint vivement maîtresse Walker. Lillis ! Tire un mazer¹⁷ de bière du tonneau pendant que je vais chercher des anguilles salées dans le pot. Avec les gâteaux d'avoine qui restent du petit déjeuner, ça ira très bien.

Je regardai les deux femmes s'agiter autour de moi, aussi désireuses l'une que l'autre d'assurer mon bien-être. Pour la première fois depuis le début de mon séjour forcé chez les Walker, je me sentais vraiment chez moi. Après tout, me dis-je, ce pourrait être une bonne solution de choisir leur cottage comme quartiers d'hiver. Qu'est-ce qui m'attend à Wells ? Mes parents sont morts et cela fait longtemps, après tout, que je n'ai vécu là-bas. Les amitiés d'enfance se refroidissent avec l'absence et je n'ai plus un parent vivant. Même si je n'obtiens pas l'autorisation de commercer dans l'enceinte des murs de Bristol, il y a quantité de villages environnants où je pourrais exercer. De plus, si j'épouse Lillis... Je sursautai et tranchai résolument le fil de ma rêverie. Chaque chose en son temps, m'admonestai-je.

Je passai une fort mauvaise nuit, sans cesser de m'agiter et de me retourner dans mon lit à roulettes, tout comme mes pensées sautaient sans transition de mes problèmes personnels à ceux de lénigme que j'avais promis de résoudre. Au bout d'un moment, pourtant, les complications majeures de la disparition de William Woodward éclipsèrent mes propres soucis. Il y avait son chapeau taché de sang, repêché dans la Frome, les habits maculés de sang dans lesquels il était revenu chez sa fille, cinq mois après qu'on l'avait vu vivant pour la dernière fois. Cela faisait trop de sang. Entre-temps, un homme accusé de l'avoir

¹⁷ Pot en bois d'érable, généralement sculpté. (N.d.T.)

assassiné avait été pendu, bien que le corps n'eût pas été retrouvé, tant l'opinion publique était convaincue de la culpabilité de Robert Herepath. Cependant, il était indéniable que Robert avait volé l'argent de son frère et qu'il avait été un jeune homme arrogant, ingouvernable et couvert de dettes. Mis à part son frère aîné, la seule personne qui l'avait aimé s'était finalement retournée contre lui.

Subitement exaspéré par l'impression de coucher sur une paillasse bourrée de glands, je m'assis en étouffant un juron. De l'autre côté des rideaux, Margaret Walker ronflait et Lillis, pensai-je, dormait elle aussi. Elle avait paru fatiguée pendant le souper et s'était retirée tôt, après m'avoir picoré la joue : un baiser timide et bref. Le bonheur que lui causait mon changement d'attitude à son égard l'avait rendue indolente et je me rendis compte, non sans malaise, qu'elle tirait sa force de la colère et de l'agressivité. Néanmoins, je lui avais promis de lui apprendre ses lettres et je le ferais avant de me décider à propos de notre mariage.

Lors de mes enquêtes précédentes, l'inspiration m'avait brusquement saisi pendant les heures paisibles de l'aube, mais cette nuit-ci, j'avais l'esprit par trop confus pour tenter d'y mettre de l'ordre. Des idées rôdaient, affleurant la surface, comme ces poissons qu'on entrevoit sous la pellicule gelée d'un cours d'eau, mais j'étais incapable de briser la glace pour les libérer. Pour me réconforter, je redis mes prières, répétai les invocations et les formules familières et, pour finir, j'y ajoutai une supplique de mon cru : « Mon Sauveur, m'écriai-je non sans quelque raideur dans l'intonation – quoi qu'en dise l'Église, je n'ai jamais cru que Dieu exige de nous une basse flagornerie –, si Vous voulez que je résolve cette énigme, il faut me donner un coup de main. Ce n'est pas juste de me laisser tout sur les bras, ajoutai-je avec un rien de mauvaise humeur. Rappelez-Vous, je n'étais franchement pas bien ces derniers temps. »

Puis je me recouchai, me recroquevillai sur mon côté droit et le sommeil m'emporta.

J'avais terminé mon petit déjeuner et je me rassais, assis devant la table. Lillis était partie chez le teinturier chercher de la laine pour sa mère et maîtresse Walker, à l'autre bout de la table, cuisinait pour la journée. Elle mélangeait en quantités égales de la farine d'avoine et de la graisse et du sang de mouton pour faire du boudin. J'interrompis un instant ma toilette pour la regarder faire. J'étais en train de ranger mon rasoir dans mon balluchon lorsque Lillis revint, chargée de son panier. Elle me gratifia de son sourire félin.

— Du boudin ? J'adore !

J'enfilai mon pourpoint de cuir :

— Malheureusement, je ne serai pas là pour le partager avec vous. Je pars pour quelques jours, à Gloucester.

Margaret Walker leva les yeux, consternée :

— Gloucester ! Qu'as-tu l'intention de faire là-bas ?

— D'abord, tu n'as pas de cheval, objecta Lillis.

— Pas besoin de cheval tant qu'on a ses deux jambes, répondis-je. Cela me prendra deux ou trois jours et je connais la route. Je l'ai parcourue plus d'une fois. À vol d'oiseau, une trentaine de miles.

— Mais pourquoi ? insista maîtresse Walker.

Je me demandai un instant si oui ou non j'allais le leur dire ; tout bien considéré, je n'avais pas de raison de faire le cachottier :

— Je veux essayer de savoir si Edward Herepath a vraiment passé le jeudi et la nuit du vendredi dans la ville, comme il l'a dit en mars dernier ; la nuit de l'Annonciation de Notre-Dame et la suivante. Malgré le temps passé, quelqu'un se souviendra peut-être de lui.

— Mais pourquoi ? Tu ne le crois pas sur parole ? demanda Lillis.

— J'ai besoin de savoir s'il disait la vérité, répondis-je, tête. Vous m'avez demandé de déchiffrer cette énigme et je m'y emploie.

Lillis se tourna impétueusement vers sa mère :

— Dis-lui de ne pas y aller, mère. Il a été malade. Il fait un sale temps. Il va se tuer !

— J'en doute, répondit maîtresse Walker en me regardant posément. Pas un gaillard de cette trempe. As-tu l'intention de revenir ?

Je lui retournai son regard, sans ciller :

— Je vous le promets.

Elle se détendit et se remit à pétrir son boudin avec une vigueur accrue.

— Dans ce cas, fais comme tu l'entends.

Elle s'essuya les mains sur son tablier :

— Tu as besoin d'argent. Tu m'as payé les semaines écoulées et davantage. Laisse-moi t'en restituer une partie.

— Non, dis-je avec fermeté. J'ai encore un peu de marchandise, assez pour prendre la route. J'emporte ma balle et je vendrai au fur et à mesure. Cela fait trop longtemps que je ne travaille pas.

— Ça te retardera, objecta-t-elle. Tu seras parti plus longtemps qu'il n'est besoin.

— Je reviendrai, vous avez ma parole, dis-je en m'accroupissant pour installer ma balle sur mon dos. Vous n'avez aucune raison d'être inquiète. Mais j'ai besoin de fouler la route sous mes pieds, de me sentir libre et non d'être retenu par charité. De ne plus être prisonnier des murs d'une ville et de sentir l'espace autour de moi.

Je vis le visage de Margaret Walker se durcir. Elle venait de comprendre que je ne m'installerais jamais dans une existence casanière, que j'étais un vagabond par choix, non par nécessité. Pendant les soirées qui nous rassemblaient autour du feu, je lui avais raconté ainsi qu'à Lillis quelques bribes de mon passé mais, jusqu'à ce moment précis, je crois qu'elle n'avait pas réellement admis que ma décision de me faire colporteur relevait d'un choix personnel et non d'une contrainte extérieure, plus ou moins liée aux circonstances. C'était un choc pour elle de découvrir que le goût du voyage était dans ma nature et qu'il en était un ressort essentiel.

— Même les vagabonds qui courrent le monde entier ont besoin d'un lieu où revenir, dis-je tranquillement.

J'achevai de draper ma cape autour de ma personne et de ma balle. Ainsi transformé en bossu monstrueux, je l'interrogeai du regard et sus qu'elle m'avait compris.

Je me dis qu'elle finirait par renoncer à ses fantasmes et par s'arranger des choses telles qu'elles sont. C'était une femme sensée qui avait appris à ne pas trop attendre de la vie. Elle voulait un mari pour Lillis et des petits-enfants pour les berger dans son giron. Ayant dû trop longtemps parer à tout, elle aspirait aussi, je le sentais, au réconfort d'une présence masculine permanente dans son cottage. Mais si telle n'était pas la volonté de Dieu, elle s'arrangerait de ce qui s'offrait.

Sûrement pas sa fille ! Lillis s'était jetée sur moi et ses bras minces enlaçaient mon cou.

— Tu ne partiras pas ! Je te l'interdis ! criait-elle frénétiquement.

Je baissai les yeux sur son petit visage farouche, si proche du mien. Ses lèvres frémistantes découvraient ses dents pointues, ses prunelles étincelaient de fureur. Je détachai posément ses mains pour me libérer de son étreinte.

— Je pars, dis-je calmement. Ni toi ni personne ne peut m'en empêcher.

— Moi, si ! Et voilà comment !

Avec une énergie furieuse, elle se mit à cogner ma poitrine en hurlant :

— Tu ne me quitteras pas ! Tu ne me quitteras pas !

Margaret regardait, un petit sourire cynique aux lèvres car elle connaissait d'avance l'issue du combat. Ma taille et ma force m'ont toujours conféré un avantage injuste. C'était plus que jamais le cas. Je soulevai Lillis, la posai sur le côté et me dirigeai vers la porte tandis qu'elle sanglotait, impuissante.

Souriant, je revins sur mes pas et, relevant de l'index son fin menton, je plaquai fermement un baiser sur ses lèvres. Elles avaient un petit goût salé.

— Tu me reverras le moment venu et pas avant, dis-je. Mais tu me reverras.

Je l'embrassai de nouveau et partis.

J'étais libre. J'étais mon propre maître. J'avais échappé à la tyrannie tracassière des femmes et j'avais des ailes aux talons, en dépit du temps couvert, tandis que je traversais le pont de la Frome, passais la porte de la Frome et m'avançais dans Lewin's Mead¹⁸. L'endroit était jadis un pré, propriété d'un intendant du château, m'avait-on dit ; mais des habitations, y compris certaines dépendances du monastère franciscain, avaient empiété sur l'espace. C'était déjà le sort de beaucoup de nos terres lorsque les villes commencèrent à s'étendre hors les murs. Et de nos jours, en l'an de grâce 1522, les villes déploient leurs tentacules toujours plus loin dans la campagne. Je prévois l'époque où les murs fortifiés perdront toute utilité pratique. Mais le monde change, et je suppose que seuls les vieillards comme moi regrettent le passé.

Puis je parcourus Silver Street et Magdalen Lane, et passai devant le couvent des religieuses qui me fit penser à Cicely Ford. Mon cœur s'émut au souvenir de la main glissée au creux de mon coude, et du charmant et doux visage levé vers le mien, plein de confiance. Mais là, j'avais nettement repéré que Dieu était à l'ouvrage ; Cicely n'était ni pour moi ni pour aucun humain. Je tournai dans Stony Hill, la route que le mystérieux cavalier avait empruntée ce matin de mars de l'année dernière et, laissant l'église St Michael sur ma gauche, je grimpai sans hâte vers le moulin à vent, perché sur les hautes terres au-dessus de la ville. Ses ailes tournaient, mues par la brise qui souffle en permanence sur les hauteurs environnant Bristol. Je fis demi-tour sur place pour contempler la cité dont les maisons, depuis des siècles, se pressent aux abords du confluent de la Frome et de l'Avon. Puis, résolument, je dirigeai mon regard vers le nord-nord-est, vers Gloucester.

À la tombée de la nuit, je n'étais pas loin, m'étant arrêté dans le vieux chef-lieu de Sodbury, où je vendis quelques articles sur la place du marché pour payer mon logement dans une auberge correcte. Le lendemain étant un dimanche, j'assistai aux services de tierce-sext et de none, puis décidai d'attendre le lundi pour reprendre la route. J'assistai également aux vêpres à

¹⁸ *Mead, meadow* : pré, prairie. (N.d.T.)

l'église paroissiale, à la grande joie du patron et de sa femme, très conscients que leur ravissante fille, modèle de dévotion religieuse, n'était pas étrangère à ma piété.

Le lendemain matin, cependant, je m'obligeai à partir tôt. Les bons vœux de la famille me tintèrent aux oreilles quand je repris la route et j'emportais au fond de ma poche deux tourtes au poulet de la patronne. Bientôt, il me fallut surveiller mes pas, car mes brodequins s'embourbaient dans la fange d'une piste défoncée, rabattre mon capuchon sous une rafale de neige fondu et serrer plus étroitement ma cape. Tout était froid, lugubre et misérable. Un cavalier vêtu d'un manteau écarlate était la seule note colorée dans le paysage. Les voyageurs se faisaient rares au cœur de l'hiver et il fallait vraiment une raison impérieuse pour ne pas rester sagement claquemuré au coin du feu. Aussi, quand un chariot conduit par un étourdi m'éclaboussa jusqu'aux cuisses, tous les désagréments que j'avais endurés sans sourciller pendant les trois hivers précédents m'apparurent subitement comme une pénitence inutile. Allons, Margaret et Lillis Walker m'attendaient...

Finalement, mon voyage dura cinq jours, car je trimbalais ma balle dans des hameaux et des villages isolés dont, à cette période de l'année, les habitants accueillaient avec plaisir tout voyageur, et avec des transports de joie un colporteur : je proposais aux femmes des aiguilles et du fil, aux hommes un nouveau couteau de chasse et aux jeunes filles des rubans pour leurs cheveux. J'aurais pu vendre trois fois le contenu de ma balle ; hélas, mon stock était bas lorsque j'étais parti. Je me maudissais de ne pas l'avoir complété sur le quai de Bristol avant de me mettre en route. Mais cela m'aurait encore plus retardé ; quoi qu'il en fût, ma bourse était pleine à craquer quand j'atteignis Gloucester.

Le jeudi, dans la lumière indécise du crépuscule imminent, je passai sous la voûte de la porte de l'Ouest et débouchai dans une rue fort animée où le tumulte des jours de marché commençait tout juste à s'atténuer. Je m'arrêtai chez un mercier auquel j'achetai une paire de hauts-de-chausses flambant neufs – ceux que je portais étaient trempés – et un joyeux chapeau brun-roux, qui me coûta six pence ; puis je fis halte devant l'étal d'un

marchand de tourtes pour choisir mon souper. Quant à remplir ma balle, cela pouvait attendre, décidai-je, et je partis à la recherche du prieuré de St Oswald que je découvris à l'ombre de l'église cathédrale St Peter. Je dormis là, sur le plancher de l'hôtellerie, en compagnie d'autres voyageurs venus s'abriter le temps d'une nuit. Le lendemain matin, le petit déjeuner de poisson séché et de bouillie d'avoine me rappela que nous étions vendredi. Je m'inondai la tête sous une pompe et tâchai de tailler ma barbe sans m'écorcher le menton avec un rasoir émoussé. Ce faisant, je pensais à Lillis et je rêvais d'eau chaude et d'une lame de couteau toujours soigneusement aiguisée. Lillis me manquait ; le confort domestique me manquait. Bizarrement, la liberté avait perdu un peu de son charme. J'étais bel et bien désireux de rentrer... à la maison.

CHAPITRE XVII

La pluie avait cessé pendant la nuit. Sous le ciel lumineux, le paysage prenait un relief inusité. Dans les lointains, arbres et toits semblaient taillés à même les nuages. Je ne me faisais pas d'illusions : dans moins d'une heure, il pleuvrait, mais, pour l'instant, la fine pellicule de neige sur les pavés miroitait au soleil. L'air froid me picotait le visage et les fenêtres des maisons que je longeais vibraient sous l'effet de la brise.

Suivant mon instinct, je me dirigeai droit vers l'auberge proche de l'abbaye de St Peter ; construite une centaine d'années plus tôt pour héberger les pèlerins venus visiter la tombe d'Édouard II, le roi assassiné, elle était toujours connue dans la ville sous le nom de *La Nouvelle Auberge*. Mon instinct ne m'avait pas trompé. Pendant le bref entretien que me consentit avec obligeance le patron surmené, j'engrangeai de précieuses informations. À ma demande, un marmiton l'avait tiré de ses cuisines où il surveillait la préparation du petit déjeuner de nombreux clients. Il arriva, transpirant avec abondance sous son tablier de cuir ; son crâne chauve luisait sous la lumière matinale. Vu les circonstances, on aurait pu lui pardonner un accès de mauvaise humeur, mais il comptait au nombre des rares humains qui disposent de courtoisie et de patience pour tous leurs frères, qu'ils soient de rang élevé ou de basse extraction.

— En mars dernier ? murmura-t-il, en se grattant l'oreille d'un index graisseux. Par la Vierge Marie, maître, cela fait un bout de temps. Le jour de l'Annonciation... Attendez voir ! Je me rappelle quelque chose. Vous dites qu'il est très grand, ce maître Herepath. Un gentleman bien vêtu, une jument rouanne... Oui, je le vois. Il est arrivé tard dans la soirée, quand la maîtresse et moi rentrions de complies. Il nous avait été

impossible d'aller à l'église plus tôt mais nous tenions, vous pensez bien, à faire nos dévotions à Notre-Dame. Il était crotté jusqu'aux genoux car il venait de Bristol, comme il nous a dit, et il avait chevauché tout le jour. Il a pris notre meilleure chambre, plus une salle privée. Oh oui, bien sûr que je m'en souviens ! Vous m'avez rafraîchi la mémoire.

— Combien de temps est-il resté chez vous ?

Le patron réfléchit à ma question, la tête pensivement inclinée, ignorant les appels bruyants des habitués de la taverne.

— Il est resté... il est resté deux nuits, le jeudi et le vendredi. Et il me revient tout à coup que le vendredi matin, il a reçu de la visite, un homme que je connais de vue, qui habite à la périphérie de la ville, près de chez les Frères gris¹⁹. Ils sont partis ensemble, tous les deux. Et qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? Laissez-moi une minute... Ah ! J'y suis ! Maître Herepath est revenu, conduisant un cheval, un grand et beau hongre noir, aux balzanes blanches. Il a demandé si je pouvais l'accueillir pour la nuit, en plus du sien, et le lendemain il est reparti pour Bristol, montant le noir et menant le rouan à la longe, attaché à sa bride.

Le patron s'interrompit pour appeler un marmiton pressé :

— Va dire à ces gentlemen que j'arrive. Je n'en ai plus pour longtemps.

— Et maître Herepath est resté à l'auberge toute la journée ? demandai-je d'un ton pressant, car je sentais flétrir son intérêt.

— Il a passé la nuit ici, dit le patron, mais il est parti toute la journée s'occuper de ses affaires. Ça oui ! confirma-t-il en se frottant vigoureusement l'oreille et retrouvant son animation. Maintenant que j'y pense, il est revenu à l'auberge un peu après le crépuscule et il y est rentré au moment où la cloche sonnait le couvre-feu !

J'étais tout indulgence devant l'air triomphant du patron dont la mémoire prodigieuse servait si bien mes intérêts.

— Il a même dit, reprit-il, qu'il avait été le dernier à franchir la porte de l'Ouest avant qu'elle ferme pour la nuit. Il arrivait

¹⁹ Les franciscains. (N.d.T.)

trop tard pour le souper et ma femme qui, je dois le reconnaître, n'est pas insensible à une noble tournure, lui a porté dans sa chambre de la soupe, du pain, du fromage et de la bière. Et maintenant, maître, vous voudrez bien m'excuser. Mes clients me réclament, comme vous ne pouvez l'ignorer. J'espère avoir pu vous être de quelque utilité.

— Beaucoup plus que cela ! Je vous remercie. Juste une dernière chose : comment s'appelle l'homme auquel maître Herepath a acheté le hongre ?

Le front plissé, le patron s'arrêta à la porte de la taverne. Il ne pouvait résister plus longtemps aux clamours de sa clientèle. Avant d'entrer, il me lança :

— Maître Richard Shottery, si ma mémoire est bonne.

L'information recoupait ce qu'Edward Herepath m'avait dit et je partis d'un pas confiant vers le monastère franciscain, niché au cœur d'un entrelacs de rues et de ruelles. En questionnant quelques passants, je trouvai la demeure de Richard Shottery, un homme au visage en lame de couteau et au nez effilé, qui manifesta autant de réticence à me parler que le patron de l'auberge avait témoigné de bonne volonté. Heureusement, j'avais laissé ma balle au prieuré, ce qui me permit de le berner sur ma profession, car jamais il ne se serait abaissé à converser avec un humble colporteur. Grâce à ce stratagème, je fus introduit près de lui.

— Ainsi, tu es au service d'Edward Herepath. Tu ne vas pas me prétendre que le hongre que je lui ai vendu mérite quelque reproche ; je ne te croirai pas. Un cheval de cette qualité ! Je te défie de trouver son pareil dans tout le royaume.

— Non ! Non ! protestai-je avec vivacité. Mon maître est enchanté de sa monture. Mais c'est un homme minutieux qui tient à garder le détail précis de toutes ses transactions. Il n'est pas sûr du jour où il vous a acheté le hongre, et comme je devais me rendre à Gloucester pour ses affaires, il m'a chargé de vous poser la question.

« Dieu me pardonne tous les mensonges que je débite, pensai-je. J'en serai quitte pour une pénitence lors de ma prochaine confession. »

Outré, maître Shottery renifla :

— Et c'est pour ça que tu me déranges ? Pour cette question dérisoire ? C'était en mars. Le lendemain du jour de l'Annonciation.

— Dans la matinée ?

— Pour l'amour du ciel, qu'est-ce que ça peut bien f... ? Matin, midi ou soir... Oui, oui, le matin. Il n'arrivait pas à se décider et je craignais d'avoir à l'inviter à dîner. Non que cela m'eût gêné, comprends-moi, mais ma femme était en convalescence.

Manifestement agacé de s'être laissé réduire à la défensive, Richard Shottery me foudroya du regard sous ses gros sourcils :

— Et maintenant, à moins que tu aies d'autres questions à me poser, mes affaires m'attendent.

Je m'inclinai avec l'obséquiosité qui convient à un bon domestique et pris congé, bien content de tenir cette confirmation de l'histoire du patron. Je revins au prieuré de St Oswald, y repris ma balle, puis me mis en quête d'un frère qui pourrait disposer d'un moment. Mon premier champ d'investigation fut l'infirmerie où, de fait, je trouvai plusieurs vieux moines qui se remettaient des maux qu'engendre l'hiver, les uns au lit, les autres blottis autour du feu qui ronronnait dans l'âtre. Ils firent place avec bonne grâce à l'étranger que j'étais, tout heureux d'échanger leur petit bavardage familier contre des nouvelles venues du vaste monde. Au bout d'un moment, je réussis à mettre la conversation sur le sujet des hérésies qui se propageaient rapidement parmi les pauvres, et plus précisément sur les disciples de Wyclif. Mes auditeurs commencèrent par retenir leur souffle et hocher leur tête vénérable, mais j'appris bientôt que Gloucester était un foyer de lollardisme presque aussi virulent que Bristol et que le mal pernicieux gagnait le pays de Galles. Pas plus tard que l'année dernière, raconta un des frères, dont les rares dents s'entrechoquaient d'horreur, trois lollards avaient été appréhendés sur l'autre rive de la Severn ; ils prêchaient leur message hérétique dans les villages et les hameaux de la forêt, et se déplaçaient le long de la frontière qui sépare l'Angleterre du pays de Galles.

— Mais d'autres arrivèrent pour les remplacer, ajouta-t-il avec un soupir. Il faudra toutes nos voix pour triompher du

Diable, maître Chapman. C'est pourquoi je vous exhorte à réciter vos prières.

Je le lui promis. J'avais honte d'avoir leurré ces bons frères par mes démonstrations de piété, car mes convictions étaient alors aussi confuses qu'elles le sont maintenant, bien que, je pense, je soutiendrais aujourd'hui encore être un fils obéissant de la Sainte Église. Le suis-je vraiment ? Je peux seulement espérer que mon Créateur comprendra mieux que moi ce qu'il en est quand, à la fin des temps, je me présenterai devant Lui au jour du Jugement dernier. J'endossai ma balle, fis mes adieux et partis en direction de la porte de l'Ouest, m'arrêtant pour acheter en chemin chez un rôtisseur trois tourtes à la viande pour mon dîner. Après être passé sous la voûte et avoir franchi le corps de garde, je marchai d'une traite jusqu'à la Severn.

Lorsqu'elle arrive à la hauteur de Gloucester, le cours de la rivière rétrécit et plusieurs ponts l'enjambent. J'empruntai le plus proche de la ville et m'enfonçai presque aussitôt dans les abords de la forêt qui couvre l'autre rive. C'est un territoire sauvage, plein d'étrangeté, où des arbres centenaires enserrent un monde élémentaire et barbare, à l'écart de la civilisation. On exploite l'étain dans ce massif forestier où les petites communautés de mineurs n'en font qu'à leur tête, tiennent leurs propres tribunaux et prononcent des sentences dont la dureté dépasse infiniment celles que pourrait concevoir le roi à Westminster. Comme je le découvris, on peut y chevaucher des heures sans croiser une âme, tout en éprouvant l'impression incessante que des yeux vous observent. Et quand, enfin, vous vous trouvez face à un natif du lieu, les hommes y sont des créatures terrifiantes, à la peau décolorée et à la stature chétive, comme des troglodytes surgis des entrailles de la terre qui fixent sur le monde des yeux hostiles et clignotants.

L'après-midi s'achevait et l'obscurité tombait rapidement. Je commençais à avoir peur. J'étais seul, à pied, avec mon gourdin pour toute protection. J'étais perdu et affamé. Avec quelle inconscience m'étais-je engagé dans cette forêt quelques heures plus tôt ! Pourquoi ne m'étais-je pas arrêté pour réfléchir au fait que j'ignorais ma route ? J'avais franchi l'orée des bois, sûr de

trouver bientôt des habitations, de croiser d'autres voyageurs, sûr que les sentiers de la forêt seraient couverts de traces de pas qu'il me serait facile de suivre de village en village. Mais la forêt de Dean n'est pas ainsi ; il vous faut un guide qui connaît le labyrinthe de ses layons. J'y suis retourné deux fois depuis, mais jamais plus je n'ai tenté de la traverser par mes propres moyens.

J'avais de plus en plus l'impression de tourner en rond ; certains arbres que je frôlai avaient un air familier, surtout un gros chêne au tronc balafré d'une cicatrice. Mais j'avais beau chercher, impossible de retrouver le sentier par lequel j'avais pénétré dans les bois et qui passait entre des fermes tranquilles, groupées près du pont. Pour finir, grelottant et à demi mort de froid, je m'enroulai dans ma cape et me recroquevillai contre le tronc du chêne, l'estomac si vide qu'il en était douloureux. Je percevais les bruissements nocturnes du sous-bois, et le glapissement plus lointain d'un renard sorti de sa tanière pour chasser. Je serrais mon gourdin, car le contact du bois lisse dans ma main m'apportait quelque réconfort. Au-dessus de ma tête, les frondaisons étaient si épaisse que la pluie ne pourrait les transpercer.

Malgré l'inconfort de ma situation, j'avais dû m'endormir, car je me rappelle avoir rêvé, un rêve stupide, incohérent, une sorte de bric-à-brac des événements de la semaine dernière. Après m'avoir traqué dans les rues de Gloucester, l'homme au capuchon venait de me saisir par l'épaule et me secouait vigoureusement quand, d'un coup, je m'éveillai. Quelqu'un était accroupi devant moi et penchait sur moi un petit visage exsangue, éclairé par une lanterne. La main qui tenait la lanterne était étroite et pâle, la voix qui m'interpella enrouée, à croire que la parole était un art que mon sauveur ne maîtrisait pas entièrement.

- T'es perdu, maîtr'.
- Absolument, dis-je.
- T'es tout seul ?

J'acquiesçai et l'homme reprit :

- Devrais pas êt' seul dehors à c't'heure de la nuit dans la forêt. Mieux vaut qu'tu viennes avec moi. Ma femme, elle te

donnera le manger et le coucher, si ça t'déplaît point trop d'coucher avec les bêtes.

— Ce ne sera pas la première fois, répondis-je avec gratitude en remettant sur ses pieds ma carcasse raidie.

Mon compagnon se redressa lui aussi mais, au terme de l'opération, sa tête atteignait tout juste le milieu de mon bras.

— Mais tu n'habites pas près d'ici, objectai-je. Il n'y a pas de maison.

— Tu t'trompes, maîtr'.

Il riait, un drôle de rire de crêcelle.

Je me trompais en effet. En moins de temps qu'il ne m'en faut pour l'écrire, nos pas nous conduisirent au centre d'un cercle de chaumières. Comment nous arrivâmes ? Je ne le sus jamais car il faisait nuit noire ; mais j'avais dû approcher plusieurs fois du hameau au cours de la journée, sans m'apercevoir de son existence, ruminai-je sans grande utilité. Mon guide me conduisit jusqu'à une hutte. À la lumière avare de sa lanterne, je distinguai des murs en clayonnage revêtu de boue et un toit de tourbe, percé d'un trou central par où s'échappait de la fumée. À l'intérieur, il y avait un sol en terre battue, un foyer central, un lit de broussailles couvert de peaux de bêtes, une table de bois brut, deux tabourets tripodes, un cochon et une chèvre dans un enclos de bois. Deux jeunes enfants à demi nus dormaient déjà sur les peaux entassées et notre arrivée ne les éveilla pas. Agenouillée près du feu, une femme, aussi étiolée que son mari, touillait le contenu d'une marmite de fer, posée à même les bûches incandescentes.

Elle releva la tête et la détresse élargit ses yeux pâles quand elle se rendit compte de ma taille. Mais elle surmonta rapidement sa frayeur et se redressa pour me dévisager d'un œil soupçonneux :

— D'où qu'il vient ?

— Perdu dans la forêt, fit mon hôte en poussant devant moi un tabouret. Assieds-toi, maîtr'. Femme, il a froid et il a faim. Donne-lui à manger.

Sa femme prit un des bols de bois empilés sur la table et me servit du ragoût. J'ignore quels en étaient les ingrédients – du lièvre, peut-être, accompagné d'herbes et de légumes –, mais ce

fut le plus délicieux repas que j'eusse jamais mangé. J'avais une faim de loup, c'est vrai, mais cette saveur était incomparable. Silencieuse, la femme nous regardait mâcher, son mari et moi ; elle remplissait mon bol sitôt qu'il était vide jusqu'à ce que je fusse constraint de lever la main pour l'arrêter. Alors seulement, elle soupa. Ensuite, elle prépara ma couche près de l'enclos des animaux : elle arracha des broussailles aux fagots empilés dans un coin et jeta dessus une des peaux qui couvraient les enfants endormis. Sans un mot, elle et son mari grimpèrent près de leurs petits et tombèrent presque aussitôt dans le sommeil.

Je sortis pour me soulager puis me jetai tout habillé sur ma couche. Je redoutais une nuit blanche mais j'étais si fatigué que, nonobstant l'odeur de la chèvre et les grognements du cochon, je m'endormis rapidement.

Un courant d'air glacé m'éveilla et je m'assis sur ma couche de broussailles. Mon ami de la nuit rentrait dans la hutte avec un seau d'eau. Dehors, il faisait encore noir comme dans un four mais, d'après les voix et l'animation venues de l'extérieur, le matin s'était levé. Tandis que j'ôtais les brindilles accrochées à mes vêtements et caressais de la main la rudesse d'une barbe de deux jours, mon hôte versait de l'eau dans la marmite de fer et préparait le feu.

— Bien dormi ?

— Comme un loir, assurai-je, conscient tout à coup que j'étais le point de mire de deux paires d'yeux excités et brillants.

— Qui c'est, pèr' ? demanda la petite fille.

— Un étranger qui s'est perdu dans la forêt.

L'homme se rendit compte tout à coup que ses enfants étaient à moitié nus et ajouta brusquement :

— Mets ta chemise.

La chemise en question était faite de lin grossier, de fabrication domestique ; quand la petite l'eut enfilée, il lui signifia d'un hochement de tête qu'il était satisfait. Puis, se tournant vers moi et sur le ton de l'homme averti des curieuses coutumes des étrangers, il dit :

— Approch' du feu, maîtr', réchaaffe-toi. Si tu veux t'laver, y a une pompe dehors.

La femme pendant ce temps jetait des flocons d'avoine dans l'eau qui chauffait, puis une poignée d'herbes séchées qu'elle préleva sur des bottes pendues à des crochets fixés dans le clayonnage de la hutte. Elle était aussi silencieuse que la veille mais les enfants, surmontant leur timidité, s'étaient rapprochés de moi. Curieux comme on l'est à leur âge, ils avaient très envie de parler mais attendirent pour le faire que leur père fût ressorti.

— D'où tu viens, maîtr' ? demanda le garçon.

Du dos de la main, il essuya son nez qui coulait, puis acheva l'opération sur la manche de sa chemise, toute semblable à celle de sa sœur.

— Quand j'étais gamin, je vivais avec ma mère à Wells. Mais, maintenant, je suis colporteur et je vais de village en village pour vendre ma marchandise. Si bien qu'on pourrait dire à présent que je ne suis de nulle part, répondis-je, avec l'impression peu plaisante que je trahissais Margaret Walker et Lillis. Est-ce que vous voyez souvent des étrangers ici ? Des gens comme moi qui se sont perdus dans la forêt ?

— Quèquefois, admit la fillette. Les étrangers, souvent ils louent un guid'. Mon pèr' et les aut' d'ici, si tu payes, ils t'montrent le chemin.

Tout gonflé d'importance et satisfait de crâner devant l'étranger, son frère ajouta :

— Ici, on a un cheval !

— Hamo ! cria sa mère d'un ton réprobateur.

Ignorant l'avertissement maternel, le gamin poursuivit :

— J'parle seulement du chef. Il l'tient attaché derrièr' sa hutt', mais c'est pour que tout l'monde y puisse l'utiliser s'il a besoin.

L'excitation accélérat les battements de mon cœur.

— Quel genre de cheval ? Quelle couleur ?

— Qui c'est qui parle d'chevaux ici ?

L'homme rentrait avec une pleine brassée de bois mort. Debout sur le seuil, il regardait son fils d'un air menaçant.

Effrayée, la femme accroupie devant l'âtre se releva, prête à s'interposer entre son mari et l'enfant, si cela s'avérait nécessaire.

— Lui fais pas d'mal, l'homme ! dit-elle. L'a rien dit qui fallait pas.

— C'qui se passe dans c'village est not'affaire, répliqua l'homme en colère. Ça concerne pas les oreilles étrangères.

Je me levai lentement. Si peu disposé que je fusse à vouloir aggraver le cas du jeune Hamo, je ne pouvais laisser évacuer ainsi le sujet.

— Ce cheval, j'aimerais le voir, déclarai-je, ignorant le regard féroce de mon hôte. Je promets que je n'ai pas l'intention de vous le prendre, ni de causer des dommages dans votre communauté, mais il est très important que je le voie. N'est-ce pas un bai clair aux extrémités noires, avec un ladre blanc entre les naseaux ?

Un silence de mort régna quelques secondes, puis la femme gémit :

— C'te bête, j'ai toujours su qu'on avait tort d'la garder.

CHAPITRE XVIII

— Et toi, gard'pour toi c'que tu sais ! ordonna l'homme avec fureur. Toi et le fils, faut vous mettr'une muselière !

Il laissa tomber son fagot. Son regard irrité allait de l'enfant à la femme et il leva le bras, comme s'il allait frapper la cible la plus proche. Je m'avançai rapidement et lui saisis le poignet.

— Ne t'en prends pas à ta femme, ni à ton fils, dis-je, car tôt ou tard, je l'aurais découvert. La raison de ma présence dans la forêt et de ma randonnée dans le pays de Galles est simple : je cherche des informations sur un homme appelé William Woodward, le grand-père de ma fiancée...

Ces derniers mots, révélateurs, m'avaient échappé par mégarde. Ainsi, à mon insu, j'avais pris ma décision. J'étais engagé envers Lillis Walker, pour le meilleur et pour le pire, j'avais l'intention d'en faire ma femme... Du coup, ma belle assurance m'avait quitté et je m'étais arrêté net, éberlué. L'homme me fixait, méfiant. Je repris mes esprits :

— Après ce que je viens d'entendre, je n'ai pas besoin d'aller plus loin. Je suppose qu'on a trouvé ici le grand-père de ma fiancée, dans la forêt, l'année dernière, un jour ou deux après l'Annonciation de Notre-Dame. C'est bien ça ?

Avec une force surprenante chez un individu si petit et malingre, l'homme libéra son poignet de mon emprise et recula, la bouche dure, résolu à se taire. Mais il avait compté sans l'émotion de sa femme, qui sanglotait éperdument et dont les doigts maigres agrippaient mon bras.

— Oui, c'est un des nôtr' qui l'a trouvé, mais c'est pas nous qu'on l'a battu. Gwyn Gwynson, il est tombé dessus par hasard ; il a ramené l'pauv'gentilhomme au village et nous, les femmes, on lui a rendu la santé. On n'a jamais su son nom, ni d'où qu'il venait. Les coups sur la tête ont emporté son esprit. Il savait que

répéter qu'les marchands d'esclaves irlandais l'ont enlevé. C'est tout c'qui nous a jamais dit. Maît', il faut m'croire. C'est la vérité du bon Dieu.

Sa femme avait vendu la mèche et l'homme ne pouvait revenir là-dessus. Il accepta le fait mais, toujours sur la défensive, il précisa :

— On l'a pas volé, l'cheval. Quèques jours plus tard, un des nôtr' l'a trouvé dans la forêt, sellé et bridé, à demi mort de faim, la pauv' bête. On voulait l'rendre à l'homme que vous dites qu'il est le grand-père de vot' femme. Mais lui, un jour qu'il était seul, il a filé dans l'silence. Disparu comme un tour de magie. C'était l'été, d'puis trois, quatre lunes qu'il était chez nous. Les anciens du village ont fait leur réunion. L'chef a pensé que le cheval, on peut l'garder. Il a dit qu'il était la providence de Dieu. Des fois on a besoin d'aller vite dans un aut' village. Si un gosse est malade et que not' commère a pas l'remède souverain, on galope à une aut' mine où la commère a le remède. Faut pas nous l'enlever. Ça nous rendrait mauvais service.

— Je n'ai pas l'intention de vous prendre le cheval, l'assurai-je. Je souhaite seulement le voir, pour être sûr qu'il s'agit bien de celui qui a été perdu.

Ma conviction était faite : ce cheval était l'animal volé dans les écuries de maître Herepath.

— À présent, pouvez-vous me conduire chez le chef du village ? demandai-je.

Dehors, un claquement puissant retentit, provoqué par le heurt de deux pièces de bois vigoureusement cognées l'une contre l'autre. Ce devait être le signal indiquant aux hommes qu'ils avaient à se rendre au puits de la mine, où la cage les descendrait. L'heure du travail avait sonné.

— Et toi qu'as rien dans le vent' ! s'exclama la femme inquiète.

Méprisant, l'homme lui intima de tenir sa langue :

— Donne-moi une croût' de pain à mettr' dans ma poche. J'ai pas besoin d'plus.

Puis il me toisa des pieds à la tête :

— Maîtr', si tu veux attendr' ici mon retour, ce soir j'te mène voir le chef de not' village et entendre ce qu'il décide. S'il a

confiance et qu'i croit ton histoir', il te f'ra voir l'animal. Sinon, il te renvoie d'ici, pas plus informé. Va pas croir' que tu f'ras venir ici les hommes de loi. Les hommes du shérif s'mêlent pas des affaires des mineurs.

Ça, je le comprenais volontiers.

De l'aube au crépuscule, je passai la journée au coin du feu. Parfois je sommeillais mais, le plus souvent, j'étais paisiblement assis, tâchant d'assembler les éléments que j'avais recueillis ces dernières semaines jusqu'à ce qu'ils composent dans mon esprit une image claire et complète. J'estimaïs savoir à présent ce qui s'était passé, la façon dont les événements s'étaient succédés, et connaître le mobile qui avait mis en branle toute l'affaire. Hamo et sa sœur, qui s'appelait Gwynne, s'amusaient dans la poussière avec des jouets rudimentaires qu'ils avaient dû fabriquer eux-mêmes avec des débris ramassés ici et là. Après le dîner – le reste du ragoût que nous avions savouré la veille –, la femme qui s'était affairée toute la matinée vint nous retrouver près du feu. Ses enfants la persuadèrent de nous raconter des histoires de son grand-père. Comme beaucoup d'autres mineurs, il avait été recruté par le grand Harry de Monmouth pour aller en France saper les murailles d'Harfleur²⁰. Sa mission terminée, il avait rapporté dans la forêt des contes bizarres et merveilleux, venus des terres étrangères.

— Quand j'serai grand, j'partirai très loin au-delà des mers, déclara fermement Hamo.

— Tu descendras dans la mine comme le pèr', le rembarra vivement sa sœur.

— Sûr que non !

— Sûr que si !

Ils roulèrent ensemble sur la terre battue comme deux chiots qui grognent et griffent mais sans intention de faire mal.

Dehors, ce fut à peine si la grisaille s'éclaira quelques heures tant les arbres étaient proches des huttes et leur feuillage

²⁰ Harfleur était au XV^e siècle le port le plus important de Normandie. Il fut repris par les Anglais en 1415 et occupé jusqu'à la reconquête de la province par le roi de France en 1450. (N.d.T.)

luxuriant. Sombres, mélancoliques, pénétrés d'humidité, ils se dressaient comme des sentinelles postées autour du village qu'ils coupaient du reste du monde. Le soleil parvenait-il jamais à percer leurs ténèbres ? J'en doutais. Le sentiment d'isolement était profond.

Il faisait noir depuis longtemps quand l'homme revint de sa journée souterraine, crasseux et las. Mais après avoir soupé, de pain et de bacon sauté avec une bouillie de lentilles, et s'être passé la tête sous la pompe, il se dit prêt à tenir sa promesse de me conduire au cottage du chef du village. Il descendit la lanterne, alluma la chandelle à mèche de jonc qui s'y trouvait et nous sortîmes.

La demeure du chef s'élevait un peu à l'écart des autres, entourée par une palissade qui lui ménageait un petit terrain privé. Cela mis à part, c'était une hutte en clayonnage et en argile, comme les autres, coiffée d'un toit de tourbe, mais, à l'intérieur, un vrai lit trônait, entouré de rideaux de tapisserie fanés et souvent raccommodés. Le chef n'était pas le vieillard chenu auquel je m'attendais, mais tout pareil aux autres mineurs que j'avais entr'aperçus et d'âge indéterminable. Il était franchement difficile d'estimer le nombre d'anniversaires qu'avait fêtés chacun des mineurs ; on aurait dit que le métier qu'ils exerçaient les privait de leur sang ; tous avaient le visage ridé et le dos courbé à force de cogner dans les veines du mineraï, presque pliés en deux dans le sous-sol de la forêt. Père de deux jeunes enfants, mon hôte et sauveur pouvait compter vingt-cinq printemps au maximum, et probablement moins ; physiquement, il portait deux fois mon âge. Quant au chef du village, il paraissait tout aussi vieux, ou tout aussi jeune, selon le point de vue adopté.

A posteriori et après des dizaines d'années, je reste fortement impressionné par la courtoisie et la patience avec lesquelles ces mineurs me reçurent. La vie qu'ils menaient aurait pu les abrutir au point d'en faire des bêtes sauvages, confinées dans leurs bois. Mais la stricte discipline de leurs communautés les avait préservés de cette disgrâce ; je regrette aujourd'hui de n'avoir su mieux apprécier leurs qualités quand ils m'accueillirent. Mais j'étais jeune alors et trop absorbé par mes

propres objectifs pour me perdre en considérations sur les épreuves des moins privilégiés.

Mon hôte, dont je m'aperçus que j'ignorais le nom, exposa ma requête au chef qui me regarda pensivement pendant un moment avant de passer aux questions :

— Jures-tu que t'as pas dans l'idée d'emporter le cheval ? Ni d'faire savoir au shérif de Gloucester qu'il est chez nous ? Jures-tu qu'on n'a pas à redouter qu'il accour'avec son *posse*²¹ rechercher la bête et la confisquer, au risque d'troubler la paix d'la forêt ?

— Je le jure, répondis-je. Par Notre-Dame et par tous les saints.

Satisfait, le chef hocha la tête et se leva.

— Fallait qu'j'en sois sûr, tu comprends. C'est un animal de prix, qui ferait honneur à l'écurie d'un seigneur et qui vaudrait qu'on l'récupère.

Il fit signe à mon hôte de nous guider vers la sortie avec sa lanterne.

— T'as la lumière, Hamar. Passe le premier.

Hamo, Hamar, Gwynne, Gwyn Gwynson... Mes pas dans ceux de Hamar, je réfléchissais à la similitude des noms portés dans leurs communautés. Ils avaient dû être maintes fois utilisés depuis des centaines d'années et répétaient ceux des plus anciens mineurs du gisement. On observait sans doute la même coutume dans toute la forêt où, grâce à son nom, chaque individu pouvait être facilement rattaché à un village précis.

Je n'avais pas mis ma cape et j'étais transi ; le vent était d'un froid mordant et je dérapai sur l'herbe glissante. Comment un cheval de race, habitué aux écuries confortables de Herepath, avait-il bien pu s'adapter à ce rude environnement ? Mais le bai, quand nous l'approchâmes, semblait satisfait de son sort et poussa un hennissement sonore quand le chef lui flatta l'encolure. L'écurie avait été bâtie entre les arbres, de clayonnage et d'argile, comme les huttes, mais elle avait un toit de brai, beaucoup plus solide. Généreusement éparpillée sur le

²¹ Petit groupe d'hommes que le shérif rassemblait en cas d'urgence. (N.d.T.)

sol, la paille qui montait jusqu'aux boulets du cheval gardait ses extrémités au chaud et plusieurs épaisseurs de toile enveloppaient son dos et son ventre. Une mangeoire pleine de foin et un seau d'eau de source satisfaisaient ses besoins. Il avait l'œil vif et la robe luisante ; il était heureux et bien soigné.

C'était à n'en pas douter le cheval disparu d'Edward Herepath : sa robe était bai clair, ses extrémités noires et un lade blanc s'étalait entre ses naseaux. Après qu'il était arrivé là, monté par William Woodward, les mineurs l'avaient soigné comme étant sa propriété. Jusqu'au jour où la nostalgie du pays natal avait constraint le malheureux homme à quitter le village sans sa monture et à couvrir des miles et des miles jusqu'à Bristol, les pieds dans la poussière, comme un animal qui se traîne jusqu'à l'épuisement pour revenir mourir dans sa tanière. Au bout d'un certain temps, son pauvre esprit perplexe avait tout oublié, excepté ce qu'il avait déclaré une fois revenu chez lui : des marchands d'esclaves l'avaient capturé et emmené en Irlande. Comme un enfant, il avait répété une leçon trop bien apprise et maintenu jusqu'au bout sa version.

— Tu reconnais l'animal ? me demanda le chef.

Plongé dans mes pensées au point que j'en avais presque oublié la présence de mes compagnons, je sursautai.

— Je pense que oui, bredouillai-je. Je ne le connais que par ouï-dire mais je suis sûr que c'est lui. Merci de me l'avoir montré. Je ne vous dérangerai pas davantage.

— On peut t'êtr' utile d'une autr' façon ? s'enquit le chef.

— Est-il possible d'échanger quelques mots avec Gwyn Gwynson ? demandai-je avec empressement. J'ai cru comprendre que c'est lui qui a trouvé William Woodward dans la forêt.

— T'as compris juste, acquiesça le chef. Gwyn et sa femme ont soigné l'étranger pour lui rend' la santé. Mais sa tête, il l'a pas récupérée. Hamar va t'conduir' chez eux. Hamar, dis-le à Gwyn que je l'autorise à parler.

Je remerciai le chef et suivis mon hôte vers la chaumière qui faisait face à la sienne, à l'autre extrémité du terrain herbu. L'intérieur aurait aussi bien pu être celui de Hamar, à une différence près : au lieu de deux bambins, il y en avait quatre,

trois garçons et une fille, tous quatre un peu plus âgés que Hamo et Gwynne. Quand nous entrâmes, je fus saisi par la même forte odeur à laquelle contribuaient pêle-mêle un porc, une chèvre, la fumée acre du feu de bois humide et la sueur humaine. La famille avait terminé son repas et tous étaient serrés autour d'un feu languissant pour se réchauffer avant de se traîner au lit. L'intérêt fit briller leurs prunelles lorsqu'ils virent Hamar pénétrer chez eux en compagnie d'un étranger ; et quand ils surent ce que j'attendais d'eux et que le chef les autorisait à me parler, une vive excitation régna dans la hutte. Pareille distraction, de tout temps bienvenue, l'était doublement au plus profond de l'hiver. On nous fit place près du feu qu'un enfant ranima en y jetant quelques branches et la femme de Gwyn nous offrit une bière amère et brune, fabriquée à partir de germandrée. Une fois l'hospitalité offerte et acceptée, Gwyn commença son histoire et m'apprit ce que je voulais savoir.

L'année dernière, au début du printemps, le lendemain de la fête de l'Annonciation de Notre-Dame, il avait trébuché dans la forêt sur un homme gravement blessé, à quelque distance du village.

— Si je l'avais pas trouvé, maît', il s'rait mort. L'avait été sauvagement frappé sur la tête.

— Le sang il coulait à flots, confirma la femme, plein son cou et ses épaules. J'ai dit à part moi : ses vêtements sont à jeter. Mais pour finir, j'ai tout nettoyé. Ça m'a pris bien du temps.

Son mari se tournait vers elle pour couper court à ses bavardages mais je le devançai :

— Quel genre de vêtement portait-il ? De beaux vêtements ?

— Sûr qu'ils étaient beaux ! Des vêtements de gentilhomme. Pas commodes à remettre en état.

— Tu pourrais les décrire ? La couleur ? Le tissu ?

— Du velours... Le pourpoint, c'était en velours et les hauts-de-chausses du beau drap de laine. La cape était doublée de fourrure. Pour la couleur, la cape et le capuchon, leur doublure était d'écarlate, ça je m'souviens. Et le pourpoint jaune, un beau jaune foncé.

— Tu as réussi à faire disparaître les taches de sang ? J'ai toujours entendu dire que le sang s'incrustait. Comment as-tu fait ?

La femme haussa les épaules :

— Le sang, tu peux pas le ravoir si les taches sont vieilles. Mais celles-là, elles étaient fraîches quand mon homme a ramené l'étranger. J'ai tout mis à tremper dans l'eau du tonneau.

Vexé d'être exclu de la conversation et désireux d'attirer mon attention, son mari intervint :

— L'avait pas été attaqué depuis longtemps quand je l'ai trouvé. Le sang avait pas eu le temps de sécher. Quèques minutes plus tôt, j'aurais vu qui c'était son assaillant. Quèques minutes plus tard, lui, il était mort.

— Que se serait-il passé dans ce cas ?

L'homme haussa les épaules.

— Les bêtes de la forêt, elles se s'raient chargées de lui. Ils disent qu'y a plus d'loups par chez nous, depuis des centaines d'années. Mais moi, je vous l' dis, j'en ai vu qui rôdent furtifs entre les arbres.

Sa femme approuva gravement de la tête et Hamar fit de même.

— Aussi, j'ai vu des corps rongés jusqu'à l'os, reprit Gwyn. Personne y peut dire que c'est pas le travail des loups.

— Si l'étranger avait été tué et son corps découvert par les autorités, le shérif aurait-il fait une enquête ?

Un silence abasourdi accueillit ma question.

— Est-ce que le shérif aurait envoyé des hommes pour poser des questions à propos de sa mort ? répétaï-je.

Les trois adultes secouèrent la tête avec ensemble et Hamar expliqua :

— Y a des voleurs de grand chemin dans la forêt, y a de la canaille. Les morts comme ça, y sont trop nombreux pour qu'on y perd' son temps.

— Alors, si Gwyn n'avait pas trébuché sur le grand-père de ma femme — ces mots sonnaient étrangement à mon oreille —, il aurait pu disparaître sans laisser de trace ?

— Possible, confirma Hamar.

— Sur lui, il avait rien pour nous dire qui il était, ajouta Gwyn avant de s'enquérir, la voix chargée d'espoir : Il est rentré chez lui, l'vieil homme ? Il a une idée dans sa tête de l'endroit où qu'il était ?

De la tête, je fis oui et tout aussitôt non :

— Oui, il est rentré chez lui, mais il n'a jamais cessé de dire qu'il avait été enlevé par des marchands d'esclaves et conduit en Irlande.

— Il jasait que d'ça quand il était ici. Toi, maîtr', t'y comprends quèque chose ?

— Peut-être, dis-je, évasif, car je ne voulais pas m'engager, ni provoquer d'autres questions. Dis-moi, est-ce que l'hérésie se répand dans la forêt ?

J'avais été délibérément abrupt, spéculant sur l'effet de choc pour arracher à mon auditoire un aveu involontaire, qu'auraient exprimé leurs visages. Sur ce point, ce fut une réussite : tous nièrent avec énergie la présence de l'hérésie, comme je l'avais prévu, mais je surpris les coups d'œil alarmés et fugaces qui circulaient entre eux. Je feignis de minimiser l'affaire.

— Je pose la question seulement parce qu'un homme à Gloucester m'a raconté que, l'année dernière, trois prêcheurs lollards avaient été arrêtés sur cette rive de la Severn. D'après lui, il y en avait beaucoup d'autres qui avaient réussi à ne pas se faire pincer. On dirait bien que l'hérésie s'enracine au pays de Galles.

— Nous, on s'mêle pas des affaires des autres, rétorqua d'un ton sec Hamar en se levant.

Il me signifiait par là que je devais faire de même. La visite était terminée et c'était moi qui l'avais abrégée en manifestant mon intérêt pour une chose qui ne me regardait pas. J'avais enfreint leur règle d'or qui tient la curiosité pour le péché impardonnable entre tous. Tant que j'avais limité mes questions au sujet qui me concernait, moi, parce qu'il concernait ma femme, ils m'avaient témoigné une grande courtoisie et avaient satisfait de leur mieux à mes questions ; mais, sitôt que j'avais effleuré le thème intime des croyances religieuses, les leurs peut-être, ils ne voyaient aucune raison de m'être plus longtemps agréables. Nous nous souhaitâmes une bonne nuit et

Gwyn et sa famille accueillirent froidement mes remerciements. Attristé d'avoir à les quitter avec cette aigreur entre nous, je n'arrivai pas à regretter de les avoir malmenés car je tenais ma réponse. Je suivis Hamar jusqu'à sa chaumière et me roulai sur ma couche, sachant qu'il souhaitait me voir disparaître le lendemain dès les premières lueurs du jour.

CHAPITRE XIX

Le voyage de retour me prit deux jours ; n'ayant pas regarni ma balle, je n'avais rien à vendre et pas de détours à faire. J'avais quitté le village des mineurs un dimanche et j'aurais pu retourner au prieuré de St Oswald où j'aurais attendu le lendemain pour faire mes achats aux entrepôts de Gloucester et au marché. Mais je n'avais qu'une idée : rentrer à Bristol, rentrer chez moi le plus vite possible pour confondre la personne qui avait tenté d'assassiner William Woodward. J'étais aussi excité à l'idée de revoir Lillis, un sentiment que j'aurais cru tout à fait impossible quatre semaines plus tôt.

Je passai la seconde nuit sur la route, dans un grenier à foin. Puis, m'étant levé avant le jour, je poussai vers le sud à grandes enjambées. Au milieu de la matinée, j'aperçus en contrebas les murailles de Bristol. Sitôt franchie la porte de la Frome, je humai dans les rues de la ville l'atmosphère effervescente des jours de fête. À ma grande honte, je me souvins alors que c'était la Chandeleur, le jour de la purification de Notre-Dame, où Elle avait présenté le Christ aux anciens du Temple. Ce jour, le deuxième de février, le maire et tous les membres des corporations de la ville, tenant un cierge allumé, défileraient en procession dans les rues, devant les grandes demeures décorées de tapisseries et de banderoles. Et partout éclateraient la lumière et la joie.

Mais, sous un prétexte ou sous un autre, les lollards se tiendraient à l'écart. Ceux dont le culte était clandestin se diraient malades, ou invoqueraient la maladie d'un enfant, car aucune autre excuse ne serait jugée suffisante. À mon avis, beaucoup de tisserands de Redcliffe seraient indisposés : les lollards ne croyaient pas que la lueur d'un cierge fût une représentation symbolique de Notre-Seigneur, lumière du

monde ou lumière qui éclaire les gentils. En progressant vers St John's Arch, je me souvins non sans remords avoir un jour prêté l'oreille à un homme qui prétendait que la Chandeleur n'était qu'une transposition de la vieille coutume romaine de brûler des cierges en l'honneur de Februa, déesse païenne et mère de Mars, pour se préserver des esprits malins. Je me signai à la dérobée et pressai le pas.

En haut de Broad Street, cependant, je m'arrêtai, saisi par le souvenir subitement reparu d'une chose que Margaret Walker m'avait dite. Je tournai à droite, puis de nouveau à droite, ce qui m'amena dans la sente étroite qui court derrière les maisons de Small Street. Je la parcourus tout du long, presque jusqu'à Bell Lane. À la troisième porte avant le bout de l'allée, je m'arrêtai, soulevai le loquet et pénétrai sur la pointe des pieds dans le jardin d'Edward Herepath. Le lieu était désert et je pus l'examiner à mon aise. Après avoir regardé attentivement la petite remise de pierre, je laissai mon regard errer sur le terrain. J'y découvris ce que, sans trop y croire, j'espérais trouver ; dans un coin retiré poussait une touffe de tiges tachetées de pourpre dont la semence provenait sans doute du grand marais ; cet été, elle se couvrirait de fleurs blanches.

Je me retirai aussi discrètement que j'étais venu et refermai la porte derrière moi. J'étais ravi ; un autre de mes soupçons semblait confirmé. Sur le chemin du retour, je me réjouis sans réserve de voir que les gens avaient abandonné leurs travaux quotidiens pour préparer la procession. Tous étaient d'humeur festive et, malgré le temps maussade, ils se héraient amicalement quand ils se croisaient. Même sur le pont, chacun semblait dans l'expectative. Les rouets et les métiers s'étaient tus.

J'entrai dans le cottage de Margaret Walker avec le sentiment d'arriver chez moi. Rien n'avait changé, à croire que je n'étais jamais parti. Margaret tournait un ragoût dans le chaudron qui cuisait à petit feu et Lillis, sa cape sur le dos, se démenait pour retirer ses socques. Elle avait posé sur la table la miche de pain rapportée de chez le boulanger. Les deux femmes se tournèrent vers la porte quand j'entrai. Après un silence incrédule, Lillis, poussant un hurlement, se jeta dans mes bras.

— Tu es revenu, sanglotait-elle en s'accrochant frénétiquement à moi.

— Je l'avais promis, répondis-je. Tu n'as donc pas confiance en ma parole ?

— Nous ne savions que penser, dit gravement Margaret.

Le ton était accusateur et je posai sur elle un regard interrogatif.

— Lillis attend un enfant.

— Mère ! Pas maintenant ! protesta Lillis en relevant la tête qu'elle avait posée sur ma poitrine.

— Il fallait bien qu'il l'apprenne un jour ou l'autre. Et le plus tôt est le mieux. Tu dois l'épouser, poursuivit Margaret, implacable, les yeux dans les miens. Il n'est pas question qu'on puisse la traiter de dévergondée.

— Je suis revenu pour l'épouser, dis-je, alors même que je ne savais rien de l'enfant.

Tout en parlant, je sentais mon cœur défaillir et mon esprit chanceler. Se marier de son propre gré est une chose ; c'en est une autre de s'y décider par devoir. Le vieux sentiment de m'être fait piéger m'envahissait de nouveau. Sans prêter attention aux cris de ravisement que ma déclaration avait déclenchés, je posai un baiser distrait sur la joue de Lillis.

Les traits durcis de sa mère se détendirent et elle poussa un grand soupir de soulagement.

— Je suis heureuse de te l'entendre dire, mon garçon. Assieds-toi, assieds-toi. Ce voyage a dû te fatiguer. Mange d'abord quelque chose. Ensuite, tu nous raconteras tout.

Elle prit une louche pour emplir un bol de ragoût.

— As-tu découvert ce que tu cherchais ?

J'ôtai mon manteau, posai ma balle et mon gourdin à leur place habituelle. J'étais saisi de me sentir tellement chez moi maintenant, au point d'avoir déjà pris quelques habitudes domestiques. J'avais un peu l'impression d'être prisonnier, mais je répondis avec tout l'entrain dont j'étais capable à leurs questions et réussis à placer les miennes concernant la santé de Lillis. Elle était florissante, m'assura Margaret, selon qui mon retour mettait le comble à la félicité de Lillis. Je n'en doutais pas et fis de mon mieux pour m'accorder au nouvel état des choses.

Après le repas, une fois les assiettes lavées et rangées, nous nous assîmes autour du feu pour discuter. Indifférente à tout ce qui n'était pas notre avenir, Lillis ne pensait qu'aux préparatifs de notre mariage. En revanche, à présent rassurée sur mes intentions, Margaret était impatiente d'entendre le récit de mon voyage et de savoir surtout si j'avais découvert du nouveau à propos de son père.

— En sais-tu davantage ? me demanda-t-elle.

— Je sais où il a été et je crois savoir pourquoi il y était. Je pense savoir aussi qui l'a envoyé là-bas et pourquoi on a voulu le supprimer.

Margaret Walker réfléchit un instant avant d'incliner la tête :

— Ainsi, quelqu'un a essayé de tuer père ? En fait, je crois que, au fond de moi-même, je l'ai toujours suspecté. La rossée avait été trop sévère. Jamais un voleur n'en aurait fait autant pour s'emparer de quelques babioles. Jamais non plus un marchand d'esclaves s'il voulait vendre sa victime un prix raisonnable... Mais tu étais en train de dire qu'on l'avait laissé pour mort.

Son besoin de savoir s'aiguisait tout à coup. Elle venait de comprendre que j'avais fait d'importantes découvertes qu'il valait la peine d'écouter. D'un ton pressant, elle poursuivit :

— Tu es allé à Gloucester pour t'assurer que maître Herepath y était, comme il l'a prétendu. Alors ?

— Il y était, dis-je. Alors... si vous voulez bien m'écouter un moment, je vais vous dire tout ce que je sais et tout ce que je crois savoir. Mais d'abord, répondez-moi sur un point. Vous m'avez dit que Cicely Ford apportait du bouillon à votre père quand elle lui rendait visite après son retour. Le buvait-il ?

— La première fois, il l'a bu, dit Lillis avec une moue de mépris. Mais ensuite, il s'est plaint qu'il était trop amer. Et c'était vrai. Un richard comme Edward Herepath pourrait se payer une cuisinière convenable ! Même moi je serais capable de faire un meilleur bouillon.

Ce « même moi » augurait mal des satisfactions futures de mon estomac. Je me pris à espérer que Margaret continuerait de régner sur les marmites lorsque Lillis et moi serions mariés.

Margaret, qui avait lu dans mes pensées, fit taire sa fille et enchaîna vivement :

— Il y avait quelque chose de mauvais dans la soupe, de la viande avariée, sans doute. À mon avis, la cuisinière avait reçu l'ordre d'utiliser des déchets et des restes, car nous devons exclusivement à la bonté d'âme de maîtresse Cicely ce qu'elle nous apportait. Après tout, ni elle ni maître Herepath n'avait de raison d'aimer père, même si on ne pouvait vraiment le blâmer de ce qui était arrivé.

Je secouai la tête :

— La viande n'était pas mauvaise, ni le bouillon ; et la cuisinière est innocente. Maintenant, écoutez-moi, toutes les deux. Je vais vous dire ce qui, à mon avis, est réellement arrivé à maître Woodward.

Il était midi passé quand je quittai le cottage, laissant derrière moi une Margaret Walker stupéfaite et bouleversée qui refusait encore de croire ce que je lui avais appris. Il avait été plus facile de convaincre Lillis ; en dépit de sa puérilité dans certains domaines, elle était plus prête que sa mère à accepter le fait que la nature humaine a de mauvais côtés. Elle comprenait les passions fondamentales que sont l'avidité, la haine, l'envie ; elle-même était leur proie, si bien qu'elle ne pouvait s'étonner que ces passions hantent tous les humains.

Sur le trajet que j'empruntai pour gagner Small Street, on allumait les cierges et les processions s'organisaient. Les membres des corporations se rassemblaient pour l'adoration dans les églises : les tisserands dans celle de leur patronne, sainte Catherine, à Temple Street ; les frères calendaires, qui soignent les malades, font dire des messes pour les morts et tiennent les registres des œuvres de bienfaisance de la ville, à l'église de Tous-les-Saints ; les riches négociants à St Ewen. Mais j'en aurais mis ma main au feu, un homme de ma connaissance, prospère et considéré, resterait chez lui s'il le pouvait, pour se tenir éloigné des « monuments superbes et des ornements tapageurs » qui, soutenait Wyclif, « détournent l'esprit du fidèle ».

Cette fois, j'abordai la demeure d'Edward Herepath par la façade. J'en fus récompensé car Cicely Ford et dame Freda sortirent de chez elles à l'instant où je tournai le coin de Small Street. L'une et l'autre portaient un cierge allumé et un missel.

— Maître Chapman, demanda Cicely avec son sourire doux et triste, vers quelle église courez-vous ? Venez donc avec nous à St Ewen, ajouta-t-elle, ignorant les protestations scandalisées de sa compagne.

Quelques semaines plus tôt, une telle invitation m'aurait fait battre le cœur, je ne le savais que trop. Mais je m'inclinai galamment et lui dis :

— Hélas, cela m'est impossible. J'ai des affaires à régler. Maître Herepath ne vous accompagne-t-il pas ?

— Non, il n'est pas bien. Je crains qu'il ait mangé un aliment qui ne lui convient pas.

— Et maître Avenel ? suggérai-je en haussant légèrement les sourcils.

Elle se mit à rire :

— Il nous aurait volontiers escortées, mais j'ai refusé son offre.

Dame Freda renifla et Cicely se tourna vers elle :

— Chère dame Freda, je sais combien vous me trouvez déraisonnable sur et point mais, croyez-moi, c'est mieux ainsi. Il serait malhonnête de ma part d'encourager Robin.

Sa compagne semblait sur le point d'éclater en sanglots.

— Ma chérie, plaida-t-elle, si seulement vous pouviez vous libérer de cet absurde projet d'entrer au couvent ! Il ne me reste qu'un espoir : lorsque maître Herepath l'apprendra, il vous l'interdira.

Cicely soupira.

— Pauvre Edward ! Ce sera dur pour lui, je le sais. Mais ce n'est pas lui qui me détournera de mon idée. Maître Chapman, adieu. Il faut nous dépêcher si nous ne voulons pas arriver en retard.

Tout en avançant dans la direction opposée, je les regardai s'éloigner ; puis elles tournèrent dans Corn Street et disparurent à ma vue. Je revins alors sur mes pas jusqu'à la porte d'Edward Herepath et frappai. Mes premiers appels restèrent sans

réponse si bien que je frappai de nouveau, avec plus de véhémence. Après un bon moment encore, le verrou fut tiré et Edward Herepath en personne apparut sur le seuil. Je n'en fus pas vraiment surpris, car je me doutais que les domestiques seraient autorisés à se rendre à l'église et à participer aux processions.

Il me regardait, ahuri.

— Que veux-tu ? demanda-t-il d'un ton rogue. Nous n'avons plus rien à nous dire.

Il allait fermer la porte mais je plaçai mon pied entre le montant et le vantail.

— Nous avons beaucoup à nous dire, maître Herepath, croyez-moi. Ne vous êtes-vous jamais demandé ce qu'il était advenu de William Woodward pendant ces mois où il avait disparu ? Eh bien, je vais vous le dire.

Sa main qui tenait le verrou se mit à trembler, son visage, dont la prétendue maladie n'avait pas altéré la bonne mine, perdit subitement toute couleur et ses yeux se rétrécirent. Incrédule et terrifié, Edward Herepath se demandait si j'avais l'intention de faire ce que j'avais dit. Et lui, prendrait-il le risque de me congédier avec dédain ? Ou son envie de savoir jusqu'à quel point je savais allait-elle l'emporter ? Au bout d'un instant, il ouvrit tout grand la porte et me fit entrer.

Je le suivis dans le hall, où s'intriquaient les rouges, les verts et les bleus profonds ; puis dans la salle, où les coussins de velours vert luisaient à la lueur du feu ; le coffre d'épicéa reflétait les flammes des bougies dans leur chandelier. Tout était tranquille et raffiné, comme dans mon souvenir.

Edward Herepath se cala dans son fauteuil mais ne m'invita pas à m'asseoir :

— Eh bien, jappa-t-il, quelles sont ces nouvelles sornettes ? J'en ai déjà eu plus que mon compte. Alors, sois bref.

— Très bien, dis-je. Vous avez tué votre frère aussi sûrement que si vous l'aviez étranglé de vos propres mains, en manigançant la disparition de William Woodward dans des circonstances qui simulaient un assassinat. Suis-je assez bref ?

Il me regarda comme si j'avais perdu la raison, rejeta la tête en arrière et s'esclaffa. Puis ordonna :

— Sors de chez moi, avant que je te fasse jeter en prison.

Il était bon acteur et m'aurait presque impressionné si je n'avais remarqué le tic nerveux qui faisait frémir le coin de sa bouche. Au plus profond de lui-même, il était terrifié, et hors d'état de le dissimuler parfaitement. Je tins bon.

— Vous vous en êtes aussi pris à la vie de William Woodward, poursuivis-je, mais vous avez échoué. Vous le teniez pour mort, mais un mineur de la forêt l'a trouvé à temps. Il l'a ramené chez lui, l'a soigné et lui a rendu la santé. Du moins, ce qui lui restait de santé, car il n'a jamais récupéré ses esprits. Vous-même n'avez pas connu un moment de tranquillité pendant les quelques mois qui lui restaient à vivre. Il aurait pu recouvrer la mémoire et dire la vérité.

— Quelle vérité ? ricana Edward Herepath. Il a déclaré aux huissiers du shérif qu'il avait été enlevé par des marchands d'esclaves et emmené en Irlande, d'où il s'était ensuite échappé. Beaucoup de gens doutent de cette histoire, je le sais, mais je n'en vois pas la raison. Entre-temps, mon malheureux frère a été pendu pour un meurtre qu'il n'a pas commis. Toutefois, le Ciel m'est témoin que l'on ne peut blâmer personne de n'avoir pas cru à ses protestations d'innocence. L'argent des loyers et des dettes collecté par William le jour de l'Annonciation était en sa possession, et une des sacoches qui le contenaient maculée de sang, de même que le devant de son pourpoint. Et quelques jours plus tard, on a repêché dans la Frome le chapeau de William, taché de sang lui aussi. Essaies-tu de me faire croire que William avait prévu et programmé tous ces détails ? acheva-t-il, sarcastique.

— Avec votre aide et sur vos conseils, oui. Oh ! bien sûr, vous ne pouviez obliger votre frère à voler l'argent, je l'admetts. C'était le seul risque que vous courriez avec ce plan, par ailleurs si soigneusement élaboré. Mais, étant donné le caractère impulsif de Robert et le fait qu'il était constamment endetté, le risque était minime. Selon maîtresse Walker, vous avez reconnu avoir informé votre frère que William devait garder l'argent jusqu'à votre retour de Gloucester.

C'était à moi de rire à présent. Je poursuivis sur ma lancée :

— Vous avez minutieusement pris vos dispositions avec votre collecteur de loyers pour que Robert et l'argent ne se trouvent pas sous le même toit pendant votre absence ; puis vous avez laissé échapper l'information. Dès le début, cette incohérence a éveillé mes soupçons. Car seul un imbécile aurait pu agir ainsi, et vous n'en êtes pas un.

Avec une agilité surprenante chez un homme d'une telle stature, Edward Herepath se jeta sur moi. Pris au dépourvu, je perdis l'équilibre et tombai à terre, immobilisé sous son poids. Alors que je me débattais encore pour libérer mes bras, ses mains trouvèrent ma gorge et l'étreignirent. Mobilisant toute ma force, je parvins à le repousser mais, avant que j'aie pu me rétablir sur mes pieds, il était de nouveau face à moi, le visage tordu par une impulsion meurtrière. Il avait eu le temps de procéder à ses calculs sordides : j'en savais trop, j'avais un témoin, sinon plusieurs, de la présence de William Woodward aux environs de Gloucester alors que, de notoriété publique, lui-même s'y trouvait ; c'était assez pour semer le doute dans les esprits. Il ne pouvait me laisser publier ma version des faits et la mort était le seul moyen de m'en empêcher. Il disposait, je le savais, de méthodes plus subtiles et plus sûres pour tuer, mais elles ne serviraient pas son objectif présent. L'essentiel était de créer l'illusion qu'il m'avait tué pour se défendre ; comme nous étions seuls dans la maison, il lui serait loisible d'imaginer la version la plus susceptible de convaincre le shérif.

De nouveau, les mains meurtrières s'avançaient vers ma gorge mais, cette fois, j'étais prêt et, roulant sur moi-même, j'échappai à leur emprise. Simultanément, je saisis le couvercle du coffre et me hissai sur mes pieds. Edward Herepath se redressa tout aussi vite et m'envoya dans la mâchoire un coup de poing bien ajusté. Mais je l'avais vu venir et rejetai la tête en arrière, si bien que son poing ne fit qu'effleurer mon menton. Edward Herepath perdit l'équilibre, tenta de se rattraper en se cramponnant à moi ; nous roulâmes sur le plancher, enlacés comme des amants.

S'il avait porté un couteau, il n'aurait eu aucun scrupule à s'en servir, et ma seule chance de survie était qu'il n'en eût pas. Il était fort ; pas autant que moi quand j'étais au mieux de ma

forme, mais j'étais encore affaibli par la maladie et par ce voyage entrepris avant d'être bien rétabli. Il disposait surtout d'un avantage majeur : s'il me tuait, il pourrait invoquer la légitime défense, tandis qu'il était indispensable à mon salut qu'il demeurât vivant.

J'avais l'impression que mes membres se liquéfiaient tant mon corps ruisselait. La tête me tournait. J'étais pris de vertige, de panique. Mon adversaire flairait la victoire. D'un dernier et puissant effort, il parvint à se hisser sur moi et, de son genou, m'écrasa la poitrine. Avec l'énergie du désespoir, je m'agrippais à ses poignets, sans empêcher ses mains de se rapprocher inexorablement de ma gorge. Dans moins d'une minute, ses pouces s'enfonceraient dans ma trachée...

À notre insu, la porte s'était ouverte. Une voix horrifiée s'exclama :

— Arrêtez ! Arrêtez immédiatement ! Qu'est-ce qui se passe ici ? Levez-vous tous les deux !

CHAPITRE XX

Les bras d'Edward Herepath fléchirent, ses doigts crispés se relâchèrent ; d'une poussée, je me dégageai et bondis sur mes pieds. Je vis ses yeux s'agrandir d'horreur lorsqu'il aperçut Cicely Ford debout dans l'encadrement de la porte. Appuyé contre le coffre, je rajustai tant bien que mal mes vêtements et rassemblai mes idées.

La jeune fille ferma derrière elle la porte de la salle et s'avança dans la pièce. Elle serrait toujours son missel mais s'était débarrassée du cierge. Elle était pâle et maîtresse d'elle-même.

— Ainsi, j'avais raison, dit-elle. Un sombre pressentiment me disait que quelque chose allait de travers. Je ne pouvais me l'expliquer, encore moins en faire part à dame Freda. J'ai lutté de mon mieux pour m'en débarrasser. Mais arrivée à la porte de St Ewen, j'ai fait demi-tour et suis revenue. Edward, que s'est-il passé ? Et vous, maître Chapman, que faites-vous ici ? Vous ne m'avez pas dit que vous deviez voir mon tuteur quand nous nous sommes croisés.

Edward Herepath s'était relevé ; il se laissa choir dans son fauteuil. Il transpirait, il avait le visage gris de peur mais n'était pas près d'admettre sa défaite. Il émit un rire déplaisant.

— Bonne question ! Que fait ici ce colporteur ? Il s'est introduit, porteur d'une histoire malveillante, pour m'accuser d'avoir assassiné mon frère.

— Robert ? dit Cicely qui dut reprendre sa respiration pour prononcer ce nom. Comment auriez-vous pu ? Il est mort... Il est mort pendu. Pendu...

Elle avait répété plus fort ce mot, comme si elle l'affrontait pour la première fois et prenait subitement la pleine mesure de ses implications.

— Ce colporteur le sait fort bien, fit son tuteur en hochant la tête. Jugez par vous-même pourquoi j'ai perdu mon sang-froid au point de l'attaquer.

Cicely Ford tourna vers moi l'ovale délicat de son visage aux traits raidis par la colère.

— Qu'avez-vous à dire pour votre défense, maître Chapman ? Je vous croyais mon ami, ajouta-t-elle sur un ton de reproche.

— Et je le suis, repartis-je sur le même ton. Mais je suis épris de vérité et je répète que maître Herepath ici présent a tué son frère aussi sûrement que s'il lui avait de ses mains passé la corde au cou. Il a également tenté d'assassiner William Woodward.

— C'est pur mensonge ! dit-elle avec un suprême dédain. Edward était à Gloucester lorsque William a été enlevé.

— Maître Woodward n'a pas été enlevé, dis-je.

À présent, libéré de la crainte d'une attaque physique d'Edward Herepath – il lui aurait été difficile de m'agresser devant sa pupille –, je me sentais de nouveau maître de la situation. Et quand Cicely Ford ouvrit la bouche pour protester, je la devançai :

— Si vous voulez bien vous asseoir et m'écouter, vous serez à même de juger en connaissance de cause de la véracité de mes dires.

Edward Herepath se dressa :

— Je suis excédé de ce tissu d'insanités ! jeta-t-il avec fureur. Ni maîtresse Ford ni moi ne souhaitons écouter tes calomnies. À présent, sors d'ici. Je ne dirai mot à personne de ces accusations monstrueuses, à condition que tu quittes la ville ce soir même. Tu ferais bien d'accepter cette offre si tu ne veux pas te retrouver en prison. J'ai des amis puissants à Bristol.

Je vis alors, pour la première fois, l'ombre d'un doute assombrir les yeux que Cicely tourna vers son tuteur et je forçai mon avantage.

— Je ne pense pas que vous me livrerez au shérif ou à l'un de ses huissiers, maître Herepath, car vous savez que je leur ferais part de mes accusations. Ils pourraient se demander si je ne dis pas la vérité et mener leur propre enquête. Maîtresse Ford, voulez-vous avoir la bonté de m'écouter ?

Il y eut un silence, puis elle répondit d'un ton ferme :

— Oui, je vous écoute. Edward, je vous prie, n'en soyez pas fâché. C'est seulement en écoutant maître Chapman que vous pourrez réfuter ses dires.

Elle tira un tabouret et s'installa près du feu. Edward Herepath hésita quelques secondes, puis reprit son siège. Peut-être espérait-il encore que j'en savais trop peu, ou qu'il trouverait moyen de contrer mes allégations par des arguments spécieux. Quoi qu'il en soit, il n'essaya plus de m'empêcher de parler. Cicely fit un signe dans ma direction.

— Parlez, maître Chapman.

Pour être bref, je vais relater mon récit tel que je le fis à Cicely Ford, sans m'arrêter au détail de ses interruptions ni de ses exclamations incrédules dont la véhémence s'atténua progressivement. Edward Herepath n'ouvrit pas la bouche mais, au fur et à mesure de ma narration, il se tassait dans son fauteuil, son visage prenait la couleur de la cendre et toute son attitude donnait poids et crédibilité à mon accusation. Si maîtresse Ford avait des doutes quand je commençai, je pense qu'il n'en demeurait pas grand-chose quand j'eus terminé.

Les chemins d'Edward Herepath et de William Woodward s'étaient croisés parce qu'ils étaient tous deux disciples de John Wyclif et croyaient en l'hérésie lollarde. Il est probable qu'ils se rencontrèrent lors d'une réunion dans la grotte du grand défilé, aux abords de la ville. Faute de disposer de temples qui leur soient propres, les lollards se rassemblaient et, pour autant que je sache, se rassemblent toujours dans de semblables lieux. Edward avait appris combien William était insatisfait de son sort, du vivre et du couvert que lui offrait sa fille veuve, de la façon injuste dont la corporation des tisserands l'avait traité. Cinq ans plus tôt, donc, il avait offert à William le poste de collecteur de loyers, soudain vacant, et le cottage de Bell Lane. Je ne crois pas me tromper en disant qu'il lui avait aussi donné sa bible en anglais, car le vieil homme n'aurait jamais pu se payer cet ouvrage coûteux.

À l'époque, il s'était agi seulement du geste bienveillant d'un lollard envers un autre. Mais l'offre et le fait qu'elle eût été

acceptée se révélèrent inestimables pour Edward quand le désir de se débarrasser de son frère devint une obsession. Un an à peine après que William Woodward s'était installé dans sa nouvelle fonction, John Ford était mort, laissant sa fille, son unique enfant, à la garde d'Edward Herepath. Cicely alla vivre dans la maison de Small Street et le tuteur tomba instantanément amoureux de sa pupille. Mais il était alors un homme marié et, de toute façon, Cicely n'avait d'yeux et de cœur que pour Robert.

Un an plus tard, la mort de Mary Herepath, femme d'Edward, fit de celui-ci un homme libre. De ce moment sans doute, Edward se mit à spéculer sur la manière dont il pourrait se débarrasser de son frère. Il fallait trouver une méthode qui le laissât sans tache, cela va de soi. Il fallait beaucoup plus encore. Maîtresse Walker m'avait dit qu'aucun délit commis par Robert, si laid fût-il, ne semblait entamer l'amour que lui portait Cicely. Le faire assassiner par des hommes de main recrutés dans les Backs – méthode choisie par Edward Herepath pour me supprimer – aurait abouti à faire de Robert un martyr aux yeux de Cicely. Non. Il fallait trouver le moyen de charger Robert d'un crime si odieux que même Cicely fût incapable de le lui pardonner. Et quel crime serait plus infâme que le meurtre d'un vieillard sans défense pour une poignée d'argent ?

On ne pouvait cependant faire que Robert Herepath tuât sur commande. C'était un voleur, un ivrogne, un joueur, mais pas un assassin. Si bien qu'Edward fut contraint de le faire passer pour tel. Il échafauda ses plans avec rigueur. L'hérésie lollarde gagnait du terrain ; à l'époque, elle venait de franchir la Severn. Toujours selon Margaret Walker, son père était dévot, à sa manière. Je n'avais pas de preuve, mais j'en étais aussi certain que si j'avais surpris leurs entretiens : Edward avait persuadé William qu'il était de son devoir de se faire prêcheur itinérant dans le pays de Galles, en dépit du danger. « Mais quand je reviendrai, avait objecté William, comment expliquerai-je mon absence ? » Alors Edward avait convaincu cet homme simple de laisser une fausse piste, sachant d'avance qu'il ne reviendrait pas. « Tu diras que des marchands d'esclaves irlandais t'ont

capturé mais que tu as réussi à leur échapper. Fais ce que je te dis et l'on te croira. »

Je me rappelai les propos de Margaret Walker : quelqu'un avait vu William tard le soir, le jour de sa disparition ; il revenait de la boucherie proche de l'église de Tous-les-Saints. Quelque temps plus tard, en la voyant faire son boudin, j'avais compris que William avait dû acheter du sang de mouton ou de bœuf dont, selon les instructions d'Edward, il avait barbouillé sa chambre. Il en avait aussi taché son chapeau qu'il était allé jeter dans la Frome. Toujours dans la nuit, il avait quitté son cottage de Bell Lane et s'était rendu à pied jusqu'au jardin de Small Street ; là, dans la remise, il avait enfilé les vêtements qu'Edward avait laissés pour lui avant de partir pour Gloucester. Car il était essentiel que William ne soit pas reconnu quand il quitterait la ville le lendemain matin.

Le plan d'Edward voulait aussi que William parvînt à proximité de Gloucester à la tombée de la nuit le vendredi ; il ne pouvait donc voyager à pied. On lui donna une clé de l'écurie avec ordre de prendre le bai ; le maréchal-ferrant ne m'avait-il pas dit que seuls lui et son maître avaient les moyens de déverrouiller le portillon ? Habillé des vêtements d'Edward Herepath et montant son cheval bai... C'est ainsi qu'il était apparu à Henry Dando et ses amis le vendredi, dans la pâle lumière de l'aube quand, arrivant par Magdalen Lane, il avait tourné dans Stony Hill pour aller vers le moulin. On ne peut s'étonner que Henry Dando l'ait pris pour Edward Herepath.

— En fait, dis-je, en me tournant vers la silhouette tassée dans le fauteuil, il est beaucoup plus surprenant que le gardien de la porte de la Frome n'ait pas pris William pour vous. Sans doute était-il encore à moitié endormi, car j'imagine que William s'est mis en route dès la pointe de l'aube.

— Tu imagines trop, fit Edward Herepath avec mépris.

Mais sa voix était éteinte et, je le sentais, l'immobilité de Cicely l'effrayait. Mon récit commençait à la convaincre. Néanmoins, il contre-attaqua :

— Et lorsque William est arrivé à Gloucester, que s'est-il passé ? Si tu as mené ton enquête à *La Nouvelle Auberge*, ce

dont je suis bien certain, tu sais que la seule personne que j'ai vue là-bas est Richard Shottery, à qui j'ai acheté le hongre.

— Mais maître Woodward n'est pas entré à Gloucester, rétorqua-t-il. Le vendredi après-midi, ayant acheté le cheval avant le dîner, vous avez disparu pour ne reparaître qu'après la nuit tombée. Vous avez dit au patron que vous aviez été la dernière personne à franchir la porte de l'Ouest avant sa fermeture.

— Et alors ?

— Alors ? À mon avis, comme vous l'aviez prévu, vous avez retrouvé William Woodward, pour l'accompagner de l'autre côté de la Severn et le mettre sur la route qui traverse la forêt et conduit au pays de Galles. Le crépuscule approchait et William devait être extrêmement fatigué après avoir chevauché toute la journée. Il n'aspirait sans doute qu'à une soupe et un lit. Vous avez prétendu le conduire dans un cottage de lollards, où il trouverait de quoi se restaurer et se reposer. Au lieu de cela — je marquai une pause pour que les mots prennent tout leur poids —, au lieu de cela, sous un quelconque prétexte, vous lui avez fait mettre pied à terre. Il s'est assis pour se détendre les jambes et vous l'avez attaqué, vous lui avez criblé la tête de coups de bâton ou de je ne sais quel instrument apporté dans ce but. Vous l'avez laissé pour mort. Puis vous avez repris votre cheval et vous êtes reparti pour Gloucester, bien serré dans votre cape pour dissimuler les taches de sang qui auraient pu gicler sur vos vêtements.

— Je ne peux tolérer une minute de plus ces fabulations calomnieuses, protesta Edward d'une voix blanche.

Il fit mine de se lever, mais Cicely l'en empêcha en se dressant entre nous, dans la crainte qu'il ne se jette de nouveau sur moi.

— Je vous en prie, maître Chapman, continuez, dit-elle d'une voix neutre. Qu'est-il arrivé lorsque mon tuteur est revenu à Bristol ?

Elle maîtrisait sa voix mais l'éclat de son regard, confronté à l'ignominie, exprimait la répulsion.

— Je pense que vous savez la suite. Maître Herepath s'est rendu le premier au cottage de Bell Lane pour voir si le meurtre apparent de William avait été découvert et, plus important, si

l'argent avait disparu. Tranquillisé sur ces deux points, il est rentré en hâte à Small Street pour fouiller la chambre de son frère où il trouva les sacoches de cuir qui avaient contenu l'argent. Les taches de sang sur le pourpoint de Robert et sur les sacoches – il les avait tenues serrées contre lui pendant le court trajet jusque chez lui – étaient fortuites, mais elles ajoutèrent beaucoup aux charges qui pesaient contre lui. Même vous, maîtresse Ford, avez été convaincue de la culpabilité de Robert et votre réaction à ce crime crapuleux fut exactement celle que maître Herepath espérait.

« Maître Herepath pour sa part n'avait plus qu'à jouer le frère affligé, parvenu au bout de son calvaire et qui ne pouvait plus supporter sa position insoutenable entre le jeune Robert qu'il avait élevé et le criminel qu'il était devenu. Margaret Walker a parlé d'une sorte de folie qui s'était emparée de la ville ; l'échevin Weaver a confessé que l'aversion pour Robert avait brouillé son propre jugement et celui de tous. Je pense pour ma part qu'Edward Herepath y a contribué en laissant paraître qu'il croyait son frère coupable.

— Tu es complètement fou ! gronda Edward. J'étais seul à soutenir que Robert était innocent.

Cicely tourna la tête vers lui.

— Mais vous laissiez entendre que vous n'y croyiez pas. Surtout lorsque vous avez témoigné au procès de Robert. Votre conviction de sa culpabilité en ressortait avec d'autant plus d'évidence.

Elle porta la main à son front.

— Vous m'aviez consolée. Nous nous étions consolés l'un l'autre d'avoir perdu la certitude que nous partagions : à nos yeux, en dépit de ses erreurs, Robert n'était pas foncièrement mauvais. Nous partagions une douleur profonde et cela nous a rapprochés. Il m'est même venu à l'esprit qu'un jour, peut-être, j'en viendrais à vous aimer comme j'avais aimé votre frère, ajouta-t-elle en frissonnant.

— Exactement ce que votre tuteur espérait, répliquai-je avec fougue. Mais ses plans ont basculé lorsque William Woodward reparut soudain. Vous avez tremblé, n'est-ce pas, maître Herepath, quand vous avez appris son retour, quand vous vous

êtes rendu compte que vous aviez manqué votre tentative de meurtre ? Mais la chance était avec vous. Les blessures subies par William avaient brisé toute cohérence dans sa mémoire. Il ne se rappelait même plus le cottage de Bell Lane et s'est réfugié chez sa fille. Dans son esprit détruit ne survivaient que deux vestiges : il devait raconter que les marchands d'esclaves l'avaient enlevé et emporté en Irlande ; il ne devait pas mentionner son séjour chez les mineurs de la forêt. Ainsi, vous étiez hors de danger, mais pas au point de pouvoir dormir sur vos deux oreilles.

Ma voix s'était faite sévère :

— L'idée que William puisse recouvrer son bon sens et révéler la vérité vous terrifiait. Vous avez refusé d'aller le voir avec maîtresse Ford, de peur que votre apparition ne réveille ses souvenirs. Puis, vous avez appris de votre gouvernante que maîtresse Cicely lui portait du bouillon et vous avez de nouveau tenté de le faire disparaître. Il s'est plaint que le bouillon était amer, si bien que sa fille et sa petite-fille le jetaient. Margaret Walker attribuait cette amertume à de la viande avariée qu'aurait utilisée maîtresse Hardacre pour cuisiner le bouillon. Pour ma part, je soupçonne qu'il contenait du suc de ciguë ; il en pousse un plant dans votre jardin.

Je me redressai de toute ma taille et décochai une flèche au hasard :

— D'après ce que j'en sais, votre femme a trouvé la mort par ce même moyen quand vous vous êtes épris de maîtresse Cicely.

— Tu mens ! gronda Edward Herepath. Tu ne peux rien prouver de ce que tu avances !

— Je peux prouver que William Woodward a passé des mois dans la forêt chez les mineurs, et révéler l'état dans lequel ils l'ont trouvé. Le patron de *La Nouvelle Auberge* témoignera de vos déplacements du vendredi. Insuffisant peut-être aux yeux de la loi pour vous condamner mais suffisant pour éveiller les soupçons de vos pairs, les bourgeois de la ville.

Le moment était venu, décidai-je alors, de révéler à maître Herepath la seule chose qu'il ignorait encore.

— Et tout cela pour rien. Car votre espoir d'épouser un jour maîtresse Ford est condamné. Maîtresse Ford a pris la décision d'entrer dans un ordre religieux.

Edward Herepath poussa un cri étrange et tourna vers Cicely un visage torturé. Il bondit de son fauteuil, la saisit à bras-le-corps.

— Vous ne pouvez pas ! Vous ne ferez pas ça ! Vous êtes à moi. Nous nous appartenons. Je l'ai su à l'instant même où vous êtes venue vivre ici. Avant votre arrivée, je pensais stupidement que vous étiez une enfant, mais vous aviez grandi. Et j'ai compris que vous étiez la seule personne au monde que j'aimais réellement.

Une lueur de folie traversa son regard et je me rapprochai, prêt à intervenir en cas de besoin. Cicely le fixait, fascinée d'horreur.

— Je me suis débarrassé de Mary, poursuivit Edward, mais vous vous êtes éprise de Robert ! Ce vaurien ! J'ai pensé que si j'attendais mon heure, ses manières grossières et sa fainéantise finiraient par vous dégoûter et vous pousser vers moi, en quête de réconfort. Mais rien dans son inconduite ne vous rebutait. Pour finir, j'ai compris que c'était à moi d'agir, de l'avilir à vos yeux pour que vous le rejetez, horrifiée. Il ne méritait pas mieux. J'ai agi pour vous protéger. Et j'étais si près de réussir ! Si William était mort, comme il l'aurait dû, au fond de la forêt, nul n'aurait jamais su que Robert ne l'avait pas tué.

Il resserra son étreinte autour d'elle :

— Vous n'allez pas me priver de ce pour quoi j'ai tué !

— Lâchez-moi, Edward, dit Cicely avec calme. Je vous plains de tout mon cœur, car je pense que vous avez vendu votre âme au Diable. Robert n'était pas mauvais, mais simplement égoïste et dissipé. Le vrai mal est en vous. J'ai pris mes dispositions pour entrer comme postulante au couvent des Madelonnettes. Je compte m'y rendre aussi vite que possible. J'y serai ce soir même. Ma vie dans cette maison maudite s'achève en cet instant. Je ne ferai rien contre vous, bien que vous ayez broyé mon existence. Ce que décidera maître Chapman ne dépend que de lui.

J'attendais, au cas où il aurait fallu libérer la jeune fille de ses assauts. Mais le visage de Cicely, partagé entre la tristesse et la répugnance, eut sur Edward Herepath un effet souverain. Devenu tragique obsession, son amour pour elle avait chassé tout autre sentiment, aboli toute notion de bien et de mal ; Edward Herepath était allé jusqu'à tuer pour la conquérir. Mais la seule personne qu'il ne pouvait blesser était Cicely. Ses bras tombèrent. Il se rassit et enfouit son visage dans ses mains, le corps secoué de sanglots durs et secs. Sans un regard pour lui, Cicely fit demi-tour et quitta la pièce.

Après quelques secondes d'indécision, je la suivis et l'attendis, car elle avait disparu dans les étages supérieurs de la maison. Elle en descendit, portant son manteau et une besace qui contenait, j'imagine, ses vêtements de nuit, ses brosses et ses peignes. Puis je l'accompagnai jusqu'au couvent des Madelonnettes, avant de partir à la recherche du shérif et de ses huissiers. Lorsqu'ils furent revenus de l'église, je leur dis mon histoire et réussis à leur faire admettre qu'elle était vérifique. Il faisait noir et l'heure du souper était passée. Accompagné de deux sergents, je revins à Small Street. La maisonnée était sens dessus dessous : maîtresse Hardacre et dame Freda hystériques, les domestiques pétrifiés de terreur et Edward Herepath mort de sa propre main. Il avait vidé le reste de sa provision de ciguë dans le mazer de vin que la gouvernante lui avait apporté avec son souper.

Il n'y a pas grand-chose à ajouter. Avant de se tuer, il avait rédigé des aveux complets, ce qui fut un choc sévère pour ses amis et concitoyens qui l'avaient tenu en grande estime. Mais les beaux sentiments sont feu de paille, et il ne fallut pas longtemps avant que certains commencent à susurrer qu'ils s'étaient toujours méfiés d'Edward Herepath et qu'ils rappellent des incidents anciens, révélateurs de sa duplicité.

Lillis et moi nous mariâmes fin février à Temple Street, en l'église St Catherine, celle des tisserands ; l'échevin Weaver, je n'ose dire « mon vieil ami », honora la cérémonie de sa présence ; il nous rejoignit sous le porche et daigna entrer dans la nef avec nous. Ma belle-mère en fut très impressionnée.

Pour l'amour de toi, ma chère Élisabeth, si jamais tu lis ceci, j'aimerais dire que ma vie conjugale avec Lillis fut très heureuse. Mais tu me connais trop bien pour attendre de moi autre chose que la vérité. Ce fut une union ni plus heureuse ni plus misérable que n'importe quelle autre, et nous vécûmes ensemble si peu de temps ! Qui peut dire comment elle aurait tourné ? Il suffit d'ajouter ceci : lorsque ta mère mourut en te mettant au monde par un jour glacial de novembre, je me sentis désespéré. Lillis faisait partie de ma vie et le Seigneur, dans Sa sagesse, l'avait emportée.

FIN